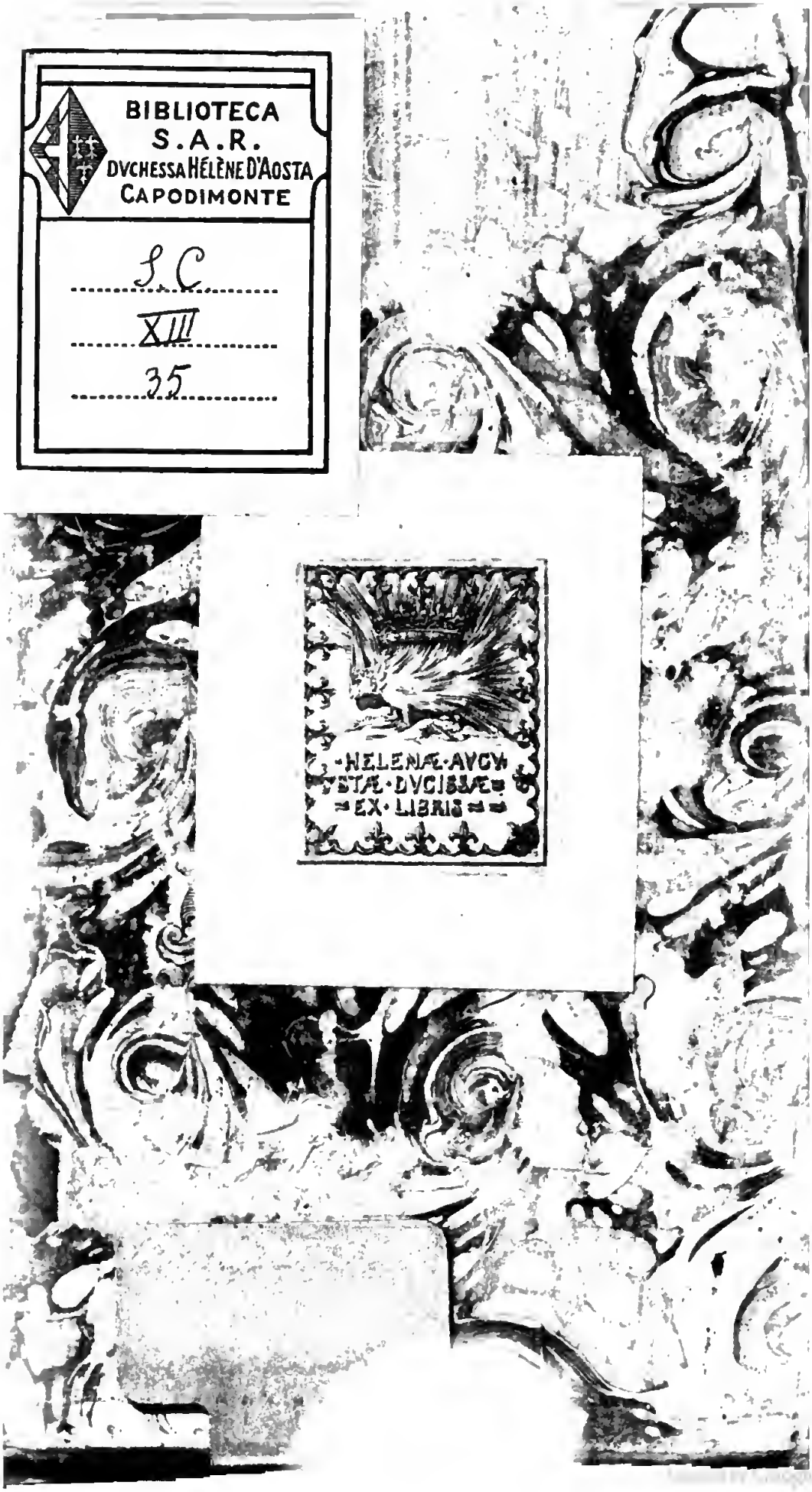
WTT. EM. III

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C.
XIII
35



LA
LUSIADE
DU
CAMOENS.

Sh266h

LA LUSIADE DU CAMOENS

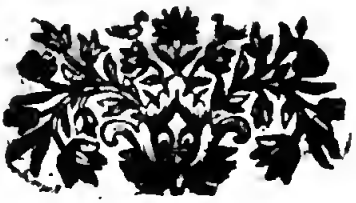
POEME HEROIQUE,

SUR LA DECOUVERTE DES INDES ORIENTALES.

Traduit du Portugais,

Par M. DUPERRON DE CASTERA.

TOME PREMIER.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS

Chez
- HUART, ruë S. Jacques, à la Justice.
- DAVID, quay des Augustins, à la Providence.
- BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.
- CLOUSIER, ruë S. Jacques, à l'Ecu de France.

M. D CCXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A

SON ALTESSE

SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONTY.

DAignez ſouffrir, Seigneur,
que les Muſes du Tage
Vous offrent par ma main leur
plus celebre Ouvrage;

Vous y verrez briller le Nom & les Exploits
Des Héros, dont le Gange a reſpecté les loix;
Le Public en liſant les faſtes de leur gloire
Lira de vos vertus une fidelle hiſtoire :
Comme eux dans les travaux du redoutable Mars
A l'ombre des lauriers vous bravez les hazards :
Comme eux, lorſque la paix ſous l'olivier quille
Au repos, qui la ſuit, donne un riant aſyle,
Vous ſçavez, Prince aimable, avec des traits vainqueurs
Charmer tous les eſprits, & gagner tous les cœurs.

Ah ! Si malgré le frein d'une
loi trop barbare
On pouvoit repaſſer les fleuves
du Tenare ;
Si du ſombre ſejour où deſcen-
dent les morts ,
L'illuſtre Camoëns revenoit ſur
nos bords ,
Bien-tôt on l'entendroit d'un
ton mâle & ſublime
Vous faire de ſa veine un tri-
but légitime ,
Et ſurpaſſer pour vous les chants
mélodieux ,
Que l'Epoux d'Euridice a con-
ſacrés aux Dieux !
Moi , qui reçus du Ciel une
voix ordinaire ,
J'admire , & je me tais , mon
hommage eſt ſincére ,

Phœbus ſur l'Helicon ne me l'a
point dicté,
Et je n'ai pris conſeil que de la
vérité.

DUPERRON
DE CASTERA.

PREFACE.

ON a traduit en François non-ſeulement les plus excellents livres de l'antiquité, mais encore la meilleure partie des Ouvrages modernes de nos Voiſins ; notre Parnaſſe s'eſt enrichi aux dépens de toutes les Nations, qui cultivent les belles lettres : cette méthode n'a rien que de loüable, elle rend juſtice aux grands hommes en répandant leur gloire, elle nous pro-

cure des connoiſſances, dont nous pouvons profiter ſans les dérober à ceux, qui nous les prêtent.

Perſuadé d'une maxime ſi juſte & ſi noble, j'ai cru que je ferois un vrai préſent à ma Patrie, en lui donnant dans notre langue la Luſiade du Camoëns, qui peut paſſer pour l'un des plus beaux Poëmes, qu'on ait jamais lûs depuis Homere & Virgile.

Le ſujet en eſt grand, & tel qu'il le faut pour l'Epopée; c'eſt la découverte des Indes par les Portugais. L'unité de la

principale action & celle du Héros s'y trouvent obſervées parfaitement ; on y voit une conduite ménagée avec art, une allegorie ſublime, pluſieurs épiſodes bien amenés, des paſſions exprimées avec force & délicateſſe, des peintures vives ; enfin un ſtyle varié ſuivant l'exigence des matiéres ; tantôt doux & ſimple, tantôt rapide & majeſtueux ; toûjours admirable, & jamais défiguré par ces jeux de mots, dont les fauſſes lueurs gâtent quelquefois les meilleurs écrits des Italiens & des Eſpagnols.

Pour bien traduire un ouvrage de cette eſpece, il faudroit ſansdoute avoir l'eſprit de l'Auteur : j'ai ſenti ſa force & ma médiocrité lorſque je travaillois à lui [illegible] parler une autre langue que la ſienne ; cependant je n'ai pas cru devoir abandonner mon entrepriſe, & je me ſuis flatté que le Public aimeroit mieux connoître un excellent [illegible]ginal par une foible co[illegible]e, que de l'ignorer entierement.

J'oſe aſſurer que cette idée, qui me tranquilliſoit, ne m'a jetté dans aucune négligence ; j'ai

fait tout ce que j'ai pû pour rendre mon Auteur ſemblable à lui-même, & ſi je n'ai pas toujours eu le bonheur de reüſſir, c'eſt une faute, dont on ne doit chercher la ſource, que dans les bornes étroites de mes talens; il y auroit de la cruauté à me dérober la gloire de ma bonne intention.

Naturellement il paroît qu'on ne devroit traduire les Poëmes qu'en vers, mais les difficultés ſeroient preſque inſurmontables; la rime ne nous laiſſe pas aſſez maîtres de notre expreſſion; c'eſt une

eſpece de Tyran, qui s'empare de toutes nos penſées, & qui les rappelle à lui ſeul en nous faiſant perdre de vûë celles de l'original : on n'eſt plus interprete, on devient imitateur ; l'Eneïde de Segrais, la Pharſale de Brebœuf & les Métamorphoſes de Thomas Corneille peuvent en rendre témoignage : c'eſt ce qui m'a déterminé à faire ma traduction en proſe, mais en proſe poëtique & nombreuſe, qui conſervât les traits hardis & les figures, que le Camoëns employe dans ſes Vers : l'illuſtre

pere Sanadon en a uſé de la ſorte en nous donnant Horace habillé à la Françoiſe.

Comme le Camoëns étoit très-ſçavant, il a repandu beaucoup d'érudition dans ſes ouvrages; c'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de mettre des Notes à la fin de chaque Chant de ſon Poëme : elles devéloppent l'allégorie du texte, elles éclairciſſent les difficultés, &, ſi je ne me flatte trop, on y trouvera tout ce qui eſt néceſſaire pour l'intelligence parfaite de mon Auteur, ſoit dans l'Hiſtoi-

re & la Fable, ſoit dans la Géographie, la Phyſique, & les autres choſes, qui ne ſont pas entierement à la portée du commun.

Peut-être me reprochera-t-on qu'en voulant dénoüer le fil de l'allégorie qui regne dans la Luſiade, j'ai donné au Camoëns des idées qu'il n'a jamais euës; j'avouë que c'eſt-là le défaut ordinaire des Commentateurs; mais je puis dire hardiment, que je n'ai pas même couru riſque d'y tomber; le Poëte nous a devoilé l'eſprit de ſes fictions en jettant

dans ſon ouvrage & ſurtout à la fin du neuviéme Chant, pluſieurs traits de lumiére, qui ne laiſſent aucun doute ſur cet article ; d'ailleurs il s'en eſt encore expliqué plus clairement dans quelques-unes de ſes lettres ; ainſi l'on n'a qu'à le ſuivre pas à pas, & l'on verra que je ne lui prête rien.

M. de Voltaire dans ſon Eſſai ſur le Poëme Epique a critiqué pluſieurs endroits du Camoëns ; j'ai taché de lui montrer dans mes Notes, que ſa cenſure tomboit à faux ; c'eſt une diſpute litteraire, où

je n'apporte ni partialité pour mon Auteur, ni fiel contre celui dont je combats les opinions : j'eſtime ſes talens, je rends juſtice aux beautés de ſes ouvrages, mais cependant il me permettra de lui dire, ce que diſoit autrefois Ariſtote en pareille conjoncture : *Amicus Plato, ſed magis amica veritas.*

Quelques perſonnes qui ont lû mes Notes en manuſcrit, m'ont blâmé de n'y avoir preſque rien mis de mon cru : Je les prie de conſiderer, que cette eſpéce de travail eſt plûtôt le fruit d'une gran-

de lecture, que d'une imagination échauffée. J'avouë que le jugement y doit joüer ſon rôle, & c'eſt à quoi j'ai donné tous mes ſoins ; au ſurplus j'ai rarement emprunté mes citations chez nos François ; les Auteurs Etrangers me les ont fournies, & j'en ai fait un tiſſu de raiſonnemens, qui m'appartiennent en propre. Après cela ſi l'on m'accuſe d'être Plagiaire, voici ma réponſe.

L'ABEILLE ET LA CORNEILLE

FABLE.

AUtrefois certaine Corneille,
Qui ſe paroit des dépoüille d'autrui,
Comme beaucoup de gens ſont encore aujourd'hui,
Oſa tenir ce diſcours à l'Abeille :
Ne me reprochez plus que de honteux larcins
Compoſent tout mon équipage,
Si des hôtes de l'air je vole le plumage,
Ne voit-on pas ſous vos nombreux Eſſains
Les plus riantes fleurs réduites au pillage ?
Doucement, dit l'Abeille à ce ſuperbe oiſeau,
Je ſuce les preſents que Zephir fait éclorre
Du ſein de l'agréable Flore,
Mais j'en forme un nectar, dont le goût eſt nouveau :
Mon miel n'eſt ni jaſmin, ni lys, ni violette ;
Pour les plumes, qui ſont maintenant vos atours,

Elles étoient jadis des plumes de Fauvette,
De Pinçon, de Serin, de Perruche & d'Aigrette,
Elles le ſont encor, & le ſeront toujours.

Il ne me reſte plus qu'à marquer ici le moyen de trouver facilement les Notes à meſure qu'on aura beſoin de les conſulter: elles ſont, comme je l'ai déja dit, à la fin de chaque Chant, & le texte y renvoye d'abord par de grandes lettres capitales ainſi figurées dans la marge A. B. &c. quand l'alphabet eſt fini on en recommence un ſecond en caracteres Italiques *A. B. &c.* enſuite un troiſiéme

en lettres appellées perites capitales A. B. &c. & lorſque le nombre des Notes va plus loin, on a recours aux chiffres Arabes 1. 2 3. &c.

VIE
DU CAMOËNS.

PLUSIEURS Villes de la Grece & de l'Aſie ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir été le berceau d'Homere; l'Egypte a prétendu le mêmeavantage: tant de ſentimens divers, ont laiſſé la poſterité dans une profonde incertitude ſur la Patrie de ce grand homme; on n'eſt pas mieux inſtruit de celle du Camoëns; les Portugais qui doivent le connoître, ne ſont point d'accord ſur cete article; quelques-uns d'en tre

pour l'une des plus illuſtres du Portugal, étoit originairement Eſpagnole, & l'on prouve par d'anciens titres qu'elle floriſſoit dans la Galice, ſous le nom des Caamans, avant la fin du dixiéme ſiécle. (*a*)

Ce nom changea, & fut fondu dans celui de Camoëns en 1370. lorſque Vaſco Perez de Caamans ayant eſſuyé quelques diſgraces dans ſa Patrie, ſe réfugia en Portugal, où il embraſſa le ſervice du Roi Don Fernand. C'étoit ſans difficulté un homme d'importance, puiſque ſon nouveau maître, pour le dédommager des richeſſes & des dignités qu'il avoit perdues en Galice, l'admit d'abord dans ſon Conſeil, & lui don-

(*a*) Doct. Joan. Salgado in Nobiliar. Galic.

na les Seigneuries de Sardoal, de Puñeté, de Marano, d'Amendoa, & pluſieurs autres Terres conſiderables.

Vaſco Perez vêcut paiſiblement en Portugal, tant que Don Fernand Regna, mais après la mort de ce Prince il ſuivit la fortune du Roi de Caſtille, & périt dans la fameuſe journée d'Aljubarrote, où les Portugais remporterent une victoire mémorable ſur les Eſpagnols.

Pour prix de ſa déſertion la meilleure partie de ſes biens fut confiſquée par Don Juan, 1er. ſucceſſeur de Don Fernand, on laiſſa ſeulement quelques terres à ſa veuve, qui étoit fille de Gonzales Tenreyro, Général des armées Portugaiſes, & Grand Maître de l'Ordre de Chriſt. Deux garçons que Vaſco Perez eut

de cette Dame, diviſerent la famille des Camoëns en deux branches ; l'aînée s'eſt ſoûtenuë pendant pluſieurs ſiécles dans un état ſi brillant, que les plus grandes maiſons du Portugal, & même de ſang Royal, n'ont pas dédaigné de s'allier avec elle.

La fortune s'eſt montrée plus avare de ſes faveurs pour la branche cadette, qui cependant n'a jamais contracté d'alliances indignes de ſon nom ; ſes illuſtrations & ſes richeſſes ne l'ont point élevée au-deſſus d'une honnête médiocrité, mais en revanche elle s'eſt immortaliſée en produiſant notre Auteur, que la poſterité regarde avec raiſon comme le ſucceſſeur d'Homere & de Virgile, & comme le rival du Taſſe.

Son pere, qui s'appelloit

juger des progrès qu'il fit dans cette fameuſe école, par l'excellence de ſes ouvrages, & par la profonde érudition que l'on y voit briller à chaque inſtant : les langues ſçavantes n'avoient rien de caché pour lui, l'antiquité la plus reculée étoit préſente à ſes yeux, & pour ce qui concerne la Phyſique, il la poſſédoit parfaitement, telle qu'on l'enſeignoit dans ces temps là.

Orné de toutes les connoiſſances, qui peuvent former l'eſprit & le cœur, & doüé d'un talent admirable pour la poëſie, le Camoëns ſe rendit à Lisbonne au ſortir de ſes études: il débuta par quelques Vers galants, qui furent goûtés à la Cour, & qui lui gagnerent les bonnes graces des Dames de la

premiere volée.

Outre la beauté de ſon génie, & les agrémens de ſa converſation, la nature lui avoit donné dequoi plaire aux yeux; *(a)* les ſiens étoient grands, vifs & d'un regard qui ne reſpiroit qu'amour & volupté; *(b)* il avoit les cheveux blonds, le front noble, *(c)* le nez aquilin, la bouche bien meublée, les lévres plus rouges que du corail, le viſage plein, le teint blanc & relevé d'un vermillon, qui repandoit ſur ſa phiſionomie une fleur de ſanté charmante, la taille moyenne, mais priſe avec juſteſſe, autant d'embonpoint qu'il en falloit pour n'être pas maigre, la démarche aiſée, l'a-

(*a*) Manuel. de Faria. in vitâ Poët.
(*b*) Manuel. Severin. ibid.
(*c*) Manuel. de Correa. ibid.

bord riant & gracieux ; tout cela faiſoit un homme, qui pouvoit ſe preſenter ſans autres lettres de recommandation, que celles de ſa bonne mine.

Avec toutes ces qualités le Camoëns ne pouvoit guéres manquer d'inſpirer de l'amour ; cette paſſion fit ſon malheur, comme elle a fait celui d'Ovide ſous l'empire d'Auguſte : il eut des maîtreſſes d'un rang élevé, qui ne rebuterent pas ſes hommages ; c'en fut aſſez pour le perdre dans un païs, où l'on eſt extrêmement jaloux du point d'honneur, qui roule ſur la vertu des Dames.

L'on ne ſçait pas preciſément quelles étoient les perſonnes dont il fut amoureux ; ſelon toute apparence les familles qui s'y trouvoient in-

tereſſées, ont pris ſoin d'en éteindre le ſouvenir ; l'Auteur lui-même n'en parle que ſous des noms empruntés : il célébre dans ſes ouvrages galants tantôt la belle Violante, & tantôt la belle Nymphe Natercie ; cela ne ſuffit pas pour nous faire connoître les objets de ſa tendreſſe.

Cependant pour ne rien oublier de tout ce qu'on peut rapporter de curieux ſur cet article, je ne paſſerai pas ſous ſilence la remarque du Licentié Juan Pinto Ribero, qui prétend que le Poëte a deſigné ſous le nom de Natercie la belle Catherine d'Almada ſa parente, & que c'eſt pour elle qu'il dit dans un de ſes ſonnets.

Liſo paſtor num campo verde
Natercia crua Nympha ſo buſcau

Sur le naiſſant émail d'une verte prairie
L'infortuné Liſus pénetré de douleur
Cherchoit en ſoupirant la Nymphe Natercie,
Dont les mépris cruels lui déchiroient le cœur.

Pour confirmer ſon ſentiment, ce Licentié obſerve que *Liſo & Natercia* forment les anagrammes de *Louis & de Catherine*, ſuivant l'ortographe Portugaiſe, qui écrit *Lois & Caterina*, noms du Poëte & de la Dame en queſtion : cette preuve toute ſeule paroît aſſez frivole, on ne doit pas pourtant la rejetter comme une pure chimere, puiſque ſon Auteur ne l'employe qu'en conſéquence d'une tradition qui lui eſt favorable.

Quoiqu'il en ſoit, les perſonnes, qui ſe ſentoient offenſées par les galanteries du Ca-

moëns le firent exiler de la Cour; on ignore dans quel endroit il ſe retira, l'opinion la plus commune eſt, que ce fut dans Santarein, d'où ſa mere étoit native, & où il avoit quelques parens, il ſemble l'inſinuer lui-même dans une belle élegie, où il dit après avoir comparé ſon ſort avec celui d'Ovide.

Vejo ô puro, ſuave, è brando Tejo
Com as concavas barcas, que nadando
Vam pondo em doce efeito ô ſeu deſejo:

Confiné par le ſort ſur la rive feconde,
Que le Tage enrichit du tribut de ſon onde,
Je vois d'un œil jaloux ces batteaux trop heureux,
Qui vont dans le ſejour, où volent tous mes vœux.

Ces paroles marquent aſſez diſtinctement la ſituation de Santarein, qui s'éleve ſur

le bord du Tage, & d'où ce fleuve ſuivant ſa pente naturelle va porter ſes eaux à Lisbonne.

Enfin le Camoëns s'ennuyant de perdre ſes plus beaux jours dans une obſcurité qui le faiſoit rougir, reſolut de prendre le parti des armes, il paſſa pour cet effet en Afrique, où la guerre étoit allumée entre les Portugais & les Maures; comme il n'avoit pas moins de courage que d'eſprit, il ſe ſignala dans pluſieurs occaſions, & fit voir qu'il ſçavoit joindre les lauriers de Mars avec ceux des Muſes; ſa valeur éclata, ſur-tout dans un combat naval, où il eut l'œil droit emporté d'un coup de feu, en ſe précipitant au milieu des dangers les plus redoutables.

Il compoſa pluſieurs beaux ouvrages dans l'Afrique, entr'autres une chanſon à l'Italienne ſur le modele du fameux Petrarque : c'eſt une excellente peinture des maux que l'amour lui faiſoit ſouffrir, & l'on y voit par les vers ſuivans qu'il regardoit cette paſſion comme l'unique ſource de ſes infortunes.

Fes me deixar ô patrio ninho amado
Paſſando ô longo mar, que ameaçando, &
Agora experimentando à furia rara
De Marte, que co os olhos quis que logo
Viſſe, è tocaſſe o acerbo fruto ſeu, &c.

Cruel tyran des cœurs, c'eſt ta ſeule furie,
Qui m'arracha du ſein de ma chere patrie ;
C'eſt en ſuivant tes étendarts
Que je me ſuis offert aux rigueurs du naufrage,

Et ſans toi le terrible Mars
N'auroit point ſur mes yeux fait éclater
ſa rage.

Après s'être diſtingué par ſon courage dans la guerre d'Afrique, notre vaillant Auteur obtint la permiſſion de retourner à la Cour : il ſe flattoit que ſes travaux militaires y ſeroient recompenſés, mais on le paya d'ingratitude, & la fortune ne lui fut pas plus favorable dans cette occaſion que dans toutes les autres avantures de ſa vie ; pour comble de malheur ſes anciennes amours reprirent feu, la perte de ſon œil ne l'empêcha pas de faire encore des jaloux ; on lui ſuſcitoit chaque jour mille chagrins nouveaux, qui le déterminerent enfin à quitter Lisbonne, ſans attendre la honte d'en être exilé une ſe-

conde fois : la prudence & la néceſſité lui ſuggeroient cette reſolution, quoique dans le fonds il n'eût aucun tort, & que les mauvaiſes affaires, qui l'obligeoient à s'éloigner, ne vinſſent pas de ſa faute, ſi l'on en doit croire une de ſes lettres, où l'on voit, *qu'il s'applaudit de s'être derobé aux injuſtes fureurs de ſes envieux, & au venin des langues médiſantes*

Une choſe certaine, c'eſt qu'il partit de Lisbonne très mécontent, & dans le deſſein de n'y jamais retourner, comme il le témoigna en prononçant ces paroles de Scipion l'Affricain. *Ingrata patria non poſſidebis oſſa mea* !

Ingrate patrie, tu n'auras pas l'honneur de poſſeder ma cendre ! il s'embarqua pour les Indes ſur le Vaiſſeau

du Capitaine Fernand-Alvarez-Cabral, & fut chercher ſa vie dans les climats, où ſon pere avoit trouvé la mort.

Don Alonze de Norogne tenoit alors le Sceptre des Indes en qualité de Viceroi: l'Auteur en y debarquant n'eut pas le temps de ſe délaſſer des fatigues d'un ſi long voyage. Les Portugais alloient faire éprouver la force de leurs armes au Roi de Pimante, qui avoit uſurpé quelques Iſles ſur ceux de Cochin & de Porca leurs alliés ; notre Poëte guerrier voulut partager la gloire de cette expedition, & l'on aſſure qu'il s'y comporta ſuivant ſa coûtume, avec tous les ſentimens d'un homme, que le peril n'arrête pas, lorſqu'il s'agit de courir dans la carriere de l'honneur.

C'eſt dommage que ſa modeſtie l'ait empêché d'écrire le détail de ſes belles actions, l'on y trouveroit ſans doute de quoi ſatifaire la curioſité, que les ames bien nées ont toujours pour les moindres évenements de la vie des grands perſonnages tels que le Camoëns : mais il s'eſt contenté de dire en peu de mots dans une de ſes Elegies:

Me chegou min ha ventura
A eſta des ejada è longa terra, &c.
Foy logo neceſſario termos guerra, &c.
Que huna ilha, que ô Rey de Porcà tem,
Que o Rey da Pimenta lha tom ara,
Fomos Tomarlha, è ſucedeonos bem.

La ſimplicité de l'expreſſion, qu'il employe pour raconter une grande victoire où il avoit tant de part, eſt vraiment admirable.

A peine j'arrivois aux belles regions
Que le ſoleil naiſſant dore de ſes rayons
Il fallut au ſignal d'une guerre ſanglante
Compter nos fatigues pour rien :
Nous allâmes punir le Tyran de Pimante,
Et cela nous réuſſit bien.

L'année ſuivante il fit une autre expedition avec le Capitaine Manuel de Vaſconcellos dans le détroit de la Mecque : c'eſt là qu'il vit le Mont-Felix, & toute cette partie de l'Afrique, dont il nous a laiſſé une ſi belle deſcription dans une de ſes Chanſons à l'Italienne, où il déplore ſes malheurs & l'abſence de ſa Maîtreſſe.

Junto de hum ſeco, fero eſteril monte, &
Cujo nome do vulgo introduzido
He felix por antifraſi infelice, &
A qui me trouxe un tempo, è teve
Minha fera ventura.

A qui neſta remota, aſpera è dura
Parte do mondo quis que a vida breve
Tamben deixaſſe de ſi hum breve eſpaſſo
Porque ficaſſe à vida
Pello mundo em pedaços repartida.

Dans cette ſterile Contrée,
Où commencent les bords de la mer Erythrée, (a)
S'eleve un mont nommé Felix :
Depoüillé de verdure, affreux, impraticable,
Il porte juſqu'au Ciel ſa tête formidable,
Et ſes noirs fondements deſcendent juſqu'au Styx.
Les malheurs éternels, dont ma flamme eſt ſuivie,
M'ont autres fois mené dans ce triſte ſéjour :
Aux caprices du ſort mon étoile aſſervie
Vouloit qu'un déplorable amour
Promenât en tous lieux mes plaintes & ma vie.

(a) C'eſt la mer rouge, ainſi appellée du mot Grec ἐρυθρὸς qui ſignifie rougeur, ou bien d'un certain Roi nommé Erythras, qui fut, dit-on, enterré ſur le rivage de cette mer.

Au retour de cette expedition il vêcut quelque tems aſſez paiſiblement dans Goa, les Muſes faiſoient ſon occupation & ſes delices : heureux s'il ſe fût toujours borné à chanter ſes malheurs, ſa tendreſſe, ou les loüanges des Heros, & s'il n'eût jamais ſuccombé à la demangeaiſon de ſatyriſer, qui n'eſt que trop familiere aux gens d'eſprit ! mais ayant eu l'imprudence de compoſer quelques ouvrages, qui peignoient vivement les défauts de pluſieurs perſonnes de la Ville, & même des plus conſiderables, il fut envoyé en éxil dans la Chine par Don Franciſco Barreto, qui étoit alors Viceroy des Indes.

Cette punition, qu'il s'étoit attirée, lui parut très-injuſte, & l'on voit dans

quelques-uns de ſes vers, que la Poëſie Eſpagnole appelle *Redondilles*, qu'il ne ſouhaitoit autre choſe pour ſe venger de Don Franciſco Barreto, & pour le couvrir d'un opprobre éternel, que d'immortaliſer la mémoire de ſa rigueur.

A Pena deſte deſterro
Que eu mais deſejo eſculpida
Em pedra, ou em duro ferro, &c.

Puiſſe le tyran, qui m'opprime
Eſſuyer en touts lieux un mépris ſouverain!
Puiſſe l'infâme arrêt, dont je ſuis la victime
Etre à jamais gravé ſur le marbre & l'airain!

La poſterité, qui juge les grands en dernier reſſort, n'eſt pas entrée dans le reſſentiment du Poëte; l'hiſtoire Portugaiſe fait une mention

tion glorieuſe de Don Franciſco Barreto, qui étoit un homme d'un vrai mérite : les vers mordants & les ouvrages ſatyriques ne derobent jamais rien au luſtre de la vertu, c'eſt le vice, qui doit les craindre.

L'Auteur ne laiſſa pas de tirer parti de ſon éxil,& ſelon toute apparence il y trouva quelque protection, puiſqu'il fut envoyé à Macao revêtu de la charge de Commiſſaire Major des Morts, qui eſt lucrative & honorable dans les Indes Portugaiſes.

C'eſt dans ce pays barbare qu'il acheva ſon Poëme de la Luſiade, dont il avoit compoſé les premiers Chants en Portugal dès ſa jeuneſſe, ainſi cet ouvrage qui marche de près ſur les pas de l'Eneïde, eſt, comme elle, le fruit des veil-

les de pluſieurs années ; avec la difference, que Virgile travailloit à l'abri d'un honnête loiſir, au lieu que la vie du Camoëns fut un tiſſu de malheurs & d'agitations continuelles : cette reflexion doit nous faire admirer la force de ſon Eſprit; il ſçavoit maîtriſer la fortune, & ne tomboit point dans l'abaiſſement, où les diſgraces plongent ſouvent le genie des plus grands hommes.

Ayant gagné quelque peu de bien dans l'adminiſtration de ſa Charge, il monta ſur un vaiſſeau pour retourner à Goa, ſe flattant d'y être reçu favorablement par Don Conſtantin de Bragance, qui venoit de ſucceder à Don Franciſco Barreto dans la Vice-Royauté des Indes ; ſon voyage fut malheureux,

une tempête épouvantable l'aſſaillit à la hauteur des côtes de Camboye, les ondes engloutirent le bâtiment, auquel il avoit confié ſes jours & les fruits de ſes travaux ; il ne ſauva que ſon Poëme & ſes autres ouvrages, qu'il porta en nageant juſques ſur la rive du Méhon dans le Golphe, où ce Fleuve, l'un des plus grands de la Chine, unit ſes eaux avec celles de la Mer : chacun ſçait qu'autrefois les Commentaires de Ceſar eurent le même ſort, cet illuſtre conquerant n'eut pas moins d'attention pour eux que pour ſa propre vie après la perte de ſon vaiſſeau ; ainſi le Ciel a voulu que ces deux livres celebres fuſſent rechapés du naufrage par les mains de leurs Auteurs, qui ſe

reſſembloient en élevation d'eſprit dans les plus belles connoiſſances, en intrepidité dans les perils les plus formidables, en grandeur d'ame dans les infortunes les plus terribles. Le Camoëns éterniſe la mémoire de cette avanture dans le dixiéme chant de ſa Luſiade, où il fait dire à Thetis en forme de prediction :

Eſte receberà placido è brando
No ſeu regaço o Canto, que molhado
Vem do Naufragio triſte e miſerando,
Dos proceloſos baxos eſcapado
Das fomer dos Perigos grandes

Echapé des horreurs d'un funeſte naufrage
Le chantre de Luſus viendra ſur ce rivage,
Lors qu'accablé du poids de mille maux divers
Il ſauvera des flots & ſa vie & ſes vers.

Les Peuples du Royaume

de Camboye, qui vivent ſur les bords du Mehon, firent au Poëte un accueil des plus humains : il demeura quelque temps chez eux, enſuite ayant trouvé l'occaſion de repaſſer à Goa, il ſe rendit dans cette Ville, où le Viceroi Don Conſtantin de Bragance l'honora de ſon amitié, mais le regne de ce Seigneur fut très-court, & la tranquillité, dont le Camoëns jouiſſoit à l'abri de ſa protection, s'évanoüit comme un ſonge.

A peine le Comte de Redondo eut-il pris la place de Don Conſtantin, que les ennemis de l'Auteur l'accuſerent de malverſation dans ſa charge de Commiſſaire des Morts : l'eſtime, que le nouveau Viceroi lui témoignoit, ne put le garantir de la priſon, il y fut traîné comme

un criminel, quoique dans le fonds, il n'eût rien à ſe reprocher, ainſi qu'il le prouva facilement à la confuſion de ſes envieux.

Mais d'ailleurs il n'étoit pas exempt de dettes, ſes créanciers s'éleverent en foule contre lui, lorſqu'ils le virent en priſon, & leurs pourſuites l'y retinrent aſſez longtemps. Ayant enfin obtenu ſa liberté il partit pour Sofala ſur le bâtiment du Capitaine Pierre Barreto, qui venoit d'être nommé Gouverneur d'une Fortereſſe de ce Royaume, & qui lui faiſoit des offres très-avantageuſes.

Les promeſſes de cet homme n'eurent aucun effet; il n'avoit emmené l'Auteur dans un climat ſi ſauvage, que pour ſe deſennuyer par

ſa converſation, qui étoit des plus agréables : lorſqu'il le tint auprès de lui, le moindre de ſes ſoins fut de travailler à rendre ſon ſort heureux : un procedé ſi lâche dégouta bien-tôt le Poëte, l'amour de la Patrie ſe reveilla dans ſon cœur, & quoiqu'il eût juré de ne jamais rentrer en Portugal, il reſolut de s'embarquer ſur un vaiſſeau, qui en prenoit le chemin ; Antoine Cabral, Hector de Sylveyra & pluſieurs autres Cavaliers de la premiere diſtinction le reçurent avec plaiſir pour compagnon de voyage.

Barreto fâché de ce que l'Auteur le quittoit, eut la baſſeſſe de lui demander environ deux cens écus, qu'il diſoit avoir dépenſé pour l'entretenir, & faute de payement il menaçoit de le met-

tre en priſon : l'infortuné Camoëns n'auroit pû s'échaper des mains de cet avare, ſi la generoſité d'Antoine Cabral & d'Hector de Sylveyra ne l'en eût retiré : ils ſatisfirent le Gouverneur, qui dans ce honteux marché leur vendit ſa gloire & la perſonne du Poëte.

Après tant de malheurs le Camoëns rentra dans Liſbonne en 1569. année remarquable par la Peſte, qui deſoloit cette grande Ville : Don Sebaſtien tenoit alors le Sceptre de Portugal ; c'étoit un Prince de belle eſperance, l'Auteur lui dédia ſa Luſiade, & pour l'en recompenſer le Roi lui donna une penſion de 4000 reales, qui peuvent valoir 1400 liv. de notre monnoye, mais ce ne fut qu'à condition qu'il paſſeroit

roit le reſte de ſa vie à la Cour ; marque évidente de l'eſtime , que ce jeune Auguſte avoit pour ſon Virgile.

Avec cette penſion & les bonnes graces de ſon Roi , l'Auteur auroit vécu tranquillement dans ſa vieilleſſe ſans les troubles qui ſurvinrent en Portugal : ſes œuvres étoient imprimées , on leur rendoit juſtice , & preſque toute l'Europe les admiroit , ainſi qu'on le peut voir par les témoignages des Sçavans les plus illuſtres de ce tems-là ; ſa fortune lui ſuffiſoit , quoiqu'elle fût mediocre ; il joüiſſoit de ſa gloire : en un mot il pouvoit preſque ſe dire heureux , lorſque Dom Sebaſtien ſuivant avec trop de temerité l'ardeur de ſon courage, porta la guerre en Afrique , & fut tué dans la ba-

taille d'Alcazer, qu'il perdit contre les Maures.

Le vieux Cardinal Don Enrique monta ſur le Thrône, que l'imbecillité de ſon âge ne put défendre contre la fureur des partis & des guerres inteſtines, dont le Portugal fut déchiré : dans ce tumulte la voix du Camoëns n'étoit pas entenduë, & l'on ne lui payoit plus ſa penſion. Comme il n'avoit rien épargné juſqu'alors, perſuadé que les liberalités de ſon Prince ne lui manqueroient pas au beſoin, il tomba bien-tôt dans une affreuſe miſere, & perſonne ne daigna le ſoulager.

La douleur qu'il eut de ſe voir traité ſi durement, augmenta les infirmités de ſa vieilleſſe ; enfin denué de tout ſecours, il fut contraint

de ſe refugier, dans un hôpital, ou bien ſelon quelques hiſtoriens, dans une chambre garnie, d'où il écrivit les paroles ſuivantes dans une lettre, qui eſt le dernier de ſes ouvrages : *Quem ouvio dizer nunca que em tam pequeno Teatro, como o de hum pobre leyto, quis eſſe à fortuna repreſentar tam grandes deſaventuras? è eu, como ſe ellas nam baſtaſſem, me ponho ahinda de ſua parte, porque procurar reſiſtir à tantos males, pareceria eſpecie de deſavergonhamento.* Paroles remarquables, qui ſignifient. *A-t'on jamais entendu dire qui ſur un pauvre lit, ſur un vrai theâtre de miſere, la fortune ait repreſenté des avantures auſſi tragiques & auſſi cruelles que les miennes? pour moi je me mets de ſon parti, & me ligue avec elle comme ſi ſa*

fureur toute ſeule ne ſuffiſoit pas pour me terraſſer ; car de prétendre reſiſter à tant de maux, ce ſeroit un eſpece d'audace, qui dégenereroit en effronterie.

Il termina ſa déplorable carriere au milieu des chagrins & de l'indigence, l'année 1579. qui fut la ſoixante-deuxiéme de ſon âge. Comme il ne s'étoit point marié, la branche cadette de ſa famille finit avec lui. On l'enterra ſans aucune pompe dans l'Egliſe de Sainte Anne auprès de la porte, à main gauche, & l'on grava l'inſcription ſuivante ſur ſa ſepulture.

Cy giſt Louis de Camoëns
Prince des Poëtes de ſon temps,
Il vécut PAUVRE *& miſerable,*
Et mourut de même
L'année M. D. LXXIX.

Dans la ſuite des temps on a pris ſoin d'orner ſon tombeau de deux Epitaphes Latines, qui ſont très-belles: je crois que le Lecteur ne ſera pas fâché de les voir, quoiqu'elles ſoient un peu longues: Voici la premiere qui fut compoſée par Don Manuel de Souza Coutino, l'un des plus grands eſprits du Portugal.

Quod Maro ſublimi, quod grandi Pindarus, alto
Quod Sophocles, ſuavi Naſo quod ore canit,
Mæſtitiam, riſus, horrentia prælia, amores,
Juncta ſimul, cantu ſed meliore damus.
Quiſnam Author? Camonius. Unde hic protulit illum?
Lyſia in Eoas imperioſa plagas.
Unus tanta dedit? Dedit, & majora daturus,
Ni celeri fato corriperetur, erat.
Ultimus hic choreis Muſarum præfuit, illo
Plenior Aonidum nobiliorque chorus.
Flos veteris, virtuſque novæ fuit ille Camœnæ,

Debita jure ſibi ſceptra poëſis habet.
In Luſitanos Heliconis culmina tractus
Tranſtulit, antra, lyras, ſerta, fluenta, Deas.
Currere Caſtalios noſtrâ de rupe liquores
Juſſit, & invito prata virere ſolo.
Cerne per incultos Tempe jucunda receſſus,
Cerne ſatas ſterili ceſpite veris opes.
Omnibus occidui tibi rident floribus horti;
Non ego jam Lyſios credo, ſed Elyſios.
Orpheus attonitas dulci modulamine cautes
Traxit, & abſtygio ſquallida monſtra freto
Mæonios, Lodoice, ſacro cum culmine montes,
Pieridumque trahis, cælituumque choros.
Suns majora tuæ Orphæis miracula vocis,
Attica, quid faceres, ſi tibi lingua foret!

C'eſt un dialogue entre le Tombeau & le Paſſant, j'ai cru devoir le marquer dans la traduction, afin d'en faciliter l'intelligence.

LE TOMBEAU.

Je cache la cendre d'un homme,
Qui fut l'heureux rival & d'Athene & de Rome:
Lui ſeul il égala toute l'antiquité.

Du Chantre de Mantoüe il avoit la no-
bleſſe,
De Sophocle la gravité,
D'Ovide la douce tendreſſe,
Et de Pindare enfin la haute majeſté.

LE PASSANT.

Comment s'appelle-t'il, & quelle eſt ſa
Patrie ?

LE TOMBEAU.

Louis Camoëns eſt ſon nom,
Le Portugal ſe glorifie
D'avoir donné le jour à ce grand nourriſ-
ſon.

LE PASSANT.

Un ſeul Auteur! ..... dois-je
t'en croire ?
Un ſeul Auteur peut-il conſacrer ſa me-
moire
Par des talents ſi differents ?

LE TOMBEAU.

Il l'a fait, & ſans doute il eût fait davan-
tage
Si la Parque jalouſe avoit permis au Ta ge
De le poſſeder plus long-temps.
Dans un ſiécle de fer, où regnoit l'igno-
rance,
Il ranima les ſœurs du divin Apollon,

Il preſida ſur l'Helicon,
Et du Sceptre de la ſcience
Phœbus lui fit preſent dans le ſacré vallon.
Ses vers melodieux, ſon heroïque audace
Ont tranſporté le Pinde & le Parnaſſe
Juſqu'au milieu du Portugal,
Et c'eſt par lui que l'Hipocrene
Oubliant ſa route ancienne
Fait briller dans nos champs ſon liquide cryſtal :

Voyez l'émail de nos prairies,
Voyez nos campagnes fleuries,
Et ces boſquets delicieux :
Du Camoëns c'eſt-là l'ouvrage,
Il a ſçu d'un deſert ſauvage
Faire un ſejour charmant, qui plairoit même aux Dieux.

LE PASSANT.

Grand Poëte, tes Chants ſurpaſſent ceux d'Orphée,
Par tes heureux concerts ſa voix eſt étouffée !
Que n'aurois-tu pas fait ſi l'accent Luſitain
Egaloit en douceur le Grec & le Latin !

L'autre Epitaphe Latine, qui eſt de la compoſition du ſçavant Pere Mathieu de Cardoſe Jeſuite, & Profeſſeur dans l'Univerſité d'Evora, conſacre en ces termes la gloire du Poëte.

Naſo elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo Carmine Virgilius;
Enſe ſimul, Calamoque auxit tibi, Lyſia, famam:
Unam nobilitant Mars & Apollo manum.
Caſtalium Fontem traxit modulamine, at Indos
Et Gangi telis obſtupefecit aquas.
Lyſia mirata eſt, quando aurea carmina lucrum
Ingenii, haud gazas, ex oriente tulit.
Sic bene de Patriâ meruit dum fulminat enſe
At plus dum calamo bellica facta refert.
Hunc Itali, Galli, Hiſpani vertêre Poëtam,
Quælibet hunc vellet terra vocare ſuum.
Vertere fas, æquare nefas, æquabilis uni.
Eſt ſibi, par nemo, nemo ſecundus erit.

Cy giſt le Camoëns cet homme merveilleux,

Qui dans tous les genres d'écrire
Poſſedoit les talents, que l'Univers admire
Chez les Auteurs les plus fameux.
Pour prix de ſa valeur le fier Dieu de la Thrace
Lui prodigua les palmes des Guerriers,
Et pour prix de ſes Vers les Nymphes du Parnaſſe
Couronnerent ſon front de paiſibles lauriers;
Aux ſons de ſa voix agréable
Le Permeſſe arrêta la courſe de ſes eaux;
Aux coups de ſa main redoutable
Le Gange épouvanté trembla ſous ſes roſeaux:
Chacun l'envie aux provinces du Tage:
Tous les climats qu'éclaire le Soleil
S'eſtimeroient heureux, s'ils avoient l'avantage
De former un Heros pareil.
Toutes les Nations traduiſent ſon Ouvrage;
On pourra le traduire, & non pas l'égaler:
Sa Muſe ne connoît que la grandeur pour regle,
Il prend toujours l'eſſor d'une Aigle,

ſeul peut ſe reſſembler.

Pluſieurs autres beaux eſprits ont fait des Epitaphes à la loüange du Camoëns, tant en Latin qu'en Italien, en Eſpagnol, & en Portugais; mais comme elles n'ont pas été gravées ſur ſon Tombeau, je penſe qu'il ſeroit ſuperflu de les entaſſer ici : je me contenterai ſeulement de rapporter un Sonnet, que le Taſſe fit à la gloire de notre Auteur quelque temps après l'impreſſion de la Luſiade, & avant que la Jeruſalem délivrée vît le jour : c'eſt un monument éternel de l'admiration, que ce grand homme avoit pour le Poëte du Tage.

Vaſco, le cui felici, ardite antenne
In contro al ſol, che ne riporta il giorno
Spiegar' le vele, è fer' colà ritorno,

Dove egli par che di cadere accenne :

Non più di te per aſpro mar ſoſtenne
Quel, che fece al Ciclope oltraggio, è
ſcorno :
Ne chi turbo l'Arpie nel ſuo ſoggiorno,
Ne diè più bel ſoggetto à colte penne.

Et hor quella del colto, è buon' Luigi
Tant' oltrè ſtende il glorioſo volo
Che i tuoi ſpalmati legni andar' men' lungè.

Und' à quelli, à cui s'alza il noſtro polo,
Et à chi ferma in contra i ſuoi veſtigi,
Per lui del corſo tuo la fama aggiunge.

Magnanime Vaſco (*a*), ton genereux
courage
Bravant des Aquilons l'inflexible ri-
gueur
Juſqu'au berceau du jour ſçut t'ouvrir
un paſſage,
Et Neptune étonné t'appella ſon vain-
queur,
Ulyſſe n'a rien fait au prix de ton
voyage,

(a) *Le Taſſe adreſſe ce Sonnet à Vaſco de Gama, qui eſt le Heros de la Luſiade, ainſi qu'on le verra plus au long dans le Poëme & dans les Notes.*

Non plus que le Héros, dont l'heureuſe valeur
Chaſſa de leur pays ces monſtres pleins de rage,
Qui ſur le vieux Phinée exerçoient leur fureur. (a)
Mais quel que ſoit ton rang au temple de memoire,
Tu dois au Camoëns le plus beau de ta gloire,
Sa voix a penetré plus loin que tes Vaiſſeaux.
C'eſt par le ſeul éclat, dont ſa Muſe te pare,
Qu'il n'eſt point ſous les Cieux de peuple ſi barbare,
Qui n'admire ton nom & tes nobles travaux.

(a) *Par cette periphraſe l'Auteur Italien deſigne Jaſon; tout le monde ſçait que ſuivant la fable ce Prince avec le ſecours de quelques Arganautes, chaſſa loin de l'Arcadie les Harpies, qui corrompoient les viandes, qu'on ſervoit ſur la table du Roi Phinée: Comme les voyages de Jaſon & d'Ulyſſe on été celebrez par les Poëtes Grecs & Latins, le Taſſe les a choiſis exprès pour les comparer avec celui de Vaſco.*

Outre la Luſiade, dont le Taſſe fait un ſi bel éloge, Louis Camoëns nous a laiſſé des poëſies diverſes, qui ne ſont pas moins admirables dans leur genre; on les a imprimées en deux volumes, qui contiennent quantité d'Odes, d'Eglogues, d'Elegies, de Stances, de Sonnets, de Chanſons, de Redondilles, d'Epigrammes, de Satyres, & pluſieurs autre pieces, avec deux Comedies, qui ſont les Amours de Philodeme & l'Amphitryon, imité de Plaute.

J'ai raconté l'origine, la vie, & la mort de mon Auteur, j'ai depeint ſon viſage, ſon air, & ſa taille, il ne me reſte plus pour tâcher de contenter le Public autant qu'il dependra de moi, que de donner une idée des mœurs & du caractere de cet homme il-

luſtre, qu'on ne ſçauroit connoître trop à fonds.

Il étoit complaiſant dans la ſocieté, humain avec les petits, reſpectueux ſans baſſeſſe avec les grands, qui le traitoient bien, mais libre ſans orgueïl à l'égard de ceux qui lui témoignoient trop de hauteur: ſa converſation étoit tantôt ſublime & tantôt enjouée, ſuivant le génie des perſonnes qu'il frequentoit; modeſte dans la proſperité, ferme dans les diſgraces, il ſçavoit ſupporter également l'une & l'autre fortune. On a déja vû dans l'hiſtoire de ſa vie juſqu'à quel point il pouſſoit la valeur, ſon intrepidité n'étoit pas le fruit d'un temperament impetueux & d'une fureur brutale, qui n'aime qu'à ſe repaître de carnage, elle partoit des ſen-

timens d'une ame noble, qui connoiſſoit la belle gloire, & qui cependant la cherchoit moins pour ſoi-même, que pour l'interêt de la patrie.

Cet amour de la patrie, qui caractériſe les plus fameux Héros de l'ancienne Rome, étoit profondément gravé dans le cœur du Camoëns, & ce fut l'unique motif qui l'anima toujours à célebrer les exploits de ſa Nation, malgré l'ingratitude dont on payoit ſes ſçavantes veilles : le chagrin qu'il eut de voir expirer la liberté Portugaiſe après le malheur de Don Sebaſtien, hâta le dernier moment de ſa vie, comme il le témoigne dans une lettre, où il diſoit : *em fim acabarey à vida, e verràm todos que fuy tam afeiçoado à minha patria, que nam ſomente me contentei*

contentei de morrer nella, mas de morrer com ella : enfin j'acheverai ma courſe, & tout l'Univers reconnoitra combien j'aimois ma patrie ; on verra que non-ſeulement j'ai voulu mourir dans ſon ſein, mais encore avec elle.

Son humeur le portoit au badinage, & ſouvent il plaiſantoit d'une façon aſſez ſinguliere : on dit qu'un jour en paſſant dans une ruë de Liſbonne, il entendit un Fayancier, qui eſtropioit quelques uns de ſes Vers en les chantant ; auſſi-tôt il entra dans la boutique, & après avoir caſſé pluſieurs vaſes, il dit à cet homme : *mon ami, tu mets mon Ouvrage en piece, & moi ta Marchandiſe, c'eſt la loi du Talion.* Cependant il paya le dégât, qu'il venoit de faire, & ſa vengeance poë-

tique n'eut rien de cruel : Je ſçais que l'on raconte la même avanture d'un Auteur Grec, nommé Philoxene, mais comme le nôtre ſuivoit les traces des Anciens, dans le genre majeſtueux, il peut encore les avoir imités dans la raillerie.

Aucun des momens de ſa vie ne s'écoula dans l'oiſiveté : il étudioit, il travailloit ſans ceſſe ; la priſon, les climats les plus barbares, & la plus horrible miſere ne le refroidiſſoient point. Ceux qui l'ont connu familierement, aſſûrent qu'il étoit très-ſobre, & que l'eſprit de débauche n'entroit pour rien dans ſes plaiſirs : les Amours, qui le lierent d'intrigue avec quelques Dames de ſon tems, n'étoient qu'un tribut, qu'il payoit à ſa jeuneſſe & au ſang

Portugais, naturellement enclin à cette paſſion : en un mot Louis Camoëns fut habile Poëte, galant homme, guerrier genereux, & qui plus eſt, bon citoyen.

La ſincerité, qui eſt l'ame de l'hiſtoire, ne me permet pas de paſſer ſous ſilence les défauts, dont on l'accuſe, & qui le rendirent complice des malheurs que la fortune lui ſuſcita : Il trempoit ſouvent ſa plume dans le fiel le plus amer, & s'abandonnoit tellement au plaiſir de cenſurer, qu'il n'épargnoit pas les perſonnes les plus conſidérables, ni même les Rois, & quelquefois ſa critique tomboit à faux, parce qu'il ſe livroit avec trop de vivacité aux premieres impreſſions, qui lui préſentoient la moindre apparence de vice : Un proce-

dé de cette nature eſt toujours pernicieux, on court riſque de payer cherement le foible honneur d'avoir dit un bon mot, & d'ailleurs les traits de ſatyre ſont auſſi contraires au bien de la ſocieté, que les conſeils doux & prudents ſont propres à le faire naître.

Un autre travers, où le Camoëns s'égara, & dont il fut la victime, c'eſt qu'en voulant éviter l'avarice, qui étoit pour lui un objet d'horreur, il tomba dans l'excès oppoſé: jamais homme ne fut ſi prodigue, les moindres faveurs de la fortune lui faiſoient croire qu'il n'avoit plus rien à craindre d'elle, & dans cette idée il dépenſoit, il donnoit il répandoit à pleines mains tout ce qui auroit pû le garantir de l'af-

freuſe miſere, dont il fut accablé vers la fin de ſes jours. Telle eſt la condition humaine, quelque tache défigure toujours le tableau de nos vertus : les perſonnages les plus parfaits ne ſont que ceux, qui ont le moins d'imperfections, mais cela ne doit pas empêcher qu'on ne les admire, auſſi-bien que les chefs-d'œuvres des plus excellents Peintres, que les Connoiſſeurs eſtiment infiniment malgré leurs défauts.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de & France & de Navarre ; A nos amez féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requétes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé JACQUES CLOUZIER, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un ouvrage, qui a pour titre *La Luziade*, *Poëme* ; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces preſentes, de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant l'eſpace de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites preſentes. Faiſons

défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion de cet ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725 & qu'avant que de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chouvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans

notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des preſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le 19 jour de Mai, l'an de grace 1734. & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cedé à Meſſieurs Pierre-Michel Huart; Henry-Simon-Pierre Giſſey, & Guillaume-Denis David, tous Libraires à Paris, chacun un quart dans le preſent Privilege, pour en joüir conjointement avec moi, tout & autant de fois qu'il nous plaira le renouveller. Fait à Paris, le vingt-un May 1734.

Signé, JACQUES CLOUSIER.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 707. page 706. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. à Paris, le vingt-deux May 1734.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LA LUSIADE, A POEME PORTUGAIS.

CHANT I.

SI mon genie & les richeſſes de l'art répondent à mon courage, je chanterai ces fameux Heros, qui traverſant des Mers inconnues paſ- B ſerent des bords du Portugal au-delà des côtes de Taprobane, guerriers invincibles; C qui par des exploits, que la force humaine ne pouvoit ſe promettre, fonderent aux extrêmités du monde un Roïau-

me nouveau, dont ils ont porté la gloire juſqu'aux Cieux : en même temps je ferai retentir tout l'univers du nom de ces Rois illuſtres, dont la valeur étonna l'Affrique & l'Aſie, qui dans des climats conſacrés au vice dreſſerent des autels à la vertu, & qui par une longue ſuite d'actions éclatantes ont affranchi leur mémoire des ombres de la mort.

Qu'on ceſſe de vanter la navigation du ſage Grec & du pieux Troyen ſi renommés par les accords immortels d'Homere & de Virgile; qu'on oublie les victoires d'Alexan-
D dre, les lauriers de Trajan & tout ce que les Muſes anciennes celebrerent jamais de plus admirable ; un plus noble ſujet s'offre à mes vers, je

chante ce grand cœur, ce magnanime Gama, qui força Mars E
& Neptune d'obéir à ſa voix.

Muſes du Tage, qui dès mon enfance me donnâtes un genie ardent ; ſi j'ai toûjours celebré les charmes de votre fleuve par mes concerts champêtres, daignez m'accorder aujourd'hui des tons ſublimes, un ſtyle majeſtueux & rapide ; faites que déſormais votre onde ne ſoit point jalouſe des eaux de l'Hypocrene : inſpirez-moi cette fureur poëtique, cet enthouſiaſme ſonore, qui dédaignant la ſimplicité des chalumeaux, embouche la trompette guerriere, allume le courage, & fait briller ſur le front le noble feu de l'eſprit ; enfin prêtez-moi des accents, dont la grandeur égale, s'il eſt poſſible, les ex-

ploits de votre Nation belli-
queuſe.

Et vous gage précieux de la liberté Portugaiſe, tendre & fleuriſſant rejetton du plus bel arbre, qui ſoit jamais né dans les campagnes de l'Europe, jeune Sebaſtien, puiſſant Roi, dont le Soleil voit l'empire lorſqu'il ſe leve, lorſqu'il eſt au milieu de ſa carriere, & lorſqu'il entre dans le ſéjour
G d'Amphitrite, daignez abbaiſſer juſques à moi vos yeux pleins de douceur & de majeſté; honorez d'un regard favorable cet ouvrage, qui m'eſt inſpiré par l'amour de la Patrie: vous y verrez les grandes actions de vos illuſtres prédeceſſeurs & la gloire du Peuple, dont vous êtes le Souverain; pendant que je chanterai ce ſujet ſublime, ſortez

de l'enfance, devenez homme, & prenez en main le timon de votre Etat pour faire trembler l'Affrique & l'Orient ſous le poids de vos armes; déja les Maures pâliſſent en voyant croître avec vous l'aſſûrance de leur ruine : déja ſur les rives de l'Inde le prophane adorateur des Idoles humilie ſa tête pour recevoir votre joug, & Thetis charmée des graces, que la nature fait briller ſur votre front, s'apprête à vous donner la plus belle de ſes filles pour épouſe, & le Royaume des Mers pour ſa dot. Les grandes ames de vos deux Ayeux vous con- H
templent du haut de l'Olympe, elles prennent plaiſir à ſe renouveller dans la vôtre, elles comptent que vous initerez leurs vertus guerrieres

& pacifiques, & dans cette juſte eſperance, elles vous gardent une place au milieu du temple de l'éternité ; mais en attendant que votre âge ſoit aſſez fort pour répondre à leurs deſirs, protegez mon zele, adoptez mes vers, & ſuivez des yeux les modernes
I Argonautes, dont je vais vous retracer l'heureuſe navigation.

Déja la flotte Portugaiſe voguoit ſur le vaſte Océan, un vent favorable enfloit ſes voiles, l'onde écumoit ſous la prouë victorieuſe, qui ſillonnoit les plaines immenſes,
L où Protée laiſſe errer ſon troupeau, lorſque Jupiter fit convoquer par Mercure tous les Eſprits celeſtes pour regler avec eux les deſtins de l'Orient. Ils viennent, ils abandonnent

les ſpheres lumineuſes, qui leur furent confiées par l'arbitre de la nature, arbitre ſouverain, dont la ſeule penſée regit les aſtres, la terre & les flots. En un moment on voit accourir à cette auguſte aſſemblée les Dieux, qui habitent le Pole glacial, ceux qui tiennent le midi ſous leur domination, ceux qui préſident aux climats de l'aurore naiſſante, & ceux qui voyent coucher le ſoleil dans leur empire; le cryſtal des Cieux étincelle ſous leurs pas, la voye lactée les conduit au ſommet de l'Olympe, d'où partent les Decrets immuables, qui gouvernent les hommes.

M

C'eſt-là qu'étoit aſſis ſur un trône brillant d'étoiles, le Dieu qui lance la foudre : l'indépendance eſt écrite ſur ſon

front ſevere & majeſtueux, ſa bouche exhale un parfum qui pourroit diviniſer un corps humain, ſon ſceptre & ſa couronne ſont un aſſemblage de pierres precieuſes plus éclatantes que les diamants ; les autres Dieux ſe placent au-deſſous de lui, chacun ſelon leur rang, ſur des ſieges émaillés d'or & de perles : il prend la parole, & leur dit d'une voix
N tonnante : Eternels habitans des Cieux, ſi le Peuple de Luſus & ſes grands exploits vivent dans votre memoire, vous ne devez pas ignorer que le deſtin veut élever dans les Indes cette nation fameuſe au-deſſus des Aſſyriens, des Perſans, des Grecs & des Romains ; vous avez vû ſa valeur terraſſer le Maure avec des forces inégales, & con-

querir ſur cet ennemi redoutable les campagnes fortunées que le Tage enrichit du tribut de ſes eaux ; enfin vous ſçavez que notre faveur a toûjours protegé les Portugais contre la Caſtille, & que mille trophées glorieux immortaliſent leurs victoires ; toutes ces choſes vous ſont connuës ; il n'eſt pas beſoin que je vous rappelle la brillante renommée qu'ils acquirent autrefois ſous les étandarts de Viriatus & de Sertorius ; leur courage forme aujourd'hui de plus vaſtes entrepriſes : voyez-les ſur un bois fragile affronter l'inconſtance des Ondes, le fier mugiſſement des Aquilons, & la fureur des tempêtes ; peu contents d'avoir ſoûmis à leur puiſſance une grande partie des côtes d'Affrique, ils pré-

tendent penetrer juſqu'au berceau du jour : le ſort dont les loix ſont invariables, leur promet pendant une longue ſuite d'années l'empire de la Mer, que le ſoleil dore de ſes premiers rayons : ils ont déja paſſé ſur les flots un hyver rigoureux, la fatigue les accable ; lorſqu'il en ſera temps, nous leur montrerons la terre nouvelle, où tendent leurs deſirs : notre clemence exige maintenant que nous adouciſſions les maux qu'ils endurent : je veux qu'on les reçoive comme amis ſur les bords, dont leur flotte s'approche ; enſuite lorſqu'un agréable repos les aura dédommagés des périls dont ils ſortent, ils continueront leur voyage.

Ainſi parloit le Maître de l'Univers ; les Dieux lui ré-

pondent par ordre & ſuivant leur degré de préſéance : dans leurs opinions, ils different les uns des autres, chacun ſoûtient la ſienne avec ardeur; ſur-tout le Pere Bacchus, qui O s'oppoſe vivement au deſſein du Jupiter : il prévoit qu'on oubliera la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans l'Orient, ſi les Portugais y penetrent; il a lû dans les livres du Deſtin, que d'une partie de l'Eſpagne devoit ſortir un Peuple belliqueux, qui dompteroit les flots du vaſte Océan, aſſujettiroit les terres maritimes des Indes, & par l'éclat de ſes conquêtes obſcurciroit tout ce que les ſiecles paſſés virent jamais de plus grand ſur ces fertiles rivages; c'eſt pour lui la ſource d'une profonde douleur que de perdre les temples où

P Nyſe celebre encore ſa mémoire ; temples juſqu'à ce jour reſpectés par la fortune, mais qui bien-tôt enfin ſeront enſevelis ſous d'éternelles ruines, & dont le Portugais anéantira juſques au ſouvenir.

Q La belle Venus défend le parti des Portugais, elle les protege, elle les aime, autant qu'elle aima jadis les Romains; entre ces deux illuſtres Nations elle voit une reſſemblance qui la flatte ; c'eſt la même intrepidité ſous les armes, la même harmonie dans le langage, & les mêmes conquêtes ſur les côtes de la Tingitane ; un autre motif encore plus preſſant l'attache au ſort des Portugais : elle ſçait de
R la bouche des Parques, qu'ils établiront ſon culte dans tous les lieux où leur pouvoir s'é-

tendra ; la crainte de l'infamie trouble Bacchus, le deſir de la gloire anime Cytherée, l'un & l'autre trouvent dans l'aſſemblée celeſte des amis qui le favoriſent ; les voix ſe con- S
fondent, un tumulte ſoudain fait retentir les voûtes ſacrées de l'Olympe : ainſi lorſque dans l'épaiſſeur d'une ſombre forêt pluſieurs vents mutinés exercent leurs ravages, un bruit terrible répand dans les airs ; les feüilles diſperſées volent de toutes parts, les arbres déracinés tombent en gemiſſant, & les échos voiſins répondent à leurs chûtes par des mugiſſements affreux.

Mars dans cette diſpute T
ſoûtient le parti de la Déeſſe, ſoit que ſon ancien amour l'y oblige, ſoit qu'il veüille favoriſer une Nation dont la va-

leur merite ſon appui ; un air ſombre répandu ſur ſon viſage annonce la colere qui boüillonne dans ſon cœur, il quitte ſon ſiege, il ſe leve, il rejette derriere ſon dos ſon bouclier formidable, hauſſe la viſiere de ſon caſque de diamant, ſe poſte vis-à-vis de Jupiter avec une noble aſſûrance, & frappe d'un coup de ſa lance penetrante le parquet de l'Olympe ; les Cieux tremblent, l'Aſtre du jour pâlit. Pere des Dieux & des Hommes, s'écrié le terrible Mars, ſouverain Pere, qui gouvernes au gré de tes deſirs tout ce que ta puiſſance a créé : ſi les Portugais furent toûjours chers à tes yeux, maintenant que par ton ordre ils cherchent un autre hemiſphere, ne permets pas que l'envie leur dérobe

l'honneur de le trouver ; déſormais, puiſque ta juſtice eſt inébranlable, n'écoute plus des diſcours que la bouche qui les prononce, doit te rendre ſuſpects ; Bacchus devroit aujourd'hui conſpirer avec nous pour la gloire du Portugal, dont les Peuples deſcendent de Luſus ſon plus fidéle ami ; une baſſe jalouſie l'arrête, les nuages d'une terreur ſervile obſcurciſſent ſa raiſon : laiſſons-le en proïe à ſes foibleſſes ; mais toi, ſource feconde du courage & de la force, qui animent ces Heros, ſignale ta grandeur par ta fermeté ; que Mercure, dont la legereté ſurpaſſe le vol des fléches & de l'impétueux Borée, ſerve de guide à leur flotte ; qu'il leur montre la terre où tu veux qu'en ſe repoſant, ils s'infor-

ment de la route des Indes; enfin que la vertu triomphe, & que les arrêts du Ciel s'accompliſſent. Jupiter fait connoître par un ſigne de tête qu'il conſent à ce que Mars lui propoſe, il répand en même temps ſur tous les Dieux un excellent parfum de nectar & d'ambroiſie; l'aſſemblée ſe ſepare, chacun retourne à ſa ſphere.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans le Palais du brillant Olympe, la flotte voguoit entre les côtes d'Ethio-
X pie & de Madagaſcar, le ſoleil étoit dans la Conſtellation heureuſe, dont Venus & ſon aimable Fils enrichirent le Ciel, lorſqu'ils ſe metamorphoſerent enpoiſſons pour füir
Y les attentats de Tiphée; les vents reſpiroient avec douceur,

ceur, l'air étoit ſerain, aucun peril ne menaçoit les Portugais, aucun nuage ne leur préſageoit de nouvelles tempêtes; ils avoient déja paſſé le promontoire de Praſſo, qui s'éleve ſur les rivages d'Ethiopie, lorſque pluſieurs Iſles s'offrirent à leur vûë.

Vaſco de Gama, dont le cœur indomptable ſemble dans cette haute entrepriſe gouverner à ſon gré le ſceptre de la fortune, s'imagine d'abord que ces Iſles ſont deſertes, il dédaigne le repos qu'elles lui preſentent, & veut ſans aucun retardement pouſſer plus loin ſa courſe glorieuſe; mais un ſpectacle nouveau l'oblige à changer de reſolution: les Portugais apperçoivent nombre de petites barques, qui viennent de l'une de ces

Iſles : une allegreſſe ſoudaine s'empare de leurs eſprits, ils ſe troublent, ils ſe demandent entr'eux avec tranſport quelle eſt la Nation qu'ils voyent, quelles peuvent être ſes Coûtumes, ſes Loix & ſon Gouvernement.

Ces barques ſont legeres, étroites, longues & conſtruites pour obéïr aux moindres mouvemens de la rame ; des nattes de feüilles de Palmier tiſſuës artiſtement leur ſervent de voiles ; ceux qui les montent font voir ſur leurs viſages la noirceur que Phaëton donna jadis aux peuples, qu'il brûla
Z des feux de ſon pere ; Phaëton, ce jeune audacieux, dont l'imprudence fut ſuivie d'une chûte ſi memorable, l'Eridan s'en ſouvient, Lampetuſe en gemit encore ; leur tête eſt or-

née de turbans de ſoie, ils ſont habillés d'étoffes de coton de differentes couleurs; mais cet habillement ne les couvre que depuis la ceinture juſqu'aux genoux; les uns le laiſſent pendre négligeament au tour d'eux, les autres le portent tant ſoit peu retrouſſé vers le bras, d'une façon qui leur rend l'air plus hardi & plus degagé; pour armes ils ont des dagues & des cymeteres, ils voguent ſur l'humide plaine au ſon des trompettes, ils approchent, ils font ſigne qu'on les attende. Les Portugais charmés d'un accüeil ſi flatteur, tournent la prouë de leurs vaiſſeaux vers le rivage, le matelot travaille avec autant de joie que s'il voyoit devant lui la fin de ſes fatigues & des dangers qu'il

affronte. On plie les voiles, on abbaiſſe l'antenne, la Mer s'entrouvre ſous l'ancre qui la frappe, l'onde réjaillit aux environs. Les navires n'étoient pas encore bien arrêtés, que les Inſulaires y montoient à l'envi l'un de l'autre ; leur front riant annonce qu'ils viennent comme amis, le Capitaine les reçoit avec un air d'humanité, qui ne dérobe rien à ſa grandeur, il fait couvrir les tables, la liqueur de Bacchus brille dans le cryſtal.

Pendant le feſtin les Maures demandent en Arabe aux Portugais quel eſt leur Pays, ce qu'ils cherchent & quelles Mers ils ont parcouruës ? nous venons de l'Occident, répondirent-ils, notre deſſein eſt d'aborder aux regions fortu-

nées, où le ſoleil ſe leve ; déja nous avons traverſé les flots, qui du Pole Antarctique s'étendent juſqu'à l'Ourſe glaciale, nous avons côtoyé l'immenſe longueur des rivages de Lybie, nous avons vû differents cieux & differentes terres ; c'eſt par l'ordre de notre Roi, que nous nous ſommes expoſés à tant de perils ; c'eſt pour annoncer ſa gloire aux Peuples qui boivent les eaux de l'Inde, que nous errons ſur les vaſtes campagnes de Neptune ; cette noble ambition nous ſoûtient dans ces deſerts redoutables, dont avant nous l'accès n'étoit ouvert qu'à des monſtres affreux ; & tel eſt le zele, qui nous attache à ſon ſervice, que notre courage braveroit avec le même empreſſement les horreurs de l'A-

cheron, s'il falloit nous y livrer pour cet auguſte Prince; mais ſi la verité ne ſe cache point chez vous, daignez à votre tour nous dire, qui vous êtes, comment s'appelle la terre que vous habitez, & quelle route nous devons tenir?

Nous ne ſommes point originaires de ce Païs, dit l'un des Maures; ceux que la nature en a fait les premiers poſſeſſeurs dès l'enfance du monde, ſont les Caffres, Peuple ſtupide qui n'agit que par les reſſorts d'un aveugle inſtinct; pour nous autres, nous ſuivons la Loi que nous a enſeignée le fameux
A deſcendant d'Abraham, cet illuſtre Prophete, qui né d'une femme Juive & d'un pere idolâtre tient aujourd'hui preſque tout l'Univers ſous ſon

Empire ; la petite Iſle où vous êtes maintenant & que nous habitons, s'appelle Mozambique ; elle ſert d'échelle aux Marchands de notre Nation qui frequentent les Mers de Monbaze, de Quiloa & de Sofala, l'interêt du Commerce y fixe notre ſéjour ; puiſque vous venez de ſi loin pour aller aux bords de l'Hydaſpe, vous trouverez en ces lieux un Pilote qui vous y conduira : il faudra auſſi que vous preniez quelques rafraîchiſſements, & que vous voyiez notre Gouverneur, qui aura ſoin de vous munir des choſes neceſſaires pour continuer votre voyage. Après cet entretien les Maures prennent congé des Portugais : bien-tôt enſuite Phebus plonge dans la mer ſon char lumineux,

pendant qu'il ſe repoſe ; ſa ſœur éclaire le monde, le miroir des eaux de Neptune refléchit les rayons de cette Déeſſe, & leur prête un nouvel éclat ; l'Olympe montre à découvert toute la pompe, dont les étoiles l'enrichiſſent : telle une riante prairie offre aux yeux charmés les fleurs, qui relevent l'agrément de ſa verdure ; les vents furieux demeurent captifs dans leurs antres profonds, tout eſt tranquille. Cependant quoique les Portugais ne voyent aucune apparence de danger, ils paſſent la nuit ſous les armes, la prudence de Gama ſonge même au milieu de l'allegreſſe à prevenir les trahiſons.

Enfin l'Aurore ouvre au Soleil la carriere du jour : les Por-

Portugais ſe parent de leurs habits les plus riches, ils laiſſent voltiger au gré du zephire les pavillons & les banderoles de leurs vaiſſeaux, toute la flotte s'apprête à recevoir le Gouverneur des Maures avec magnificence : il vient, il apporte divers rafraîchiſſements qu'il preſente au Capitaine ; on le traite lui & toute ſa ſuite avec de grands témoignages d'amitié. Gama lui fait un preſent de pluſieurs étoffes precieuſes, il lui donne des liqueurs juſqu'alors inconnuës dans ces Climats lointains; le Maure prend avec joye tout ce qu'on lui offre ; ſes geſtes & ſon viſage expriment le plaiſir dont ſon goût eſt flatté : les Portugais obſervent avec une ſurpriſe mêlée d'admiration, les manieres

de ce Peuple barbare & la rudeſſe de ſon langage ; d'un autre côté, le teint & l'habillement des deſcendants de Luſus n'étonnent pas moins la multitude Mauriſque, leur Gouverneur fait differentes queſtions au Capitaine, qui pour le ſatisfaire lui explique en peu de mots la Religion que les Portugais ſuivent, l'uſage des armes dont ils ſe ſervent dans la guerre, & le deſſein qui les amene.

Tout ce que le Gouverneur vient de voir & d'entendre, verſe dans ſon ame une haine mortelle contre les Portugais ; il diſſimule avec adreſſe, & cache le venin de ſes ſentimens ſous des apparences d'amitié : Gama lui demande des Pilotes pour le conduire aux Indes, l'aſſurant qu'il au-

ra ſoin de recompenſer dignement leurs ſervices ; le Maure les lui promet avec une intention deteſtable, & conforme aux noires perfidies qu'il medite : l'ignorance & les ſuperſtitions qui captivent ces Peuples malheureux, furent la ſource de cette rage ſoudaine : O lumiere éternelle, dont les ſecrets ſont impenetrables, faut-il donc que les adorateurs de tes ſaintes verités ne manquent jamais d'ennemis. Les Maures après avoir comblé les Portugais de careſſes trompeuſes, retournent dans leur Iſle & leur Gouverneur ſe renferme dans ſa maiſon.

De la ſuprême region des airs Bacchus découvre la malignité des Maures ; ſon eſpoir ſe reveille, il forme le projet

d'un ſtratagême, qui tend à perdre les genereux Avanturiers, dont il eſt jaloux; en même temps il exprime ainſi la fureur qui le poſſede: quoi, cette Nation que j'abhore, remportera de ſi brillantes victoires dans les Indes, elle obſcurcira mes Exploits, elle couvrira mon nom des tenebres de l'oubli, & je le permettrai! je ſouffrirai cet opprobre, moi qui reçus le jour du Pere de la nature, moi qui joins à l'éclat d'une origine celeſte, un courage inébranlable! non, non, employons plûtôt la force & l'artifice pour fermer à ces audacieux les portes de l'Orient; deſcendons ſur la terre, profitons de la haine ſecrette qui s'allume dans le cœur des Maures contre mes ennemis; c'eſt s'aſſurer

l'honneur du triomphe, que ſçavoir ſaiſir une occaſion favorable.

En prononçant ces paroles, Bacchus agité d'un tranſport qui le met hors de lui-même, s'élance ſur les rivages Affricains auprès du promontoire de Praſſo. Là, pour executer ſes deſſeins pernicieux, il prend la figure d'un Maure, dont les habitans de Mozambique reſpectent la prudence & la vieilleſſe, & qui par l'utilité de ſes conſeils s'eſt attiré depuis long-temps la confiance du Gouverneur : pour lui B parler, il choiſit le moment où ce barbare roulant dans ſon eſprit mille projets funeſtes, tourne toutes ſes penſées vers la ruine des Portugais ; il lui dit que ces étrangers ne ſont qu'une troupe de

Pyrates, qui s'introduiſant dans les ports ſous des apparences de paix, y exercent des ravages affreux; qu'ils laiſſent ſur toutes les côtes où ils paſſent, des monuments déplorables de leur cruauté; que le vaſte Océan retentit de leurs violences, & que leur unique occupation eſt de porter le fer & la flâme en tous lieux: la Renommée, pourſuit-il, vient de m'en apprendre des nouvelles, qui ne ſont que trop certaines; de plus je ſçai, qu'ils meditent notre perte. Leur intention eſt d'uſurper nos biens, de nous arracher la vie, & de traîner en captivité nos femmes & nos enfans; je ſçai auſſi que leur Capitaine doit venir demain à terre dès la pointe du jour pour faire ſa proviſion d'eau; com-

me la défiance & les frayeurs inquiétes accompagnent perpetuellement ceux qui trament des complots perfides, il ſera eſcorté de tout ſon monde, nous verrons ces brigands armés deſcendre ſur nos bords tranquilles; c'eſt à toi de profiter ſagement de l'avantage que te donne ſur eux la connoiſſance du Pays, attends-les ſans bruit dans une embuſcade où tu puiſſes prevenir leurs criminels attentats: ſi notre malheur les dérobe au châtiment qu'ils meritent, s'ils nous échapent, j'imagine un autre moyen qui pourra nous vanger; tu te reconcilieras avec cette nation odieuſe, & tu leur envoyeras pour Pilote quelqu'homme adroit & ſubtil, qui les fera perir avec leurs vaiſſeaux. Le

Maure ſuppoſé ayant fini ſon diſcours, le Gouverneur l'embraſſe, le remercie de ſon conſeil & lui en témoigne une vive reconnoiſſance ; enſuite à l'inſtant même il fait preparer les armes & tout ce qu'il croit néceſſaire pour noyer les Luſitains dans les flots de leur ſang.

Le grand flambeau des Cieux doroit de ſes rayons naiſſants les montagnes de l'Arabie, lorſque le Capitaine & ſa troupe belliqueuſe deſcendirent dans trois eſquifs pour ſe rendre au rivage : leur deſſein n'étoit que de faire proviſion d'eau, cependant ils s'avançoient en bon ordre & ſous les armes ; comme ſi leurs cœurs euſſent préſagé le peril qui les attendoit. Gama en avoit quelques ſoupçons, le

jour précedent il avoit demandé au Gouverneur le Pilote qu'on lui avoit promis : la réponſe des Barbares ne l'avoit point ſatisfait ; ainſi connoiſſant les malheurs qu'une imprudente ſecurité traîne à ſa ſuite, il marchoit en état de ſe défendre.

Un peloton de Maures paroît ſur le rivage ; les uns ſont armés de boucliers & de javelines, les autres d'arcs & de fléches dont le fer eſt abbreuvé du poiſon des herbes les plus venimeuſes : ils attendent que les Luſitains prennent terre, pour les attirer dans une embuſcade où un grand nombre des leurs ſe tient caché ; peu d'ennemis s'offrent aux yeux du Capitaine, c'eſt l'appas d'une victoire facile ; mais cette amorce ſéduiſante couvre

un piége dangereux : la troupe Mauriſque inſulte les Portugais, les harcelle & tourne contr'eux la pointe menaçante de ſes dards. Irrités autant que ſurpris d'une audace ſi vaine, ils s'élancent tous ſur le ſable avec la même ardeur; nul ne peut ſe vanter d'être le premier qui ſe ſoit offert au peril : ainſi lorſque dans les jeux publics pour meriter l'applaudiſſement des amphitheâtres & les regards de ſa Maîtreſſe un Amant s'expoſe ſur l'arene aux fureurs du taureau ; il ſe poſte au-devant de lui, il ſaute, court, ſiffle, crie & provoque le fougueux animal par des geſtes qui aigriſſent ſa ferocité : *alors le

* Pour bien entendre cette comparaiſon, & pour en ſentir la valeur, il faut ſçavoir un uſage, qui ſe pratique en Eſpagne : on y fait battre des taureaux avec des chiens dans les places publiques;

taureau pouſſe des mugiſſements horribles, baiſſe fierement ſa tête armée de cornes redoutables, ferme les yeux, frappe, renverſe, * immole tout ce qu'il rencontre. Tel & plus vif encore s'enflâme le juſte courroux des Portugais : l'artillerie s'allume, le plomb part, la mort vole, l'air gémit, les antres retentiſſent ; un ſoudain effroi glace le cœur des barbares éperdus : ceux qui ſe ſont montrés à decouvert, trouvent dans un prompt trépas le prix de leur temerité ; les autres qui ſe te-

ainſi que dans quelques endroits de la Gaſcogne : ſouvent on y voit des Amants parés des rubans & des livrées, que leur ont donné leur Maîtreſſe, s'avancer fiérement contre ces animaux furieux avec une javeline à la main, ou avec une épée courte & large, qu'ils appellent *Machete*, comme qui diroit *un Coutelas* : ils font tout le manége, que notre Poëte decrit ici.

* Ce mouvement eſt naturel au taureau, lorſqu'il eſt en fureur, & qu'il veut frapper quelque choſe avec violence.

noient en embuſcade, prennent honteuſement la fuite : le vainqueur s'abandonne au feu qui l'anime, il pourſuit, il preſſe, il ravage, rien ne l'arrête, les habitations ſont réduites en cendre, l'Iſle n'eſt plus qu'un vaſte deſert où le ſang ruiſſelle, & qui n'offre à la vûë que des objets de terreur.

Dans cette deſolation le Gouverneur déteſte la guerre qu'il a trop legerement entrepriſe, & dont il attendoit un ſuccès plus favorable; il maudit ſon deſtin, ſes blaſphêmes attaquent la divinité : les Maures pour retarder la pourſuite de leur ennemi, tournent de temps en temps la tête, & font pleuvoir une grêle de fléches, de dards, de bâtons & de pierres ; leur

deſeſpoir fait armes de tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains, mais leur précipitation trahit leur adreſſe, la fraïeur abbat leurs forces, ils perdent leurs coups impuiſſants, l'air ſeul en eſt frappé ; enfin pour ſe dérober au glaive homicide qui les menace d'une deſtruction generale, ils abandonnent leur Iſle, réſolus de gagner la terre ferme d'Affrique : les uns ſe ſauvent en foule dans des barques, dont une partie ſe trouvant trop chargée, s'enfonce dans les abîmes de la Mer ; d'autres tentent d'affranchir le trajet en nageant ; l'onde en engloutit pluſieurs, pluſieurs ſont rejettés ſur la côte, d'où la crainte du trépas les écartoit: les traits de feu que les Portugais lancent de deſſus le ri-

vage, atteignent encore le reſte de ces malheureux, enſanglantent leur fuite, & coulent à fond leurs frêles eſperances : ainſi fut châtiée la malice de cette Nation barbare.

Le Portugais victorieux ayant fait eau ſans obſtacle, ſe retire ſur ſa flotte, chargé de riches dépoüilles ; ceux des Maures qui ont eu le bonheur d'échapper au carnage, demeurent accablésd'un cruel deſeſpoir, ils contemplent triſtement leur diſgrace & le triomphe de leurs ennemis ; ces objets douloureux enveniment leur haine, un inſatiable deſir de vengeance s'éleve dans leurs cœurs ; ainſi loin de ſe laiſſer abbatre par le funeſte ſuccès de leur premier ſtratagême, ils en met-

tent un autre en uſage. Le Gouverneur affectant un repentir qui farde ſes deſſeins criminels, propoſe la paix au Capitaine, & pour gage de cette perfide reconciliation, lui envoye le Pilote qu'il lui a promis ; preſent dangereux, qui ne tend qu'à livrer les Portugais aux horreurs de la mort.

Gama, qui voit que le temps ſerein & les vents favorables l'invitent à reprendre ſa route vers les Indes, reçoit le Pilote avec plaiſir, accorde la paix au Gouverneur & fait lever l'ancre : la flotte vole legerement ſur le ſéjour d'Amphitrite ; les aimables filles du vieux Nerée l'accompagnent, fidéle & charmant cortege, qui veille à la ſûreté des Portugais ; le Capitaine qui ne

ſe doute point des noires tra-
hiſons que le Maure couve
dans ſon cœur, s'entretient
tranquillement avec lui, & s'in-
forme de pluſieurs particula-
rités qui concernent ſon voïa-
ge : Cet homme, qui ſuivant
les inſpirations de Bacchus,
prépare aux Luſitains, ou la
mort ou la captivité, les amu-
ſe par des diſcours trompeurs
touchant les climats heureux
où tendent leurs deſirs : De
plus il leur dit avec la même
D duplicité dont Sinon ſe ſervit
autrefois pour perdre les
Troyens, qu'aſſez près de-là
s'éleve une Iſle habitée par
un Peuple qui adore le Dieu
du Portugal. Gama penetré
d'une pieuſe allegreſſe le prie
d'y conduire ſes vaiſſeaux, &
lui donne d'avance des mar-
ques de ſa liberalité : Cette
Iſle

Iſle que le Maure annonce comme un ſejour conſacré au culte de la plus ſainte Religion, s'appelle Quiloa, ſa puiſſance & ſes forces ſurpaſſent infiniment celles de Mozambique; mais au-lieu d'un temple de la verité, c'eſt un infâme repaire des erreurs de Mahomet.

On tourne la prouë vers ce rivage dangereux; mais la Déeſſe de Cythere voyant que la flotte s'écarte de ſa route pour ſe précipiter dans un peril ſi redoutable, s'oppoſe à ce malheur; elle ne veut pas que ſa nation cherie ſoit la victime d'une mechanceté ſi noire; elle ſuſcite des vents contraires au deſſein du Pilote, leurs haleines ſecourables éloignent les Portugais du ſentier de la mort; I

le perfide ne ſe rebute pas, il accumule trahiſon ſur trahiſon, & perſiſtant avec opiniâtreté dans ſon projet funeſte, il dit que puiſque le courant des flots, & les freres de Borée ne permettent pas qu'on aborde où le Capitaine deſire, on peut du moins relâcher ſur la côte d'une autre Iſle voiſine, peuplée moitié de Maures, moitié d'habitants, qui ſuivent la même loi que les Portugais : ce menſonge flatte leur credulité, on approche, on ſe prépare à jetter l'ancre, mais la Déeſſe protectrice empêche les vaiſſeaux d'entrer dans le port, l'onde ſoulevée par une main inviſible les repouſſe conſtamment, ils ſont contraints de ſe tenir à la rade.

Cette Iſle qui s'appelle

Mombaze, n'eſt ſeparée de la terre ferme que par un canal très-étroit ; une ville de même nom s'éleve aſſez près du rivage, elle eſt ſolidement bâtie, & ſa ſtructure orgüeilleuſe la fait découvrir de loin : un Roi qui n'étoit reſpectable que par ſa vieilleſſe, tenoit alors tout ce Pays ſous ſa domination. Pendant que le Capitaine s'abandonne aux tranſports d'une joye innocente, pluſieurs barques legeres ſe détachent de la côte, on vient le complimenter de la part du Roi, qui connoît déja les Portugais par les ſecrets avis de Bacchus ; l'abord des Mombazins paroît riant & favorable, mais ces fleurs ſéduiſantes couvrent un poiſon dangereux, ainſi les pe-

rils renaiſſants ſe ſuccedent les uns aux autres comme les vagues de Neptune : O foibleſſe de l'homme ! ô carriere de ſes jours perpetuellement traverſée par les caprices du ſort ! ſur l'Océan les flots mutinés lui declarent la guerre ; la foudre, les vents, les tempêtes offrent à ſes yeux épouvantés une éternelle image du trepas ; ſur la terre il voit ſa propre eſpece armée contre lui : malheureux joüet de ſes paſſions, tyranniſé par ſes freres, livré à l'indigence, aux infirmités, aux embûches, où trouvera-t-il du repos, quel ſera le refuge de ce miſerable inſecte, ſi le ciel & toute la nature conſpirent ſa ruine ?

Fin du premier Chant.

REMARQUES SUR LE CHANT PREMIER DE LA LUSIADE.

[*La Luſiade.*] PRESQUE tous les Poëtes Epiques ont pris des titres habillés à la Grecque, & dérivés ou du nom des Héros, qu'ils célébroient; ou des Villes, ou des Nations, qui étoient le principal objet de leurs ouvrages: l'Eneïde de Virgile eſt dans le premier cas, l'Iliade d'Homere dans le ſecond, la Luſiade du Camoëns dans le troiſiéme. Par le mot de Luſiade, cet A

Auteur entend la gloire des Portugais, qui s'appelloient anciennement Luſitains; ce nom, que la Langue Latine leur donne encore aujourd'hui, leur vient de Luſus, autrement dit Lyſas, l'un de leurs Rois, fils ou compagnon de Bacchus, ſelon le témoignage de Pline, Liv. 3. Chap. 1.

B [*Mers inconnuës.*] Le Camoëns dit: *Mares nunca dantes navegados, des mers que les vaiſſeaux n'avoient jamais couruës avant ce tems-là.* Il ne faut pas prendre cette expreſſion au pied de la lettre: l'Auteur n'ignoroit pas qu'avant le regne des Portugais la mer d'Affrique & celle des Indes ont été naviguées: on ne peut révoquer en doute que les Phéniciens, qui voyageoient dans tout le monde, & dont les flottes paſſoient ſouvent le détroit de Gibraltar, n'ayent fréquenté ces deux mers; mais ils ſe contentoient d'en rapporter chez eux des richeſſes immenſes, & la route qu'ils tenoient étoit un ſecret pour les autres Peuples, parce qu'ils ne vouloient pas

appauvrir leur commerce en le partageant : il eſt certain qu'Hyram Roi de Tyr, & Salomon Roi des Juifs, envoyoient de concert des vaiſſeaux dans les Indes par la mer rouge, dont quelques ports leur obéiſſoient ; il eſt encore certain que le Capitaine Hannon de Carthage, a fait le tour des côtes d'Affrique, & qu'il en a vû les Iſles adjacentes, comme le témoigne ſa relation, qu'il compoſa lui-même en Langue Punique, & dont nous avons une traduction Grecque : d'ailleurs Pline, Pomponius Mela, Ptolomée & Strabon nous ſont garants que les Romains ont connu ces mêmes Iſles & diverſes parties des Indes. Joignons à leur autorité le paſſage ſuivant qui eſt de Macrobe dans le ſeptiéme Livre de ſes Saturn. Chap. 5. Voici comme il fait parler Euſtathe au Medecin Diſarius : *Sed nec monſtruoſis carnibus abſtinetis, inſerentes poculis teſticulos Caſtorum & venenata corpora Viperarum, quibus admiſcetis quidquid India nutrit. Vous vous ſervez de viandes monſtrueuſes, vous mettez dans vos*

breuvages du Caſtoreum & des Viperes, auſquelles vous ajoûtez toutes les drogues que les Indes produiſent. Ces dernieres paroles montrent que les Romains entretenoient commerce avec les Indiens, & même un commerce aſſez fleuriſſant; mais une choſe bien plus remarquable, c'eſt que les Soudans d'Egypte, & après eux les Maures voiſins de l'Iſthme de Suez ont eu des vaiſſeaux qui faiſoient tous les ans le voyage des Indes, d'où ils apportoient des épiceries & d'autres marchandiſes, que les Venitiens leur achetoient dans la ville d'Alexandrie, pour les répandre enſuite dans l'Europe. La concluſion de tout ce que nous venons de dire, c'eſt que les Portugais ſont moins les inventeurs que les reſtaurateurs de la navigation des Indes.

C [*Taprobane.*] Iſle fameuſe dans la mer des Indes, elle s'appelle aujourd'hui Ceylan, quoiqu'en diſent quelques Auteurs, qui penſent que c'eſt celle de Sumatra; elle eſt ſituée dans le Golphe du Gange, vis-à-vis le Royaume de Narſingue, auprès du Cap

Cap de Comorin; ſa longueur, qui s'étend du Nord au Midi, eſt d'environ cent lieuës ſur ſoixante de largeur: anciennement, ſelon le témoignage de Pline, qui rapporte qu'elle envoya quatre Ambaſſadeurs à Rome vers l'Empereur Claudius, elle fut habitée par des Peuples qui adoroient Hercule; ils éliſoient leur Roi, qui devoit être vieux, juſte, débonnaire & ſans enfans; s'il venoit à en avoir dans la ſuite, on le dépoſſedoit de peur qu'il ne tentât de rendre la Couronne hereditaire, & s'il lui arrivoit de commettre quelque crime, on le condamnoit à la mort; mais perſonne n'oſant mettre la main ſur lui, on faiſoit une chaſſe, où l'on le livroit à la fureur des bêtes ſauvages: après pluſieurs ſiecles les Maures y ont établi des Rois Mahometans, qui prenoient le titre de Sultans des Indes, & qui avant les découvertes des Européens vivoient dans une ſplendeur preſqu'incroyable; jamais ils ne ſortoient de leur Palais que portés ſur un trône tout brillant de pierres

précieuſes, accompagnés d'une garde de trois mille hommes vêtus de drap d'or & de ſoye, & montés ſur des Elephans richement caparaçonnés ; un Officier qui marchoit devant le Roi, crioit de temps en temps : Voici le Grand Monarque, le puiſſant & redoutable Sultan des Indes, dont le Palais eſt couvert de cent mille rubis, & qui poſſede vingt mille Couronnes de diamans. Après qu'il avoit prononcé ces paroles, un autre Officier, qui étoit derriere le Roi, crioit à ſon tour : Ce grand Prince n'eſt que le pere de ſon peuple, il mourra auſſi-bien que ſes enfans. *Voyez Don Franciſco Loupino, Liv. 7. Chap. 4. de ſes Curioſités Orientales.* Aujourd'hui l'intérieur de cette Iſle eſt habité par des Maures & des Idolâtres ; les Hollandois en occupent preſque toutes les Places maritimes : ſon air eſt pur & ſes campagnes d'une fertilité merveilleuſe, c'eſt pourquoi les Indiens la ſurnomment *Tenarizi, terre de délices* ; elle produit la meilleure canelle du monde, beaucoup

d'or, beaucoup de pierreries & de perles, dont la pêche ſe fait dans le détroit qui la ſepare d'avec la terre ferme.

[*Trajan.*] Tout le monde ſçait D
après la lecture de Quinte-Curce & d'Arrien de Nicomedie, qu'Alexandre fit de grands exploits dans les Indes. L'Empereur Trajan eut deſſein d'y porter la guerre, mais il en fut détourné par d'autres affaires qui lui ſurvinrent.

[*Gama.*] Vaſco de Gama d'une E
des plus nobles familles de Portugal, c'eſt le Heros de cet Ouvrage : M. de Voltaire l'appelle mal-à-propos Velaſco dans ſon Eſſai ſur le Poëme Epique.

[*Sebaſtien.*] Il étoit fils poſthume F
de Jean, Prince de Portugal, & de Jeanne d'Autriche, fille de l'Empereur Charles-Quint ; les victoires & les grandeurs que Le Camoëns lui préſage, ne lui arriverent pas : jamais Roi ne fut plus malheureux, ſon courage l'entraîna dans l'Affrique, où il fut défait par les Maures dans la bataille d'Alcazer ; il diſparut tout à coup pendant l'ardeur du

combat, & l'on dit qu'il y fut tué le 4 Août 1578, qui étoit la vingt-cinquiéme année de ſon âge. Cependant en 1598 on vit paroître dans Veniſe un homme qui ſe vantoit d'être le Roi Sebaſtien : il lui reſſembloit ſi parfaitement, que pluſieurs Portugais qui ſe trouvoient dans cette Ville, le reconnurent pour leur Prince. Ayant été arrêté quelques jours après & conduit au Senat, qui vouloit approfondir la verité, il rapporta des choſes ſecrettes, dont les Ambaſſadeurs de Veniſe s'étoient entretenus avec lui dans ſon Palais ; il montra ſur ſon corps des ſignes & des marques naturelles que pluſieurs perſonnes vivantes connoiſſoient au Roi, donc il prenoit le nom : toutes ces preuves embarraſſoient les Eſpagnols, qui s'étoient emparés du Portugal ; ils accuſerent cet homme d'impoſture & de folie, & leur crédit le fit chaſſer de la Republique ; comme il s'enfuyoit, il tomba entre leurs mains, auſſi-tôt ils le conduiſirent à Naples, où il ſervit de joüet

à la populace, monté ſur un âne & livré aux plus cruelles inſultes que ſes ennemis purent imaginer : enfin ils l'envoyerent en Eſpagne, où il finit miſerablement ſes jours dans une priſon, ſans qu'on pût jamais tirer de ſa bouche aucun aveu qui juſtifiât les perſécutions dont il étoit la victime. Les infortunes de ce Prince meritent qu'on le plaigne, ſon grand cœur & ſes ſentimens vraiment dignes d'une ame royale meritent que la poſterité rende hommage à ſa memoire.

[*Séjour d'Amphitrite.*] C'eſt-à-dire G
que les Rois de Portugal ont des terres qui dépendent d'eux dans toutes les parties du monde, & rien n'eſt plus vrai. Cette penſée eſt priſe de Rutilius Nemeſien, qui a dit autrefois en parlant de Rome :

Volvitur ipſe tibi, qui conſpicit omnia, Phœbus;
Atque tuis ortos in tua condit Equos.

Phebus dans ſa vaſte carriere
Ne quitte jamais tes Etats ;
Pour toi ſeul il répand ſa brillante lumiere,
Pour toi ſeul il ne s'éteint pas.

Ou peut-être l'Auteur a-t'il eu devant les yeux ces quatre Vers de Bucanan, adreſſés au Roi Dom Juan troiſiéme, grand-pere de Dom Sebaſtien.

Inque tuis Phœbus regnis orienſque cadenſque
Vix longum feſſo conderet axe diem.
Et quacumque vago ſe circumvolvit Olympo
Affulget ratibus flamma miniſtra tuis.

Le brillant Dieu du jour peut à peine ſuffire
Au ſoin de viſiter ton redoutable Empire :
Tu regnes ſur la terre & ſur le ſein des eaux,
Et lorſque ſous les Cieux la nuit étend ſon voile,
Les deux Poles n'ont point d'étoile
Qui ne ſerve de guide à tes heureux vaiſſeaux.

H [*Deux Ayeux.*] Ces deux Ayeux du Roi Sebaſtien, ſont le Roi Dom Juan troiſiéme, qui fit fleurir la paix dans ſes Etats, & l'Empereur Charles-Quint, qui a paſſé preſque toute ſa vie à la guerre.

I [*Argonautes.*] On ſçait communément que les Argonautes ſont des

Héros Grecs, qui, ſous la conduite de Jaſon, allerent chercher la Toiſon d'or dans la Colchide; mais beaucoup de gens ne ſçavent pas les verités hiſtoriques de ce voyage : quelques Chymiſtes, entr'autres le Comte de Treviſan & l'Auteur du Roſier, prétendent, après Suidas, que cette Toiſon précieuſe n'étoit autre choſe que le ſecret de la pierre philoſophale, écrit ſur la peau d'un belier. Cette idée peut trouver des approbateurs ; mais je crois qu'il vaut mieux embraſſer le ſentiment de Strabon, au moins paroît-il plus naturel : Strabon raconte que la Colchide poſſedoit autrefois des richeſſes immenſes ; le Phaſe, que nous appellons aujourd'hui *Faſſo*, fleuve qui coule dans cette Province, rouloit en ce tems-là dans ſes eaux des pailles d'or ; pluſieurs ſources voiſines qui deſcendoient du mont Caucaſe, joüiſſoient de la même prérogative, ſelon le rapport d'Appien dans le Livre de la Guerre de Mithridate : *Multi fontes è Caucaſo fluentes auri ramenta deferunt.*

Phryxus enſeigna aux habitans l'art de ramaſſer cet or avec des peaux de belier, qu'on traînoit dans le fond de l'eau. Voilà pourquoi les Mythologues diſent que Phryxus mena dans la Colchide un belier, dont la peau étoit d'or : Jaſon s'empara injuſtement des grands tréſors accumulés par ce moyen, & les Grecs cacherent ſon larcin ſous de brillantes fictions, ſuivant leur coutume d'illuſtrer les crimes de leurs compatriotes, lorſque le peuple en tiroit quelque utilité.

L [*Protée.*] Zetzès, Liv. 44. Chiliade 2. rapporte que Protée étoit fils de Neptune & de la Nymphe Phéniſſe ; d'autres lui donnent Thétis pour mere ; la Fable, qui le fait Berger des troupeaux de ſon pere, c'eſt-à-dire des baleines, des veaux marins & d'autres monſtres pareils, lui attribuë le don de prophétie & le privilege de prendre toutes ſortes de figures. Selon Herodote & Diodore de Sicile, Protée étoit un Roi d'Egypte, qui vivoit du tems de la guerre de Troye ; comme il

changeoit ſans ceſſe d'ajuſtemens, ſe couvrant tantôt d'une peau de Lion, tantôt de celle d'un Taureau ou d'un Dragon, d'autres fois portant en peinture ou en broderie des flammes, des arbres, des fleurs, &c. on a dit que c'étoit autant de métamorphoſes ; & parce qu'il étoit grand Aſtrologue, on a ſuppoſé qu'il prévoyoit l'avenir : ſa qualité de Berger des troupeaux de Neptune eſt fondée ſur ce qu'il poſſedoit beaucoup de Places maritimes, ou bien ſur ce qu'il entretenoit de nombreux troupeaux dans des Parcs ſitués au bord de la mer, ou enfin ſur ce qu'il avoit toujours une flotte redoutable. Lucien dans le Dialogue de la Danſe, explique tout autrement la Mythologie de Protée, voici de quelle façon il en parle : λοιπὸν γαρ μοι ὁ παλαιὸς μῦθος, &c. *Il me paroît que ce Protée ſi celèbre dans les Fables anciennes, fut quelque excellent Comédien, ou quelque Danſeur, qui par ſes geſtes & ſes mouvemens imitoit le courant de l'eau, la vivacité de la flamme, la ferocité*

du Lion, l'impetuoſité de la Panthere, le bruit du feüillage des arbres, enfin tout ce qu'il vouloit. Ce ſentiment de Lucien n'eſt qu'une ſimple conjecture, qui ne doit pas balancer l'autorité des deux Hiſtoriens, que nous avons cités en faveur du Protée Roi d'Egypte.

M [*Qui gouvernent les hommes.*] Les Dieux Payens agiſſent dans cet Ouvrage, ils en font tout le merveilleux : cette conduite a livré l'Auteur aux cenſures d'une infinité de gens qui ne l'entendoient pas, ou qui ne ſongeoient point aux privileges, dont la Poëſie heroïque peut joüir. Les dévots ont été ſcandaliſés de rencontrer les noms profanes de Jupiter, de Mercure & de Venus, &c. dans des actions où le vrai Dieu a ſignalé ſa puiſſance & ſa bonté pour le bonheur de l'Europe, & pour la converſion des Orientaux : d'autres moins ſcrupuleux, mais auſſi peu éclairés, ont jugé que le merveilleux puiſé dans les ſources de la Fable, n'eſt propre ni à nous frapper d'admiration,

ni à nous intereſſer, maintenant que nous en connoiſſons le faux. C'eſt-là l'un des principaux points ſur leſquels M. de Voltaire fonde la critique qu'il fait du Camoëns, dans ſon Livre intitulé *Eſſai ſur le Poëme Epique.* Je vais tâcher de juſtifier mon Auteur, en prouvant contre les uns que l'emploi des Divinités Payennes n'eſt point criminel, & contre les autres, qu'il n'a rien de ridicule, rien qui nuiſe à l'interêt que l'Epopée demande.

1°. Les noms, par eux-mêmes, ſont indifferens, leur qualité ſuit toujours celle de la choſe qu'ils expriment; ainſi le nom de la mort nous épouvante, parce qu'il nous déſigne le moment fatal que nous craignons, au lieu que s'il nous offroit une idée agréable, il flatteroit notre oreille; rien ne nous empêcheroit de rechercher la vie, & de ſouhaiter la mort, ſi l'une & l'autre faiſoient un troc de leur ſignification. Ceci poſé, voyons ce que ſignifient les noms de Jupiter, de Mercure, &c. conſultons les An-

ciens ſur cet article, ils doivent en être juges plûtôt que nous ; jamais la Théologie payenne n'a reconnu qu'un Dieu tout-puiſſant, tout parfait, Créateur du monde & ſuprême arbitre de la nature ; les Grecs l'appelloient Zeus, les Egyptiens Serapis, les Mages Oromaſis, & les Latins Jupiter : enſuite ils ont inventé differens noms pour exprimer en particulier les attributs de cet Eſtre ſouverain ; Jupiter étoit Mars, lorſqu'il décidoit du ſort des batailles ; il étoit Neptune, lorſqu'il appaiſoit ou ſoulevoit les flots ; & Cerès, lorſqu'il rendoit la terre féconde : le ſçavant Pere Thomaſſin fournit des preuves indubitables de cette verité dans ſon Livre de la maniere d'étudier les Poëtes, Part. 2. Liv. 2. Chap. 1. 2. 3. & 4. & Part. 3. Liv. 1. Chap. 1. 2. & 3. où il cite les Peres de l'Egliſe & les Auteurs Payens. De-là je conclus qu'un Poëte peut ſans crime faire intervenir Jupiter & les autres Divinités de la Fable dans un Ouvrage dont le ſujet intereſſe la Re-

ligion Chrétienne, puiſque dans le fond Jupiter eſt le vrai Dieu des Chrétiens, & que Diane, Junon, Minerve, &c. ſont ſes attributs; je pourrois, en parlant Iroquois, me ſervir d'un terme Iroquois pour exprimer Dieu; je puis auſſi, en parlant poëtiquement, me ſervir des termes qui compoſent le capital du langage poëtique, & l'on n'ignore pas que ce langage ſeroit quelquefois bien nû ſans la parure que lui prêtent les noms fabuleux.

2°. Les noms de Jupiter, de Mars, &c. ne peuvent paſſer pour ridicules dans un Ouvrage moderne, qu'autant qu'on ſuppoſeroit que l'Auteur les auroit employés dans une ſignification ridicule; comme ſi par exemple, au lieu d'un Jupiter inviſible, tout-puiſſant, éternel, & revêtu des autres perfections de la vraye Divinité, il ne nous offroit que les hommes, à qui la flatterie donna jadis ce glorieux ſurnom: pour lors la critique ſeroit juſte; mais puiſque ſelon le Taſſe, qui certainement devoit s'y connoître,

l'allégorie eſt l'ame de l'Epopée ; il faut entrer dans l'eſprit de l'Auteur, il faut s'incorporer, pour ainſi dire, avec lui, afin de pénétrer le ſens myſterieux que ſes paroles renferment ; par ce moyen on aura ſouvent l'avantage de découvrir des beautés qu'on n'attendoit pas ; par ce moyen les Gens d'étude ont toujours trouvé dans Homere dequoi l'admirer, pendant que les ignorans, qui ne s'attachoient qu'à la lettre, l'ont regardé avec mépris. Si le merveilleux tiré de la Théologie payenne n'eſt point ridicule dans un Ouvrage nouveau, rien ne l'empêche d'exciter l'admiration & d'intereſſer le Lecteur ; quelques-uns de ceux qui ont couru dans la carriere du Poëme Epique depuis Homere & Virgile, ſe ſont promenés du Ciel aux Enfers, & des Enfers au Ciel, faiſant agir ſans relâche le vrai Dieu, les Anges & les Démons. Qu'en eſt-il arrivé? Le profond reſpect que nous avons pour notre Religion, n'a pas vû avec plaiſir que les Poëtes la traitaſſent ſi familierement ; d'ailleurs,

l'auguſte ſimplicité des noms de Jeſus-Chriſt & de S. Michel ne ſoutient pas aſſez l'harmonie du Vers ; d'autres ſe ſont aviſés de perſonnifier les vertus, les vices, les paſſions, & pluſieurs autres choſes ſemblables, ils en ont fait autant de Divinités. J'avouë que cette conduite eſt bonne ; mais en même tems je dis qu'elle autoriſe celle du Camoëns ; car ſi l'on permet à Boileau d'introduire dans ſon Lutrin la chicane & la volupté, qui ſont des Déeſſes nouvelles ; je ne comprends pas pourquoi l'on défendroit au Camoëns d'employer dans la Luſiade les noms de Phœbus & de Thétis, que le Parnaſſe connoît déja. L'allégorie eſt égale des deux côtés, elle doit donc ſervir de paſſeport au Poëte du Tage, auſſi-bien qu'à celui de la Seine. Il faudroit une longue Diſſertation pour approfondir ce ſujet ; les bornes que je dois me preſcrire arrêtent ma plume, & je finis, en priant le Lecteur de ſuivre attentivement l'allégorie du Camoëns, que je tâcherai d'expli-

quer ſans faire violence au texte.

N [*Et leur dit d'une voix tonnante.*] Jupiter repreſente Dieu le Pere. La deſcription pompeuſe que l'Auteur en fait ne permet pas d'en douter: comme il a pris ſoin de donner de tems en tems quelques coups de pinceau plus marqués les uns que les autres, afin qu'on pût entrevoir les verités cachées ſous ſes emblêmes poëtiques, je ne crains pas qu'on m'accuſe de lui prêter des idées qui lui ſoient étrangeres; ſon Jupiter eſt paré des plus beaux traits que l'Ecriture employe pour nous tracer l'image de la Majeſté Divine; & lorſqu'il parle, c'eſt d'une voix tonnante, d'une voix qui inſpire la terreur & le reſpect. Job dit dans le Chap. 37. *Tonabit voce magnitudinis ſuæ, tonabit Deus in voce ſuâ mirabiliter.*

O [*Bacchus.*] Bacchus joüe dans tout le Poëme le rolle du Démon, qui s'oppoſe au voyage des Portugais, prévoyant que leur arrivée dans les Indes lui ſera funeſte, & qu'ils détruiront le culte que les Orientaux lui rendent. On

trouvera

trouvera peut-être mauvais que le Démon paroiſſe dans une aſſemblée des Dieux; Le Camoëns n'a pourtant fait en cela que ſuivre l'exemple de l'Ecriture, comme on le voit dans ces paroles du premier Chapitre de Job. *Quâdam autem die cum veniſſent*, &c. *Un jour que les enfans du Seigneur s'étoient aſſemblés devant ſon Trône, Satan y vint auſſi, &c.* Au reſte, ſi l'on demande pourquoi Le Camoëns préfere Bacchus à toutes les autres Divinités de la Fable pour repreſenter le Démon, je réponds que pluſieurs raiſons de convénance l'y ont obligé, & que cette fiction n'eſt pas le fruit d'un vain caprice. L'idée de Bacchus ſympathiſe beaucoup avec celle du Démon; le Démon obſcurcit les lumiere de l'ame en la ſéduiſant par l' ttraits du plaiſir, Bacchus en lutant par la douceur du vin; l yvreſſe de l'un & de l'autre menent droit au crime. On peignoit Bacchus avec des cornes, nous en peignons auſſi ſur la tête du Démon. Le Démon fut créé dans le

Ciel, dont les ſpheres ſortirent du néant aux ſons de la voix du Créateur. Bacchus naquit dans Thebes, dont les murailles s'éleverent d'elles-mêmes aux accords de la lyre d'Amphion. Enfin, je ne dois pas taire qu'Orphée, S. Clement d'Alexandrie, & pluſieurs Mythologues anciens ont aſſuré que Bacchus étoit le Dieu des Enfers.

P. [*Nyſe.*] Ancienne Ville des Indes, conſacrée à Bacchus. Elle étoit ſituée auprès du mont Meros, dont les habitans adoroient Jupiter. Comme le Bacchus des Arabes fut élevé dans une caverne de cette montagne, dont le nom ſignifie *Cuiſſe* en Grec, les Fables ont pris de là l'occaſion de dire qu'il avoit été renfermé dans la cuiſſe de Jupiter. Nyſe ne ſubſiſtoit certainement pas lorſque les Portugais ont découvert les Indes, ainſi l'expreſſion du Camoëns ne doit s'entendre que des lieux où cette Ville étoit autrefois.

Q. [*Venus.*] Venus repreſente la Religion Chrétienne qui protege

les voyageurs Portugais, parce qu'elle prévoit les grands avantages que l'Egliſe doit tirer de la converſion des Indiens. Une foule de Critiques s'eſt élevée contre le Camoëns dans cet endroit-ci ; les Eſpagnols, les Italiens, & les Portugais mêmes ſe ſont écriés qu'il offenſoit la Religion, en lui prêtant un nom ſi diffamé ; mais cette cenſure eſt la fille de l'ignorance & de la précipitation d'eſprit, qui ne manque jamais d'enfanter de fauſſes déciſions. Platon dans ſon Banquet diſtingue deux Venus, l'une terreſtre & laſcive, l'autre celeſte & pure : c'eſt de celle-ci que l'Auteur parle, il le montre aſſez dans la ſuite de ſon Ouvrage, & l'on aura lieu de s'étonner qu'il ſe ſoit trouvé des gens qui ayent pris le change ſur cet article. La diſtinction des deux Venus n'eſt pas le fruit de l'imagination de Platon. Pauſanias, Heſichius, & pluſieurs autres Ecrivains celebres, rapportent que Venus-Uranie avoit des Temples ſomptueux dans l'Iſle de

Chypre, dans Athénes & chez les Phéniciens; on la peignoit armée de pied en cap, elle n'avoit que des Vierges pour Prêtreſſes, & les hommes n'entroient jamais dans ſon Sanctuaire. Xenophon ajoûte qu'elle préſidoit à l'amour de la Sageſſe & des vertus, qui ſont les délices de l'ame, pendant que la Venus populaire préſidoit aux plaiſirs du corps. Voici une excellente deſcription de la Venus celeſte, je la tire des ſecondes Stances de Guillaume Martelli.

Queſta e vaga de Dio Venere bella
Vicina al Sole, e ſopra ogni altra eſtella
Queſta e quella beata, a cui s'inchina
A cui ſi volge deſiando amore,
Chiamata cui del Ciel rara e divina
Belta che vien tra noi per noſtro honore;
Per far le menti deſiando al Cielo
Obliar el' altrui col propio velo.

Plus brillante cent fois que le flambeau du jour,
Cette Venus divine & pure
N'a pour objet de ſon amour
Que le maître de la nature.

Il répond à ſes feux par un feu mutuel;
Leur auguſte union, leurs liens adorables
Sont de notre bonheur les ſources favorables:
Pour plaire à ſon Epoux Venus deſcend du Ciel,
Elle vient allumer dans le fond de notre ame
Une innocente ardeur, une pieuſe flamme,
Qui mépriſe des ſens les coupables plaiſirs,
Et vers l'Olympe ſeul éleve nos deſirs.

Peut-on croire que cette Venus ſi pure & ſi belle deshonore la Religion, ou plutôt ne doit-on pas croire qu'elle eſt l'ame de la Religion; d'où il s'enſuivra que l'allégorie du Camoëns eſt auſſi ſage que noble?

[*Des Parques.*] Dès ce lieu-ci R l'Auteur montre qu'il n'a pour objet que la Venus celeſte, c'eſt dans cet unique deſſein qu'il établit une intelligence entr'elle & les Parques. La Venus populaire les regarde comme ſes plus grandes ennemies, parce que leur pouvoir ruine les plaiſirs qu'elle aime, & moiſſonne en peu de temps les fleurs de la beauté

du corps, qui font toute ſa richeſſe; l'autre Venus chériſſoit les Parques, & même Pauſanias rapporte qu'elle paſſoit pour leur ſœur aînée, ſuivant une inſcription qu'on liſoit dans le Temple que les Atheniens lui conſacrerent.

S [*Des amis qui le favoriſent.*] Suivant l'allégorie, ceux qui ſoutenoient le ſentiment de Bacchus étoient d'autres Démons qui lui reſſembloient.

T [*Mars.*] Mars repreſente Jeſus-Chriſt. L'alluſion de l'un & de l'autre eſt aſſez naturelle : Jeſus-Chriſt a verſé ſon ſang, il a combattu pour nous, & ſa bonté nous a fourni des armes pour combattre le vice; nous pouvons ſans crime l'appeller le Dieu de la guerre, ſur-tout après la peinture qu'en a faite S. Jean dans le Chap. 2. de l'Apocalypſe, où il dit : *Vox illius tanquam vox aquarum multarum, & habebat in dexterâ ſuâ ſtellas ſeptem, & de ore ejus gladius utrâque parte acutus exibat.* Ces traits ne conviennent pas mal à un guerrier. Quant à ce que

le Camoëns ajoute de l'ancien amour de Mars pour Vénus, il faut l'entendre de l'amour de Jesus-Christ pour l'Eglise.

[*Mercure.*] Après tout ce que V.
nous venons de dire, on n'aura pas de peine à comprendre que Mercure represente ici les Anges, qui sont les messagers de Dieu dans notre Religion, comme il étoit celui de Jupiter dans celle des Payens. L'allégorie cadre d'autant mieux, qu'il paroît que les anciens Mythologues dresserent leur Mercure sur le modele des Anges, dont ils avoient puisé la connoissance dans les Livres de Moïse : Hesiode, Orphée, Platon & mille autres qui sont venus ensuite, ne nous permettent pas d'en douter.

[*Madagascar.*] Isle fameuse dans X.
l'Océan Ethiopique, elle a plus de 300 lieuës de circonference ; son nom de Madagascar signifie dans la langue du Pays *Isle de la Lune.* Les anciens Géographes l'appellerent *Menuthias*, & Pline *Cerna Æthiopica* ; aujourd'hui les Portugais lui

donnent le nom de *S. Laurent*, parce qu'ils la découvrirent le jour de ſa Fête. Elle eſt fort fertile, les Peuples en ſont moitié Maures, moitié Payens.

Y [*Tiphée.*] C'étoit, ſelon la Fable, un des Géans qui firent la guerre aux Dieux. Un jour il rencontra Venus & Cupidon ſur le bord de l'Euphrate, & comme il étoit prêt à les inſulter, ils ſe metamorphoſerent en poiſſons, & s'étant jettés dans l'eau ils éviterent le peril qui les menaçoit : en memoire de cette avanture, ils mirent au nombre des ſignes celeſtes deux des poiſſons dont ils avoient emprunté la forme. La verité hiſtorique eſt que la Reine Semiramis, qui par la flatterie de ſes ſujets & par l'ignorance des autres Nations a été ſouvent confonduë avec Venus, prit une fois auprès de Babylone deux de ces poiſſons aîlés dont parle Pline dans ſon neuviéme Livre, Chap. 58. ils venoient paître dans la Campagne, & lorſqu'ils entendoient quelque bruit, ils s'envoloient

loient promptement dans le Fleuve. Semiramis en attrapa deux, & les porta dans ſon Palais, où elle avoit ſoin de les nourrir. Voilà d'où eſt venuë la Fable qui les a placés dans le Ciel; les Aſtronomes & les Poëtes l'ont adoptée, comme on le peut voir dans le deuxiéme Livre des Faſtes d'Ovide. On ne trouve plus aujourd'hui de ces poiſſons le long des rives de l'Euphrate; mais ce n'eſt pas une raiſon pour dire qu'il n'y en a point eu anciennement, ils peuvent s'être retirés dans quelqu'autre climat : les Naturaliſtes rapportent mille exemples de pareils changemens. Macrobe dans ſes Sat. Liv. 1. Chap. 21. donne à cette Conſtellation une origine plus naturelle. *In ultimo ordine Zodiaci Piſces locati, quos conſecravit Soli non aliqua fictio, ſed oſtentatio potentiæ ſyderis, à quo vita non ſolum aëriis terreniſque animalibus datur, ſed illis quoque quorum converſatio aquis merſa è conſpectu Solis procul exulat : tanta eſt vis Solis, ut abſtruſa quoque penetrando vivificet.*

On a placé les Poiſſons dans le dernier rang du Zodiaque, ce n'eſt pas l'eſprit de la fiction qui les a conſacrés au Soleil, les Philoſophes ont voulu déſigner par là l'extrême puiſſance de cet Aſtre, qui pénetre juſqu'aux choſes les plus éloignées de lui, & qui vivifie non-ſeulement les animaux de l'air & de la terre, mais encore ceux que les eaux lui cachent, L'avis de ce ſçavant homme paroît préferable à tout ce que les autres ont dit ſur ce ſujet.

Z [*Qu'il brûla des feux de ſon Pere.*] Cette périphraſe s'accorde avec la Fable, & voilà d'où les Poëtes ont dit que provenoit la noirceur des Abyſſins & de pluſieurs autres Peuples qui ſont ſous la ligne, ou qui en approchent. Comme je me ſuis propoſé d'éclaircir les points de Mythologie qui renfermeroient quelque difficulté, je ne paſſerai point cet endroit ſans dire un mot ſur Phaëton ; tout le monde ſçait ſon imprudence & ſa chute ; on ſçait qu'ayant voulu mener le char du Soleil pour confondre Epaphus, qui lui reprochoit que ſa naiſſance

étoit équivoque, il s'écarta de la route qu'il devoit ſuivre; l'exceſſive chaleur qu'il répandoit menaçoit la terre d'un embraſement univerſel; Jupiter y mit ordre en le foudroyant. Ce jeune malheureux tomba dans le Pô, ſes ſœurs furent changées en peupliers, leurs larmes en ambre, & ſon ami Cygnus Roi des Liguriens en cigne. Voilà en peu de mots ce qu'Ovide raconte de Phaëton dans le deuxiéme Liv. des Metamorphoſes, & après lui Zetzès, Theodontius & Boccace. Quelques autres Ecrivains, tels qu'Heſiode & Pauſanias, font Phaëton fils de Cephale & de l'Aurore. Les Sçavans expliquent cette Fable allégoriquement ou hiſtoriquement. Si l'on la prend pour une ſimple allégorie, il faudra dire que cette avanture n'eſt qu'une grande ſéchereſſe, qui déſola preſque tout l'univers l'an de la Création 2530. L'étymologie confirme ce ſentiment; car Phaëton n'eſt qu'un participe du verbe Φαέθειν, qui ſignifie *brûler*. Quant à ce qu'on ajoute,

qu'il fut précipité dans le Pô, c'eſt un emblême qui exprime les pluyes abondantes & les débordemens des fleuves, ſuite immanquable des grandes chaleurs de l'Eté. Le tonnerre qui accompagna ce changement de temps, donna lieu de feindre que Phaëton avoit été frappé d'un coup de foudre; ſes ſœurs ſont les douces chaleurs du Soleil, qui, avec le ſecours de l'eau, répandirent ſur la terre une heureuſe fécondité, d'où l'on prit ſujet de les métamorphoſer en peupliers, parce que cet arbre demande un terrain humide & une chaleur moderée; l'ambre, qui provint de leurs larmes, eſt une belle image des riches moiſſons, qui l'année ſuivante comblerent les vœux du Laboureur: enfin le cigne qui chantoit ſur les bords du Pô, marque les chanſons & la joye des habitans de la campagne. Quelque brillante que ſoit cette allégorie, je croi qu'il vaut encore mieux rapporter l'avanture de Phaëton à l'Hiſtoire. Phaëton jeune Prince Lybien, courageux & entreprenant, monta ſur

mer avec une troupe de ſes compatriotes pour chercher fortune ; il débarqua en Epire, où il fut le premier Roi de la Theſprotide. Comme il étoit ſçavant Aſtrologue, on lui donna le titre de fils du Soleil, peut-être même qu'il le prit de ſon propre mouvement & par vanité. Il paſſa en Italie pour y voir Cygnus ſon ami intime. Un jour des plus ardens de l'Eté, qu'il ſe promenoit ſur les rivages du Pô, les chevaux de ſon char effrayés par un coup de tonnerre, prirent le mords aux dents & ſe jetterent dans le fleuve, où il périt avec eux : ſes ſœurs en eurent tant de chagrin, qu'à force de pleurer elles devinrent toutes ſtupides. Cygnus, qui étoit Poëte, fit de beaux Vers à ſa loüange. Voila ſur quoi les Fables ont fondé l'édifice de leurs inventions. *Voyez Plutarque dans Pyrrhus, Zetzès, Liv.* 137. *Leonce de Theſſalonique, Liv.* 5. *& Paul de Perouze, Liv.* 5.

[*Le fameux deſcendant d'Abraham.*] A On entend aiſément que l'Auteur parle de Mahomet. On n'eſt pas bien

d'accord du tems de ſa naiſſance ; l'opinion la plus reçuë chez les Orientaux, c'eſt qu'il vint au monde l'an 590 dans un petit village d'Arabie, nommé Itrarip. Son pere s'appelloit Abdala & ſa mere Emine, tous deux de baſſe extraction, quoiqu'en puiſſent dire ſes Sectateurs, qui lui ont fait une généalogie depuis Adam.

B [*La confiance du Gouverneur.*] Ceci, de même que pluſieurs autres endroits du Camoëns, eſt imité de Virgile dans le ſeptiéme Livre de l'Eneïde, où Alecton ſe métamorphoſe en vieille pour un deſſein approchant celui de Bacchus.

Alecto torvam faciem & furialia membra
Exuit, in vultus ſeſe transformat Aniles, &c.

Ronſard, qui écrivoit dans le même tems que Le Camoëns, a profité auſſi de cet endroit dans le premier Livre de ſa Franciade, où il introduit Mars qui deſcend du Ciel ſous la figure d'un vieillard pour parler à Francus.

Puis comme un trait roidement s'élança
Dedans Buthrote, où ſa forme laiſſa,
Et prit le corps, l'allure & le viſage
D'un vieil Troyen aux affaires très-ſage.

[*De tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains.*] C'eſt le *furor arma miniſtrat* de Virgile. Le Commentateur Eſpagnol rapporte à ce ſujet un trait de fureur bien étrange & bien terrible. Il dit qu'un Soldat Portuguais ſe trouvant environné d'Ennemis au ſiége de Diu dans les Indes, & n'ayant plus dequoi charger ſon mouſquet s'arracha une dent, dont il ſe ſervit en guiſe de balle. Le fait paroît aſſez peu vraiſemblable. C

[*Dont Sinon ſe ſervit autrefois.*] Pour peu qu'on ait lû l'Eneïde, on n'ignore pas que Sinon fut un Grec des plus rusés ; il engagea les Troyens à faire entrer le cheval de bois dans leur Ville, & par cette fourberie il fut cauſe de leur ruine. Le Poëme fauſſement attribué à Darès Phrygien, dit que Sinon fut envoyé de nuit par les Grecs dans cette malheureuſe Ville en qualité d'Ambaſſadeur vers Enée, Antenor & Polydamas, qui vendirent leur Patrie à l'ennemi. D

Traditur Inachio legati cura Sinoni
Promissis an danda fides? petit ille penatès
Iliacos, dubioſque Anchisâ teſte timores
Pandit, & acceptat jurante Antenore pactum.

E [*Eloignent les Portugais du ſentier de la mort.*] L'Auteur fait intervenir ici le ſecours de Venus, afin de prêter à la verité les embelliſſemens de la fiction. Il eſt certain que la flotte étoit perdue ſi le Pilote Maure l'eût conduite à Quiloa, parce que les habitans de cette Iſle étoient en grand nombre & bien armés; mais il s'éleva tout-à-coup un vent & un courant d'eau qui repouſſoient les navires de telle ſorte, qu'il leur étoit impoſſible d'avancer vers ce rivage ſi dangereux. Lorſque les Portugais reconnurent la mechanceté de leur guide, ils regarderent comme un miracle la façon dont ils en avoient été garantis, & ce fut effectivement une grande faveur du Ciel. *Voyez Barros, Chap.* 5.

Fin des Remarques du premier Chant.

CHANT II.

L'ASTRE lumineux qui marque les heures du jour alloit terminer sa carriere lorsque les Envoyés du Roi de Mombaze parurent sur la flote. L'un de ces perfides prenant la parole : genereux Capitaine, dit-il au brave Gama, le Roi, dont cette Isle respecte la puissance, emprunte ici ma voix pour te témoigner la joye extrême, qu'il ressent de ton arrivée ; instruit de ta valeur & de tes voyages merveilleux, que la renommée annonce dans les climats les plus barbares, il t'admire, il brûle de te connoître, & ses vœux les plus doux sont de te faire un ac-

A

cüeil digne de toi. C'eſt pour cela qu'il te prie d'entrer dans ſon port avec toute ton armée ; banniſde ton cœur l'inquiétude & la défiance, un Roi magnanime t'attend, tu le verras s'empreſſer à prévenir tes beſoins & ceux de tescompagnons: Leslongueurs d'une navigationſi laborieuſe vous auront ſans doute affoiblis les uns & les autres, venez vous rétablir ſur nos paiſibles rivages, & ſuivez ſans crainte l'inſtinct de la nature, qui fait deſirer la terre à tous ceux qui ont éprouvé l'inconſtance des flots. Au reſte, ſi vous allez dans l'Orient pour vous charger des marchandiſes qu'il produit, ſi vous voulez de la canelle, du girofle & de ces divers aromates qui fomentent le luxe en nourriſſant les

plaiſirs ; ſi vous cherchez des remedes ſalutaires pour les maladies, dont les mortels ſont ſans ceſſe les victimes, ou bien ſi vous ſouhaitez des pierres précieuſes, des rubis & des diamants, aucune de toutes ces choſes ne vous manquera dans notre Iſle, vous les y trouverez en telle abondance, qu'il ne tiendra qu'à vous de contenter votre ambition ſans aller plus loin.

Le Capitaine répond au meſſager, que ſon cœur eſt penetré de reconnoiſſance pour les bontés du Roi, que s'il differe d'entrer dans le port de Mombaze, c'eſt parce que le ſoleil eſt prêt à ſe cacher ſous les ondes, & que dans les tenebres de la nuit qui approche, ſes vaiſſeaux pourroient rencontrer des écueils, mais

que libre de cette crainte & plein de confiance pour un Prince ſi genereux, il lui obéira le lendemain dès l'aurore naiſſante. Enſuite Gama s'informe s'il eſt vrai que la religion des Portugais fleuriſſe dans cette Iſle, comme ſon Pilote nouveau l'en a flatté : le meſſager trompeur inſpiré par Bacchus l'aſſûre que le recit du Pilote eſt fidéle, & que la plus grande partie des habitans revere cette auguſte loi: par ce menſonge agréable il tâche d'endormir la prudence de Gama, & d'écarter de ſon cœur les ſoupçons qui peuvent le preſerver des embuches qu'on lui dreſſe; mais Gama, dont les yeux veillent toûjours ſur le ſalut de ſon armée, ne s'en rapporte pas à de vaines paroles : entre pluſieurs crimi-

nels, qu'il avoit fait embarquer ſur ſa flotte pour s'en ſervir dans les occaſions perilleuſes, où la mort ſeroit preſqu'inévitable, il choiſit deux hommes adroits, vifs & penetrants; il les envoye à terre avec les Maures qui s'en retournent, & leur ordonne d'obſerver l'étenduë & la force de la ville, les mœurs du Peuple, la puiſſance du Souverain, & ſur-tout ſi dans ces lieux ſauvages, la verité voit des temples conſacrés à ſa gloire; en même temps il les charge de divers preſens pour le Roi, afin de l'entretenir dans des ſentiments favorables.

La troupe Mauriſque s'éloigne des vaiſſeaux & fait voguer ſes barques vers le rivage, les deux Envoyez du Ca-

pitaine ſont reçus dans l'Iſle avec une bienveillance d'autant plus flateuſe qu'elle n'eſt pas ſincere : après avoir parlé au Roi, après lui avoir donné les preſens qu'ils apportoient, ils parcourent la ville, mais bien-tôt ils reconnoiſſent qu'on ſe cache d'eux, leurs decouvertes ne répondent pas à leurs deſirs, & les Maures ne leur montrent qu'une foible partie de ce qu'ils ſouhaitent voir ; la défiance & les noires inquiétudes agitent cette nation trompeuſe, c'eſt le caractere de la malice, une timidité chymerique fut de tout temps ſa compagne inſeparable.

Pendant que les deux Eſpions de Gama tâchoient d'exécuter ſes ordres, le Dieu dont le viſage n'eſt point ſujet

aux rides de la vieilleſſe, Bacchus, l'implacable Bacchus, toûjours fécond en nouveaux artifices, s'étoit gliſſé dans une maiſon de la ville, où il avoit élevé au autel ſomptueux qui paroiſſoit conſacré au culte de la religion Portugaiſe : on y voyoit pluſieurs images qui en repreſentoient les principaux myſteres ; le Thébain ſous la figure d'un Prêtre venerable ſe tenoit proſterné devant elles, en faiſant brûler les plus excellens parfums que produiſe l'Arabie ; ſon hypocriſie l'annonce pour l'un des plus fermes diſciples de la verité, mais ſon cœur deſavouë la pieté qui brille dans ſes yeux & ſur ſes lévres. Les Envoïez paſſent tranquillement la nuit dans cette maiſon où chacun les accable de careſſes.

Déja les ombres de la nuit
C avoient fait place à l'épouſe de Tithon, déja le ſoleil répandoit ſes rayons ſur tout l'univers, lorſque les Maures reprirent le chemin de la flotte: ils ramenoient avec eux les deux Envoyez du Capitaine, ce heros apprend de leur bouche qu'on les a reçûs dans Mombaze avec mille témoignages d'amitié, qu'ils n'ont découvert dans le Roi & dans ſon Peuple que des ſentimens d'allegreſſe qui paroiſſoient trop ſinceres pour donner lieu à des ſoupçons legitimes; qu'ils ont vû un autel ſacré & un homme Saint, qui rendoit hommage au Créateur de la nature; enfin qu'ils ont goûté paiſiblement & ſans aucun trouble les douceurs du ſommeil dans une maiſon

maiſon où tout s'empreſſoit à prevenir leurs vœux. Raſſuré par ce recit flateur, Gama ne ſe défend plus d'entrer dans le fleuve, qui conduit au port de Mombaze, les Maures viennent en foule ſur ſon vaiſſeau, il leur fait un accuëil riant & les traite comme de veritables amis, pendant que dans leurs cœurs ils ne ſongent qu'à le perdre; une joye perfide éclate ſur leur front, ils s'imaginent que la proye, qu'ils deſirent, ne peut plus leur échaper; dans l'Iſle on court aux armes, on s'aprête à inſulter la flotte dès qu'elle aura jetté l'ancre: par cette noire trahiſon les Barbares comptent détruire la troupe de Luſus, & lui faire payer le dommage dont elle la couvert la côte de Mozambique.

Les Portugais levent l'ancre en pouſſant dans les airs mille cris d'allegreſſe, ils plient les grandes voiles, & n'abandonnant aux zephirs que celle de la prouë, ils s'avancent doucement vers l'embouchure du port, mais la
D belle Erycine, qui ne perd jamais de vûë ſa Nation cherie, découvre du haut des Cieux l'embuſcade des Barbares, & pour en prevenir les ſuites, elle deſcend dans le vaſte royaume de Neptune avec plus de rapidité qu'une fléche : elle raſſemble à l'inſtant les aimables filles du
E vieux Nerée, & pluſieurs autres Divinités marines, qui s'empreſſent à ſeconder ſes vœux, parce qu'elle eſt née
F dans leur Patrie. Leur ayant declaré la cauſe qui l'oblige

à quitter le Palais où les Immortels foulent les aſtres ſous leurs pieds, elle implore leur ſecours pour ſauver la flotte & pour l'éloigner du rivage odieux, qui la menace d'une ruine infaillible. Auſſi-tôt les Nymphes font écumer la plaine liquide en la fendant avec une impétuoſité qui ne leur eſt pas ordinaire. Doto nage G
moins qu'elle ne vole, Niſe bondit, Nerine s'élance; Venus enflammée d'une juſte fureur ſe fait porter par un Triton qui s'enorgueillit ſous le poids d'un fardeau ſi charmant; les ondes épouvantées s'écartent & s'entrouvrent pour leur laiſſer un paſſage libre.

En un moment cette brillante troupe atteint la flotte belliqueuſe qui vogue vers

Mombaze, chaque navire ſe trouve environné de Divinités protectrices qui s'oppoſent à ſa perte. Venus & quelques Nereïdes ſe placent au-devant de celui du Capitaine, & lui ferment tellement l'accès du port, que le vent qui enfle ſa voile lui devient inutile; les unes le repouſſent en arriere avec leur beau ſein qu'elles appuyent contre la prouë, d'autres le prenent en flanc, le ſoulevent & le detournent du funeſte ſentier qu'il ſuivoit. Comme on voit en Eté les fourmis laborieuſes s'exercer au travail, traîner vers leurs ſoûterrains des fardeaux qui paroiſſent au-deſſus de leurs forces, courir, s'empreſſer & n'épargner ni leurs ſoins ni leurs fatigues, telles les Nymphes de l'Océan s'attachent

à preſerver les Portugais de la trahiſon que les Maures leur préparent ; ces perfides s'apperçoivent avec une ſurpriſe mêlée de douleur & d'effroi que le vaiſſeau retrograde : en vain les matelots veulent-ils reſiſter à ce mouvement ſurnaturel, leur adreſſe & leurs efforts ne réüſſiſſent point ; leurs voix tumultueuſes, & le bruit de la manœuvre jettent autant de frayeur dans le cœur des Maures, que s'ils étoient dans une bataille horrible, ils ne penetrent point la veritable cauſe de cette agitation ſoudaine, ils ſe croyent perdus ſans reſſource, parce qu'ils s'imaginent que leurs lâches complots ſont éventés, & qu'on s'apprête à les en punir.

Pleins de cette idée, qui

montre au grand jour leurs projets criminels, les Barbares s'élancent avec précipitation, les uns dans leurs bateaux, les autres dans la mer; Le Portugais étonné les voit fuir de toutes parts, la terreur qui les poſſede leur fait preferer le peril de ſe noyer, au malheur de tomber entre
H les mains de leurs ennemis:
I de même lorſque ces inſectes, qui furent autrefois un Peuple Lycien, entendent quelque bruit ſur le bord des Etangs qu'ils habitent, ou bien qu'ils en voïent approcher des hommes, dont l'aſpect les épouvante, ſaiſis d'une fraïeur ſoudaine, ils ſautent, ils ſe jettent d'un & d'autre côté dans leur azile ordinaire, l'onde reſonne ſous leur chûte, & revenus du fond des re-

traites liquides, où leur élancement les a plongés, ils ne laiſſent appercevoir que leur tête hors de l'eau. Ainſi s'enfuyoient les Maures & avec eux le Pilote de Mozambique, qui avoit offert les Portugais à un danger ſi redoutable. K

Le Capitaine fait jetter l'ancre pour ne pas donner contre un écüeil qu'il voit devant ſon vaiſſeau, & dans un moment le reſte de la flotte s'arrange autour de lui; ſes yeux s'ouvrent, la fuite des Maures lui revele l'accüeil que l'Iſle de Mombaze preparoit à l'armée Portugaiſe, & jugeant bien que ſes navires n'ont pas été detournés ſans miracle d'un rivage ſi pernicieux, où ils étoient pouſſés par l'haleine des vents & par le courant des flots, il benit la

main inviſible, qui lui a prêté cet heureux ſecours. O évenement étrange & imprévu, s'écrie-t-il avec admiration ! O merveilledigne d'être gravée ſur le bronze ! Peuple perfide & cruel, c'eſt donc ainſi que tu trahiſſois l'innocence ? hé qui pourroit jamais ſe garantir de pareils attentats, ſi le Ciel abandonnoit les hommes à leur foibleſſe ? La clemence divine nous montre bien le peu de ſureté que nous devons eſperer chez des nations ſi barbares, les témoignages d'une amitié trompeuſe nous abuſoient, & nous bûvions avec plaiſir un poiſon funeſte dans une coupe d'or. Dieu puiſſant, dont les regards percent tous les replis du cœur humain, daignes nous défendre, & puiſque notre

notre vaine prudence ne peut éviter les embûches qu'on nous dreſſe, prends ſoin de garder des infortunés qui ne ſçavent pas ſe garder eux-mêmes : ah ! s'il eſt vrai que nos peines t'attendriſſent, ſi les fatigues & la miſere que nous eſſuyons, touchent ta bonté paternelle, conduis-nous à quelque port ſûr & paiſible, ou bien découvre-nous la terre où tendent nos deſirs, c'eſt pour ta gloire ſeule que nous la cherchons.

Ces paroles frapent l'oreille de l'aimable Dione, ſon ame L
en eſt émuë ; elle quitte les Nymphes de la mer, qui demeurent plongées dans une ſombre triſteſſe en la voyant partir : déja d'un vol rapide elle s'eſt élevée au-deſſus des Aſtres les plus voiſins de la

terre, déja elle a paſſé dans la troiſiéme ſphere qui eſt ſon Empire, d'où elle monte juſqu'au ſixiéme Ciel, ſejour terrible & glorieux où le Pere de la nature eſt aſſis ſur ſon
M trône.

En ce moment les charmes de la Déeſſe brillent d'un éclat nouveau, la celerité du voyage a répandu ſur ſes jouës un feu qui embellit la beauté même: ſes yeux, où l'amour trouve des traits inévitables, ſes yeux vainqueurs enflamment tout ce qu'ils rencontrent; il s'en écoule un eſprit vivant, qui anime les Etres les plus inſenſibles, & pour la premiere fois le Pole glacial ſent attiédir ſes frimats: comme elle ne veut rien épargner pour toucher le cœur de Jupiter, elle s'offre à ſes re-

gards, telle que jadis elle ſe preſenta au Berger qui couronna ſes attraits en lui donnant la Pomme d'or. Si le N
chaſſeur Thebain l'avoit vûë en cet état au lieu de Diane, il ne ſeroit mort que par la violence des deſirs qu'elle lui auroit inſpirés, & jamais ſa meute furieuſe n'eût abregé ſes jours. Ses cheveux blonds O
tombent par groſſes boucles ſur ſon cou, dont la blancheur obſcurcit celle de la neige, l'inviſible Cupidon P
qui l'acompagne en folâtrant, badine avec ſa gorge, & par quelques ſecouſſes legeres lui donne un jeu qui en fait étinceller les appas: un voile fin & délié, qui lui couvre la ceinture, ne dérobe les lys & les roſes aux regards curieux que pour ménager à l'imagination

le plaiſir de ſe les dépeindre; la jalouſie ſe reveille dans le cœur de Vulcain, & la tendreſſe dans celui de Mars.

QO mon Pere, dit Venus, avec un ſouris mêlé d'une douce langueur, j'ai toûjours crû que vous m'aimiez & que vous protegiez ce que j'aime; mais puiſque votre colere s'eſt allumée contre moi ſansque je le merite, je cede aux envieux qui m'attirent cette diſgrace, & je me ſoumets à votre volonté: que Bacchus ſoit content, qu'il triomphe, qu'il perde au gré de ſa haine ces voyageurs infortunés, pour qui je répands des pleurs inutiles, & qu'il livre leur ſang à la fureur des Nations barbares, déſormais je ne m'y oppoſerai plus: je vois trop que mes funeſtes ſoins..... Elle

n'en peut dire davantage; l'excès de ſa douleur lui coupe la parole, & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; ſa beauté n'en devient que plus touchante, de même qu'une roſe n'eſt jamais plus agréable que lorſqu'elle eſt enrichie des perles liquides que l'aurore verſe le matin ſur les fleurs.

Après quelques inſtants de ſilence, elle veut reprendre le fil de ſon diſcours, mais Jupiter l'arrête : il la voit plongée dans une affliction qui attendriroit les monſtres d'Hircanie, ſon cœur en eſt ému, il eſſuïe ſes larmes, il l'embraſſe ; enſuite jettant ſur elle un de ces regards ſereins, dont il ſe ſert pour diſſiper les nuages & pour calmer les tempêtes, il lui parle en ces termes: Ma chere fille, ceſſe de crain-

dre pour tes Portugais, & ſois perſuadée que rien n'a plus d'aſcendant ſur ma volonté, que les pleurs qui coulent de tes yeux ; tu verras, & je t'en donne ici l'aſſûrance inviolable, tu verras les lauriers des Grecs & des Romains ſe flétrir, s'éclipſer, devant ceux que ta Nation bien-aimée moiſſonnera ſûr les rivages d'Orient : ſi l'éloquent Uliſſe a conſacré ſa memoire en s'affranchiſſant des fers honteux de Calypſo, ſi Antenor s'eſt comblé d'honneur en penetrant juſqu'à la ſource du Timave, & le pieux Enée en domptant l'orgüeil des flots de Carybde & de Scylla, les Conquerants que tu proteges immortaliſeront leur gloire en ajoûtant à l'ancien monde, un monde nouveau : Sous leurs

vaillantes mains s'éleveront des murs inébranlables, des villes&des fortereſſes qui braveront les plus terribles attaques de Bellone ; le croiſſant belliqueux leur cedera toûjours la victoire, les Rois de l'Inde qui vivoient dans une fiere indépendance au milieu des délices & de la molleſſe, deviendront les vaſſaux de leur illuſtre Monarque, & ta loi ſainte s'établira dans ces Regions qui gémirent ſi longtems ſous le joug de l'erreur.

Tu verras ce Capitaine, dont tant de perils traverſent à preſent la courſe glorieuſe, faire trembler ſous lui l'empire de Neptune, & pour lui rendre hommage les flots ſe ſoulever d'eux-mêmes ſans le ſecours des vents & des tempêtes ; Tu verras cette R

terre qui lui a ſi cruellement refuſé de l'eau, devenir un aſile ſûr & commode où les navigateurs Portugais pourront ſe repoſer en allant aux Indes : enfin toutes ces côtes qui ont formé contre lui des trahiſons ſi noires, lui payeront tribut & reconnoîtront qu'elles ſe flattoient en vain de reſiſter à ſes armes victorieuſes.

Tu verras les habitans des rivages de la mer Rouge pâlir de frayeur à l'aſpect des exploits de ton Peuple, l'empire d'Ormuz deux fois ſoumis à ſa puiſſance, & les fléches des Perſans repouſſées contr'eux-mêmes par des bras inviſibles, répandre dans leurs rangs étonnés le carnage & la mort; tu verras les remparts de Diu ſoûtenir deux ſieges épouvantables, c'eſt-là que pour con-

ſerver cette importante Place, tes amis ſe ſignaleront par des efforts au-deſſus de la valeur humaine, Bellonne en ſera jalouſe, & le Maure terraſſé déteſtera la foibleſſe de ſon Prophete impie.

Tu verras la ſuperbe Goa conquiſe ſur les Maures, devenir la Reine de l'Orient, s'élever juſqu'aux Cieux par mille & mille triomphes l'un à l'autre enchaînés, mettre un frein aux ſuperſtitions idolâtres, & ſe rendre formidable à tous les temeraires, qui oſeroient bleſſer ſa grandeur : tu verras la forteresſe de Cananor défendüe par un petit nombre de Portugais, ſe maintenir contre un deluge de Barbares ; la puiſſante Calicut tomber ſous tes Loix, & l'un de tes guerriers invincibles

faire dans Cochin des actions ſi glorieuſes, que la lyre des Poëtes n'en celebra jamais de pareilles.

Tu verras la terre & les flots tout en feu par les frequentes batailles que les tiens ſoûtiendront; le flambeau de Bellonne étoit moins allumé, lorſqu'auprès de Leucate Auguſte défit ce Capitainé ſi fameux par ſes victoires & par ſes foibleſſes, ce Romain qui traînoit à ſa ſuite toutes les Nations de l'Europe, les habitans de la Scythie, les Peuples du Nil & les fiers Bactriens, eſclave lui-même d'une femme auſſi mépriſable que
T Belle: Tu verras les enfans de
V Luſus ſubjuguer la Cherſoneſe-d'or, penetrer juſqu'aux extrêmitez de la Chine, découvrir une multitude d'Iſles

que les anciens Conquerans ne connurent jamais, enfin dominer ſur l'immenſe étenduë des eaux qui ſéparent les bords du Gange d'avec les colonnes d'Hercule, & les regions de Borée d'avec celles du midi ; ainſi ma chere fille, appaiſe tes inquiétudes, ne ſonge déſormais qu'à la gloire qui t'attend. X

Il dit, & ſans tarder, il envoye le fils de Maya au ſejour des mortels pour ménager à la flotte l'entrée de quelque port paiſible, & pour avertir le Capitaine de s'éloigner des dangereuſes côtes de Mombaze : Mercure obéit, il vole, il deſcend ſur la terre avec ſes aîles & ſon ſceptre fatal qui a la vertu de livrer les yeux des humains aux pavots de Morphée, & qui peut ren- Y

dre à la lumiere les ames errantes dans le ſéjour de la mort : ſa tête eſt couverte de
Z ſon caſque myſterieux, il ar-
A rive dans Melinde ſuivi de la Renommée, dont il veut employer le ſecours pour publier la gloire du nom Portugais, perſuadé qu'une reputation brillante préocupe les cœurs, & leur inſpire quelquefois des ſentimens favorables ; un heureux ſuccès répond bientôt à ſon eſperance, tout le Peuple de Melinde brûle de connoître cette Nation ſi brave & ſi genereuſe.

Des rivages de Melinde, Mercure s'envole vers Mombaze, les vaiſſeaux étoient toûjours à la rade auprès de cette Iſle dangereuſe : le divin Meſſager deſcend ſur celui du Capitaine ; la nuit étendoit

ſes aîles tenebreuſes ſur tout le monde, & les Aſtres qui brillent pendant l'abſence du jour, avoient fourni la moitié de leur carriere : l'illuſtre Gama las de veiller & vaincu par le beſoin de la nature, s'étoit abandonné pour un moment aux douceurs du repos, Mercure s'approche, & ſe découvrant à lui par l'entremiſe d'un ſonge : Homme cheri des Dieux, lui dit-il, prends la fuite, éloigne-toi de ces bords funeſtes où un Prince barbare conſpire ta ruine & celle de tes compagnons ; parts ſans differer, les vents t'appellent, le tems eſt ſerein, la mer eſt tranquille & le ciel te protege ; un autre Roi plus ſincere & plus magnanime s'apprête à te recevoir en veritable ami, tu trouveras ſon Empire aſſez

près de ces lieux & voisin de la ligne ardente où le soleil rend la nuit égale au jour ; c'est là que ta flotte pourra se dédommager des longues fatigues dont elle a essuyé les rigueurs, & c'est-là qu'on te donnera un Pilote fidéle pour te conduire sûrement aux Indes : ici tu ne dois t'attendre qu'aux cruautés de Diomede, qui faisoit devorer les passants par ses chevaux, ou bien aux superstitions de Busiris * qui

* Diomede & Busiris étoient deux Tyrans contemporains. Diomede regnoit dans la Thrace, on dit que par un raffinement de Barbarie, qui est presque incroyable, il nourrissoit ses chevaux avec de la chair humaine ; Hercule l'ayant vaincu, lui fit souffrir le supplice qu'il faisoit endurer aux malheureux qui éprouvoient sa cruauté. Busiris étoit Roi d'Egypte, Hercule l'égorgea avec toute sa famille sur l'abominable autel où il sacrifioit les Etrangers ; Ces deux faits ne sont pas si constants qu'ils puissent passer pour des veritez purement historiques, on ne sçauroit les prouver sans le secours des Autheurs fabuleux, mais aussi on n'a point de raison valable pour les nier. Isocrate Orateur grec a fait l'éloge de Busiris. Nous avons cette piece qui est assaisonnée d'une Ironie fine, délicate & pleine de vrai sel attique.

ſacrifioit ſes hôtes ſur des autels érigés par les affreuſes Eumenides ; fuis te dis-je, dérobe ta tête aux fureurs d'une Nation qui ne reſpire que le crime.

Mercure ayant achevé ces paroles, diſſipe le ſommeil de Gama & ſe retire : le heros ouvre les yeux, il voit avec des tranſports d'admiration & de joye qu'une lumiere divine éclate au milieu des tenebres, dont il eſt environné, un eſprit nouveau l'anime, l'eſperance renaît dans ſon cœur ; partons, dit-il à ſon Pilote, & qu'à l'inſtant toutes les voiles ſoient livrées aux haleines des Zephyres ; le Ciel nous favoriſe, le Ciel prendra ſoin de guider notre courſe, j'en ai pour garant le Meſſager des Dieux qui eſt venu lui-même

m'en donner l'assûrance : il parloit encore, l'ancre étoit levée, la flote voguoit, les habitants de Mombaze s'en étoient furtivement approchés sous le manteau de la nuit pour couper les cables des vaisseaux, & les exposer par cette horrible trahison à se briser contre la côte voisine ; ils gémissent de voir échoüer leur lâche dessein, & s'enfuyent vers leur Isle en regrettant inutilement la proye qui leur échape.

Délivré de cet affreux peril la flotte sillonnoit avec legereté le liquide argent de Neptune, elle avoit en poupe un vent gracieux qui la faisoit voler plûtôt que voguer sur les ondes : les Lusitains ne pouvoient se lasser de s'entretenir des dangers qu'ils avoient

voient courus ; c'eſt difficilement qu'on perd le ſouvenir d'avantures ſi grandes & ſi terribles, d'où l'on ne s'eſt ſauvé que par un bonheur qu'on ne prevoyoit pas. Le ſoleil avoit déja fait le tour de l'univers, & le recommençoit pour la ſeconde fois, lorſque les Matelots apperçurent de loin deux petites barques : jugeant que ce ſont des Maures qui les conduiſent, on ſe détermine à les arrêter ; on s'en approche ; l'une prend la fuite & ſe retire vers le rivage, l'autre moins prompte ou plus hardie, tombe bientôt entre les mains des Portugais ; comme elle voit bien que la réſiſtance lui ſeroit inutile & même pernicieuſe ; elle ſe rend ſans attendre qu'on employe contre elle la

furie de Bellonne & les traits enflamés du redoutable Vulcain.

Depuis long-tems le Capitaine ſoûhaitoit avec ardeur trouver quelque Pilote capable de lui montrer la route des Indes ; ſon deſſein étoit d'en choiſir un parmi les Maures qui montoient cette barque, mais ce ſont tous gens ſimples & ignorans, aucun d'eux ne ſçait ſous quelle partie du Ciel eſt ſituée l'heureuſe region que les Portugais cherchent ; la ſeule choſe qu'ils apprennent au brave Gama, c'eſt qu'il eſt près de Melinde où il ne manquera pas de Pilotes habiles & fidéles : tous ces Maures loüent d'une voix unanime la generoſité du Roi de cette ville, ſa magnificence, ſon cœur

noble & ſincere, avec mille autres qualités reſpectables, qui rehauſſent en lui l'éclat du Diadême.

Le Capitaine écoute avec plaiſir les éloges de ce Prince, il ne les ſoupçonne d'aucun artifice, parce qu'il les trouve conformes aux diſcours de Mercure : penetré d'une vive allegreſſe, il fait tourner la prouë de ſes vaiſſeaux vers le rivage où les Maures les conduiſent & où un ſonge divin l'appelle. C'étoit alors l'agréable ſaiſon qui voit entrer le char de Phebus dans la conſtellation du raviſ- D
ſeur d'Europe; Flore renverſoit
la corne d'Amaltée ſur la ter- E
re, les richeſſes du Printems & l'eſpoir de l'Automne naiſſoient de toutes parts : ſous des auſpices ſi favorables, la

flotte arrive en peu d'inſtants à la hauteur des côtes de Melinde : on s'empreſſe à l'orner de tous les agrémens maritimes, qui peuvent attirer les yeux ſur elle, les mats ſont chargés de rubans & de banderoles pourprées qui obéiſſent aux zephyrs en badinant ; l'étendart nage dans l'air & ſes replis ondoyants imitent les flots qu'il a domptés, la poupe & la prouë ſont parées de feſtons & de tapis précieux, les tymbales reſonnent, les tambourins & les flûtes de Biſcaye annoncent la joye qui regne parmi les matelots.

Tout le Peuple de Melinde accourt ſur le rivage pour voir aborder cette flotte ſi brillante, Peuple humain, ſincere, affable & qui eſt auſſi genereux que les autres Nations

de ces climats ſauvages ſont groſſieres & barbares! Lorſqu'on eut jetté l'ancre, le Capitaine depêcha un de ſes Maures vers le Roi pour le complimenter & l'avertir de ſon arrivée. Ce ſage Prince, que les Dieux ont déja inſtruit de la nobleſſe & de la gloire des Portugais, répond qu'il eſt charmé que ces guerriers ſi magnanimes prennent port dans ſes Etats; il leur envoye divers rafraîchiſſements dont il juge qu'ils ont beſoin après de ſi longues fatigues, & les fait prier de deſcendre à terre pour ſe repoſer dans ſa ville, & pour ſe ſervir de tout ce qui eſt en ſa puiſſance: ſes offres ne ſont point artificieuſes, elles partent d'un cœur pur, il promet beaucoup, il voudroit encore donner davantage.

L'illuſtre Gama reçoit d'un air riant le Meſſager du Roi de Melinde, & ſur le champ il en renvoye un autre vers ce Monarque pour lui offrir de ſa part un preſent qu'il croit convenable dans ces païs lointains, où la rareté donne du prix aux bagatelles de l'Europe; ce ſont des étoffes d'écarlatte & des ouvrages de Corail, plante merveilleuſe que la nature produit tendre & molle ſous les eaux & qui s'endurcit dès que l'air la
F frappe. Avec ce preſent Gama depêche vers le Roi un homme profond dans la lan-
G gue Arabe, l'éloquence & la douce perſuaſion habitent ſur ſes levres; on le charge d'établir une intelligence durable entre les Portugais & les Peuples de Melinde: il arrive

devant le ſouverain de cette region fortunée, & lui tient ce diſcours, dont Pallas elle-même ſemble regler l'harmonie & les accords.

Grand Roi que le puiſſant Olympe éleve au-deſſus d'une nation redoutable qui te craint & qui t'aime, nous nous refugions dans ton empire comme dans un port aſſuré; tout l'Orient parle de ta juſtice & de ta clémence. C'eſt ce qui nous flatte de trouver auprès de toi quelque ſoulagement à nos diſgraces; nous ne ſommes point des brigands qui portent le fer & la flamme dans le ſein des villes ſurpriſes, & jamais la ſoif des richeſſes ne nous fit répandre le ſang des malheureux: nous ſommes des voyageurs qui venons des climats de la belle

Europe, & qui cherchons les fertiles bords de l'Inde pour obéir à notre Roi, l'un des plus illuſtres Monarques de l'Univers. Avant toi nous n'avons rencontré que des cœurs impitoyables : quelle eſt donc cette race de Nations feroces & barbares, qui ne ſe contentoient pas de nous fermer l'accès de leurs Ports, & qui nous interdiſoient juſqu'à la douceur de nous repoſer ſur des ſables ſteriles ? De quoi nous ſoupçonne-t-on ? notre petit nombre eſt-il ſi terrible qu'on doive employer contre lui l'artifice & la violence ? Un ſi long enchaînement d'infortunes nous auroit rebutés, ſi l'interprête des Dieux ne ne nous eût revelé que tu daignerois adoucir notre ſort ; c'eſt lui-même qui nous guide

de au pied de ton trône, ainſi nous ne pouvons douter que tu ne ſois humain, fidéle à tes promeſſes & partiſan de la vraïe gloire; ne penſe pas, grand Roi, qu'une crainte baſſe & ſervile empêche notre Capitaine de venir te voir, ſçache qu'il n'eſt arrêté que par les ordres de ſon Prince, qui lui a défendu de s'éloigner jamais de ſa flotte : puiſqu'un juſte devoir oblige les Sujets à remplir les moindres volontés de leur Souverain, toi qui occupes ſi dignement le rang ſuprême, tu ne dois pas exi- *H*
ger que Gama déſobéiſſe à ſon Maître; mais ſois ſûr, & je te le dis de ſa part, auſſi-bien qu'au nom de toute l'armée, ſois ſûr que tes bienfaits demeureront toûjours gravés

dans nos cœurs, notre reconnoiſſance ne s'éteindra point & les fleuves ceſſeront plûtôt de ſe rendre dans la mer.

Tel fut le diſcours de l'Orateur Luſitain : un murmure favorable s'éleve dans l'aſſemblée des Maures, ils admirent, ils exaltent la conſtance de cette nation belliqueuſe, qui a parcouru tant de climats divers ; le Roi conçoit une haute idée d'un Prince, que ſes ſujets reſpectent de ſi loin, il dépoüille ſon front de cette fiere majeſté, qui environne le Diademe, & prenant un air plus acceſſible & plus riant, il répond ainſi à l'Envoyé : s'il vous reſte quelque ſoupçon, banniſſez-le de vos cœurs, & que les froides allarmes ne troublent point la douceur du

repos, que vous cherchez en ces lieux ; votre gloire & vos exploits vous assûrent l'estime de tout le monde, ceux qui vous ont mal reçus, ne peuvent être que des lâches ; je souhaiterois que vous vinssiez tous à terre, il me seroit doux de vous montrer que Mélinde ne ressemble pas aux pays sauvages, dont vous vous plaignez ; mais puisque les loix de votre Souverain ne vous permettent pas de me donner cette satisfaction, j'applaudis à votre obéissance, & je lui sacrifie mes desirs ; demain dès le retour de la lumiere je monterai sur une de mes barques, & j'irai voir votre flotte : j'irai moi-même vous offrir des pilotes, des vivres, des munitions, & enfin toutes les

choſes, qui vous ſeront néceſſaires pour reparer vos vaiſſeaux, ſi la fureur des vents & des tempêtes leur a fait quelque dommage.

Ainſi parloit le Roi de Mélinde : l'aimable fils de Latone alloit ſe cacher ſous les eaux, l'Envoyé Portugais ſe retire : les nouvelles qu'il annonce ſur la flotte, répandent la joye dans tous les cœurs ; le Capitaine donne une fête pompeuſe pour ſolemniſer le bonheur qui lui arrive, & qu'il n'attendoit pas ; mille & mille rayons artificiels, qui s'élevent dans les airs, imitent les Cometes : les foudres d'airain retentiſſent, le Ciel en eſt ému ; la terre en tremble, & les flots s'en étonnent. En même temps une ſymphonie guerriere ſe

fait entendre ſur tous les vaiſſeaux : Mélinde leur répond par de ſemblables démonſtrations d'allegreſſe, les fuſées, les ſerpenteaux, les gyrandoles ardentes diſſipent les tenebres, & forment un nouveau jour ; la terre & la mer paroiſſent tout en feu ; les acclamations des Mélindiens ſe confondent avec celles des Portugais, & de l'un & de l'autre côté la meilleure partie de la nuit s'écoule au milieu des plaiſirs.

Déja la roſée du matin brilloit ſur les fleurs, & la mere de Memnon (*) reveilloit les mortels pour les rendre à leurs travaux, lorſque le Roi de Mélinde s'embarqua pour aller

* C'eſt l'aurore, que la fable fait mere de Memnon ancien Roi d'Ethiopie, qui fut tué par Achille au Siége de Troye.

voir la flotte. Toute la côte étoit couverte d'une prodigieuſe multitude de peuple, qui au lieu d'arcs, de fleches & de javelines portoit dans ſes mains des rameaux de palmier; heureux ſymboles, qui ſembloient préſager aux neveux de Luſus que leur valeur ſeroit couronnée dans les Indes. Le Roi étoit dans un grand batteau, qu'on avoit paré d'étoffes de differentes couleurs; quelques-uns des plus illuſtres perſonnages de ſon Empire l'accompagnent, ſes habits ſont ſuperbes & précieux, le turban de coton & de ſoye entretiſſu de fil d'or, le manteau de damas pourpre, au tour du cou un carcan d'or pur, où les beautés du travail ſurpaſſent le prix de la

matiere, au côté une dague, dont la poignée enrichie de diamants jette des feux & des rayons, que l'œil ne ſoûtient qu'à peine, enfin pour chauſſure une eſpece de cothurnes de velours cramoiſi relevés d'or & de perles. Derriere le Monarque étoit un Seigneur, qui ſoûtenoit au-deſſus de ſa tête un magnifique paraſol pour le garantir des ardeurs de Phébus: le batteau vogue au ſon d'une muſique Mauresque gaye, vive, & bizarre, qui exprime la joye de ceux qui le montent.

D'un autre côté Gama vient ſur ſon eſquif au devant du Roi de Mélinde avec un cortége pompeux: ſon air noble, ſa parure brillante & guerriere l'annoncent pour le

chef de tous ceux, qui l'environnent, ils ſont les uns & les autres habillés d'étoffes riches, mais de diverſes couleurs, qui réjoüiſſent les yeux par leur agréable varieté. Telle eſt la charmante Iris lorſqu'elle étale dans la ſupreme région des airs les beautés de ſon arc; une muſique plus douce que celle des Maures accompagne le batteau Portugais, & anime ſes rameurs, qui joignent en un moment la barque de Mélinde.

Pour preuve de ſa candeur le Roi paſſe auſſi-tôt dans l'Eſquif de Gama, l'embraſſe, & lui témoigne ſa joye avec des termes pleins d'affection & dictés par la ſimple nature : le Capitaine le reçoit avec tous les reſpects & tous les homma-

ges qui ſont dûs à ſon rang ; ce Prince l'obſerve, le parcourt des yeux, & l'admire, ne pouvant qu'à peine s'imaginer qu'il voit ce heros indomptable qui cherche de ſi loin les bords de l'Inde à travers tant de perils & tant de difficultés. Il lui offre ſon ſecours, l'invite à diſpoſer de ſes richeſſes en maître abſolu ; lui dit qu'il connoît déja ſa nation depuis long-temps, & par les éloges que lui donne la Renommée, & par le bruit des guerres que les Maures ont ſoûtenuës dans d'autres Païs contre ce Peuple magnanime. Enfin que toute l'Afrique a retenti des exploits, qui captiverent l'Empire des Heſperides ſous la do- I
mination de Luſus.

Illuſtre & genereux Monar-

que, lui répond Gama, de tous ceux que le Soleil brûle de ſes rayons ardents, vous êtes le ſeul, qui nous ait fait un accüeil favorable: victimes des vents & de l'onde, accablés de fatigue & de miſere, repouſſés de tous côtés par des nations inhumaines, nous trouvons un azile auprès de vous; daigne l'Eſprit Eternel, qui tourne les cieux, & qui régit la terre, vous donner la juſte recompenſe de vos bienfaits, puiſque Votre Grandeur & notre foibleſſe nous interdiſent l'eſpoir de les reconnoître dignement! En quelque lieu du monde que mon deſtin m'appelle, j'y publierai votre gloire & votre nom, les Portugais ſe ſouviendront de vous tant que les étoilles

brilleront dans le champ d'azur, où leur auteur divin les a placées. Pendant que le Roi & Gama s'entretiennent ainſi, les barques arrivent auprès de la flotte, le Maure curieux ſe promene de navire en navire, il examine tout, tout lui paroît mériter ſon attention: les Portugais pour le recevoir avec honneur font une décharge générale de leur artillerie, les fanfares des trompettes s'uniſſent au tonnere de Vulcain, & la troupe Mauresque y joint les accords de ſes inſtrumens ſauvages.

Après avoir conſideré toute la flotte au gré de ſes deſirs, le Roi fait arrêter la barque, où il ſe trouve avec Gama, & ordonne qu'on jette

l'ancre, afin qu'en profitant de la beauté du jour & du Zephyre agréable, qui ſouffle ſur la mer, il puiſſe interroger le Capitaine touchant diverſes choſes, qui excitent ſa curioſité : brave guerrier, lui dit-il, inſtruis-nous des particularités de l'Europe, dépeins à nos yeux ta patrie, & les climats qui l'environnent; apprends-moi l'origine de ton antique nation, la naiſſance de la Monarchie Portugaiſe, & les exploits fameux qui l'ont élevée à un ſi haut point de grandeur : quoique je les ignore, je ſçai qu'ils méritent qu'on les admire ; raconte-moi auſſi l'hiſtoire de tes voyages ; les avantures que le ſort t'a ſuſcitées, les tempêtes qui ont traverſé ta

courſe, & les differentes mœurs, que tu as remarquées le long des côtes de nôtre Afrique. Parle, contente mes deſirs, le Soleil n'eſt pas encore d'une ardeur incommode, les fiers Aquilons repoſent, rien ne troublera ton récit, & nous te prêterons une oreille attentive: nous ne ſommes pas ſi groſſiers, & le lumineux Apollon ne regarde pas les habitans de Mélinde d'un œil ſi peu favorable qu'ils ne ſçachent connoître & priſer le vrai mérite; jadis les Géants voulurent eſcalader le Palais *K* du brillant Olimpe; Pirithoüs & Theſée oſerent affronter les ſombres horreurs *L* du Royaume de Pluton; l'entrepriſe n'eſt pas moins grande, d'avoir bravé les orages

& la fureur de Nerée : Heroſtrate pour faire parler de lui, brûla le Temple de Diane, ouvrage merveilleux de l'habile Cteſiphon ; ah ſi l'ambition d'éterniſer leur mémoire ſert quelquefois d'excuſe aux hommes en les portant à des baſſeſſes ſi criminelles, combien doivent être eſtimés ceux, que cette ambition fixe dans le chemin de la vertu, & qui à vôtre exemple ne cherchent l'immortalité que par des voyes glorieuſes !

M

Fin du ſecond Chant.

REMARQUES
SUR LE
SECOND CHANT.

QUI marque les heures.] L'antiquité diviniſoit tout. Les heures furent honorées du nom de Déeſſes. Heſiode les fait filles de Jupiter & de Thémis. Leur nom Grec & Latin que nous avons adopté en y changeant quelques lettres, vient de celui du Soleil, que les Egyptiens appelloient *Horus*, ſuivant le témoignage de Macrobe dans ſes Saturnales, Liv. 1. Chap. 21. A

[*Entre pluſieurs criminels.*] Sous le regne de Don Juan ſecond & ſous celui de Don Manuel, le Portugal vit peu d'executions ſanglantes. Ces deux Princes épargnoient la vie de l'homme autant qu'il leur étoit B

poſſible, & lorſque la Juſtice condamnoit un criminel, ils l'employoient à des travaux dangereux, ou bien ils l'envoyoient ſur mer pour s'en ſervir dans les occaſions où l'on craindroit de perdre d'honnêtes gens : quand le coupable en revenoit, ſon peril avoit expié ſon crime ; & s'il y trouvoit la mort, c'étoit ſon châtiment.

C [*Avoient fait place à l'Epouſe de Tithon.*] C'eſt Bacchus que les Fables font natif de Thebes. L'Autel & les Images chrétiennes dont l'Auteur parle ici, ne ſont point des fictions. Les Portugais trouverent dans l'Iſle de Mombaze deux ou trois Chrétiens Abyſſins qui avoient un Oratoire dans leur maiſon, ſuivant que le rapportent Barros, Ch. 4. & Caſtagnéda, Liv. 1. Chap. 9. Mais comme ces Chrétiens d'Ethiopie ont mêlé beaucoup de ſuperſtitions idolâtres avec la doctrine qu'ils reçurent autrefois de S. Thomas, & que d'ailleurs ceux-ci prêtoient leur miniſtere aux habitans de Mombaze pour attirer les Portugais dans

dans le piége. Le Poëte a ſuppoſé que le Démon conſtruiſit cet Autel, & qu'il y préſidoit ſous le maſque de la pieté.

[*La belle Erycine.*] C'eſt Venus. D
Théodontius dit que le ſurnom d'Erycine fut d'abord donné à certaine femme de Sicile qui s'appelloit Lycaſte, & voici de quelle façon la choſe arriva. Amycus Roi des Brebyciens ayant été maſſacré par les Argonautes, ſon fils Buthès fut contraint de prendre la fuite ; il monta ſur mer & fit naufrage ; les ondes le jetterent ſur la côte de Sicile, où il fut ſecouru par Lycaſte, qui étoit une très-belle perſonne, mais qui ne ſe picquoit pas d'inſenſibilité ; elle avoit fait une fortune immenſe aux dépens de ſes adorateurs : Buthès en profita en ſe mariant avec elle ; de ſorte qu'on auroit pû dire ſur ſon chapitre ce qu'un bel eſprit de nos jours a dit en pareille occaſion :

J'ai vû la courtiſanne Flore
Se marier à quarante ans,

Et donner pour ſa dot à l'Epoux qu'elle adore
Les dépoüilles de ſes Amans.

Buthès eut de Lycaſte un fils nommé Eryx, qui devint Roi des Siciliens ; il conſacra un Temple à ſa mere ſur le mont Trepano, où il fut enſeveli lui-même, ayant été tué par Hercule. La montagne herita de ſon nom, & Lycaſte fut adorée ſous celui d'Erycine. Or comme la Mythologie n'a pas reglé le partage des noms entre toutes les Venus dont il eſt fait mention chez les Auteurs, le Camoëns ſe ſert des uns & des autres ; en cela il uſe du privilege que lui donne la liberté poëtique, & ce ſeroit une petiteſſe que de le chicaner là-deſſus.

E [*Les aimables filles du vieux Nerée.*] Les Nereïdes dont il eſt maintenant queſtion, ſont les vertus divines & humaines. Dans le premier Chant on a vû qu'elles accompagnoient les vaiſſeaux, & dans celui-ci l'Auteur dit que Venus les raſſemble. Ce

n'eſt point une contradiction, c'eſt une ſage allégorie qui dépeint le naturel de l'homme; ſa vertu languit dans le repos, il lui faut des difficultés qui l'[illegible] & qui la réveillent : les vaiſſeaux voguoient avec un vent favorable, aucun péril ne les menaçoit, ils étoient ſuivis des Nereïdes, mais des Nereïdes éparſes dans la mer, & qui ne veilloient pas actuellement à leur ſalut. Ici le danger devient preſſant, Venus les raſſemble autour de la flotte.

[*Parce qu'elle étoit née dans leur Patrie.*] F. Cet endroit eſt l'un de ceux qui montrent combien l'Auteur eſt habile dans la Mythologie, & en même tems combien de pénétration ſon allégorie demande. Il y a bien peu de gens, qui en liſant ici que la Protectrice des Portugais eſt née dans la mer, ne s'écrient auſſitôt : Voilà la naiſſance de la Venus terreſtre. Comment une naiſſance ſi diffamée peut-elle convenir à la Venus divine, à cette Venus ſi pure, qui repreſente la Religion ? Je ré-

ponds que le Camoëns n'avoit point en vûe les Fables, qui font éclore Venus de l'écume des ondes mêlées avec le ſang que répandit la honteuſe playe de Saturne; il portoit ſes regards plus loin, ſa Venus eſt fondée ſur une autre Fable plus noble. Nigidius raconte qu'un jour deux poiſſons apporterent un œuf ſur le rivage. Cet œuf fut couvé par des pigeons plus blancs que la neige, il en provint une Déeſſe, qui fut la Venus Aſſyrienne. Or perſonne n'ignore, que ſuivant la Théologie des Payens, la Venus Aſſyrienne & la Venus celeſte ne ſont qu'une même choſe: elle enſeigna la Religion aux hommes, elle leur donna des leçons de vertu, & des loix pleines d'équité. Jupiter pour la récompenſer, lui promit tout ce qu'elle ſouhaiteroit: elle le pria de rendre immortels les deux poiſſons qui s'étoient intereſſés à ſa naiſſance; & il les plaça dans le Zodiaque. J'aurois pû joindre ceci à la note que j'ai faite dans le premier Chant ſur la conſtellation des poiſ-

ſons ; mais comme cette notion jette beaucoup de lumiere ſur la difficulté dont il s'agit préſentement, je l'ai réſervée pour le beſoin. Au reſte, la Fable que je viens de rapporter, s'accorde parfaitement avec la Religion ; je le montrerois ſans peine, ſi je ne croyois plus à propos de laiſſer au Lecteur ingénieux le plaiſir d'en pénétrer l'allégorie.

[*Doto.*] D'une foule de Nereïdes, le Poëte n'en nomme ici que trois, ſçavoir Doto, Niſe & Nerine ; elles repreſentent les trois Vertus, que nous appellons Théologales, la Foi, l'Eſperance & la Charité, qui ſont les principaux fondemens de notre Religion. Preſque toutes les éditions du Camoëns mettent Clotho au lieu de Doto, c'eſt une faute groſſiere ; je m'étonne qu'elle ſoit échapée à la diligence du Commentateur Eſpagnol. Clotho eſt une Parque, & l'on ne voit pas qu'Heſiode, ni Homere, ni Virgile ayent donné pareil nom à aucune fille de Nerée : pour celui de Doto, il n'en eſt pas de même, G

comme on peut juger par ces Vers du neuviéme Liv. de l'Eneïde.

magnique jubebo
Æquoris eſſe Deas, qualis Nereïa Doto
Et Galatea ſecat ſpumantem pectore pontum.

En Nymphes transformés leurs navires un jour,
Comme l'aimable Galatée,
Comme Doto chaſte ſœur de Protée;
Groſſiront de Thétis la floriſſante Cour.

Doto dérive du verbe Δίδωμι, *je donne.* Suivant cette étymologie Doto ſera la Charité, Niſe ſera l'Eſperance, & Nerine la Foi; car le nom de Niſe vient de Νέω, *je nage.* Or l'action de nager convient à l'Eſperance, & peut lui ſervir de ſymbole. Enfin Nerine eſt un terme compoſé de νῆρις, ancien mot, qui ſignifioit *les eaux de la mer*, & de πίνη, qui ſignifie *une lime*, c'eſt donc comme qui diroit *la lime de l'eau*, expreſſion myſterieuſe, que nous pouvons appliquer à la Foi, qui lime notre ame, & qui la perfec-

tionne avec l'eau du Batême. Il ſe trouvera peut-être des gens qui mépriſeront ces étymologies, je ne prétends pas en faire mon capital; mais je ne crois pas non plus devoir les rejetter, puiſqu'elles développent le ſens allégorique de mon Auteur.

[*Entre les mains de leurs ennemis.*] H Barros & Caſtagnéda racontent que les vaiſſeaux furent repouſſés du port de Mombaze comme par une main inviſible, & cela dans le moment même qu'ils alloient y entrer. On ne peut douter que ce ne fût une faveur du Ciel, qui veilloit à la conſervation des Portugais. Les Maures s'enfuirent tous pénétrés de cet effroi, que l'Auteur dépeint ſi vivement : ainſi il n'a fait que mettre en œuvre le fond de l'hiſtoire. Le Diamant étoit beau, mais l'adreſſe du Lapidaire lui a prêté encore un nouveau luſtre.

[*Lorſque ces inſectes.*] Ce ſont I les grenoüilles. On ſçait que ſelon la Fable une troupe de Payſans Lyciens inſulta Latone, qui vouloit

boire dans un étang, où ils coupoient du jonc, ces miſerables lui dirent des injures & troublerent l'eau avec leurs pieds; elle les changea en grenoüilles pour ſe venger de leur inſolence. Cette Fable, comme preſque toutes les autres, tire ſon origine de l'Hiſtoire. Philocorus, cité par Boccace, dit qu'autrefois les Rhodiots ayant declaré la guerre aux Lyciens, reçurent du ſecours des Peuples de Delos. Un détachement de ces derniers voulut un jour boire & ſe rafraîchir dans un lac de Lycie; mais une foule de Payſans des environs, ſe mirent en devoir de les en empêcher. Les Deliens irrités de cette audace & des injures dont on les accabloit, fondirent ſur les Payſans, & les ayant pourſuivis juſques dans le lac où ils ſe refugioient, ils les y tuerent tous. Quelques mois après, d'autres Lyciens montagnards, gens ſtupides & groſſiers, vinrent chercher dans ce même lac les corps de leurs compagnons; mais ne les y trouvant pas, & voyant, du moins à ce qu'il leur

ſembloit, une plus grande quantité de grenoüilles, que le lieu n'avoit coutume d'en nourrir, quelques-uns d'entr'eux, s'imaginerent que c'étoient les ames des défunts qui leur apparoiſſoient ſous la figure de ces petits animaux; peut-être même cela ne fut-il dit que pour rire; quoiqu'il en ſoit, les Poëtes attribuerent cet événement & la prétendue métamorphoſe des Lyciens à Latone, parce que les Deliens portoient dans leurs étendarts l'image de cette Déeſſe.

[*Un danger ſi redoutable.*] Les K comparaiſons du Camoëns ſont toujours admirables, on diroit que la nature lui prête ſon pinceau: l'harmonie de ſes Vers convient ſi parfaitement aux choſes qu'il exprime, ſes penſées renferment un ſi grand fond de verité, qu'on croit voir les objets dont il parle; la comparaiſon préſente en eſt une preuve, je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que j'en faſſe remarquer le merite, elle frappera tous ceux qui auront puiſé le goût de la belle Poëſie dans ſa

vraye ſource, c'eſt-à-dire, dans la lecture des anciens; car nos modernes ſuivent ſouvent des routes oppoſées, ils n'admettent que ce qui s'énonce en termes fleuris & magnifiques; une comparaiſon tirée des fourmis ou des grenoüilles deſhonoreroit, ſelon eux, le plus beau Poëme du monde; ils ne veulent que de ces mots que Petrone appelle par raillerie *mellitos verborum globulos*. De-là vient que leurs tableaux ſont ſi peu variés, la ſterilité ſuit de près cette fauſſe délicateſſe. Au reſte, comme il faut rendre à chacun la gloire qui lui eſt dûe, je ne paſſerai pas ſous ſilence que le Camoëns, pour former ſa comparaiſon des Maures & des grenoüilles, en a imité deux qui ſont dans l'Enfer d'Aligeri Danté, l'une Chant 9.

Come le ranne innanzi a la nemica
Biſcia per l'acqua ſi dolegnan' tutte
Fin che a la terra Ciaſcuna s'abbica.

L'autre dans le Chant 22.

E come a l'orlo de l'acqua d'un foſſo

Stan' li ranocchi pur col muſo fuori,
Si che celano i piedi, e l'altro groſſo.

Pour peu qu'on ſçache les deux langues, on avoüera facilement que la langue Portugaiſe vaut mieux que l'original, qui cependant n'eſt pas ſans beauté.

[*Dione.*] C'étoit, ſelon la Fable, une Déeſſe marine, fille de l'Océan & de Thétis; quelques Poëtes la font mere de Venus. Cela ne dément point l'origine de notre Venus celeſte, qui naquit de l'œuf que les poiſſons, dont nous avons parlé, porterent ſur le rivage. Comme les Payens prenoient ſouvent le nom de Dione pour celui de Venus, l'Auteur les imite pour varier ſon ſtyle. Dione eſt donc chez lui la même Deïté que Venus; en cela il ſoûtient parfaitement ſon allégorie, car le nom de Dione convient beaucoup à la Religion: je le dérive de Ζεὺς, qui chez les Grecs ſignifioit *Jupiter* ou *Dieu*, & du verbe Νέω, *je nage*; d'où il s'enſuit que le mot Διώνη déſigne une choſe qui nage. L

divinement. Or, n'eſt-ce pas un des plus beaux attributs de la Religion, que de ſe maintenir & de nager au milieu des flots agités, que l'erreur & le vice ſoulevent contr'elle? J'acheve en remarquant que le Camoëns s'eſt ſans doute ſouvenu que les Anciens mettoient Dione au nombre des plus ſages & des plus reſpectables Déeſſes, comme on le peut voir dans ces paroles d'Homere tirées de ſon Hymne à la loüange d'Apollon.

Θεαὶ δ' ἔσαν ἔνδοθι πᾶσαι,
Ὅσσαι ἄριστ' ἔσαν, Διώνη τε Ῥείη τε,
Ἰκταίη τε Θέμις.

Avec les Nymphes les plus ſages,
Qui puiſſent des mortels meriter les hommages,
Sur ſes fertiles bords Délos vit accourir
Thémis, l'auguſte Rhée & la chaſte Dione;
Senſibles aux douleurs de l'aimable Latone,
Elles venoient la ſecourir.

M [*Aſſis ſur ſon Trône.*] Comme la planette de Jupiter eſt dans le ſixiéme

Ciel, l'Auteur y place avec décence le Trône de ce Dieu.

[*En lui donnant la pomme d'or.*] N Je ne crois pas qu'on puiſſe exprimer la nudité d'une façon plus modeſte & plus agréable. J'entends les Cenſeurs ſe récrier que cet endroit-ci ne convient nullement à la Venus celeſte : je réponds une fois pour toutes, que la Mythologie n'a pas fixé le partage des noms ni des avantures entre les Divinités Payennes ; l'Auteur eſt maître d'en diſpoſer à ſon gré, cela ne dérange point ſon ſyſtême allégorique ; car quoique les Fables qu'il rappelle, paroiſſent ſouvent très-profanes, elles ne le ſont qu'aux yeux des gens qui ne pénétrent pas plus avant que l'écorce, & toutes peuvent recevoir des explications hiſtoriques, phyſiques ou morales qui en écartent le venin : je le prouverai à meſure que l'occaſion s'en preſentera : en voici une. Paris, comme chacun ſçait, fut fils de Priam Roi de Troye, il paſſa les premieres années de ſa vie à la campagne, où il faiſoit le métier

de Berger : pendant ce tems-là Junon, Minerve & Venus ſe diſputerent la pomme d'or, qui étoit deſtinée pour la plus belle de toutes les Déeſſes. Il s'agiſſoit de choiſir un Juge ; Paris fut élû, ſon équité lui merita cet honneur. Il les conſidera toutes nuës dans ſa ſolitude, & peu touché des richeſſes & des ſciences que Junon & Minerve lui promettoient, il décida en faveur de Venus, qui de ſon côté lui promettoit la plus aimable femme de l'univers. Cette Fable eſt un trait de lumiere que la Philoſophie Payenne nous a laiſſé pour nous conduire dans le monde. Paris repreſente un homme ſtudieux, qui, à l'ombre du ſilence & de la retraite, cherche l'objet le plus capable de faire ſon bonheur. Junon eſt l'emblême des richeſſes & des dignités ; Minerve eſt celui des ſciences purement humaines, & Venus celui de la Religion, qui embraſſe les ſciences divines & humaines ; la charmante femme qu'elle promet au Berger Troyen, c'eſt la ſageſſe, c'eſt la tranquillité du cœur ;

il n'eſt pas étonnant que Paris ſoit tenté d'acquérir un bien ſi doux, tout Juge raiſonnable doit donner la pomme d'or à ce prix.

[*N'eût abregé ſes jours.*] On entend bien qu'il s'agit d'Actéon. La Fable eſt trop connuë pour l'inſerer ici. On ne pénetre pas avec moins de facilité le ſens myſtique de cette penſée du Camoëns, il veut dire, que ſi Actéon & les gens livrés comme lui à des paſſions violentes, voyoient à découvert les beautés de la vraye Religion, ils en ſeroient charmés. En cela il tient le langage de Seneque : *Si virtus cerni poſſet oculis corporis, omnes ad amorem ſuum pellic[illegible]. Si la vertu pouvoit ſe rendre viſible aux yeux du corps, elle s'attireroit l'amour de tous les cœurs.*

[*Cupidon.*] Cupidon eſt l'amour divin, qui doit ſans ceſſe accompagner la Religion, puiſque ſans lui elle ne ſeroit qu'une beauté morte. Voilà ce que l'Auteur nous inſinuë ici ; ce trait nous aſſure que ſa morale étoit bonne.

Q [*Mars.*] Mars, qui eſt Jeſus-Chriſt, ſent ſon cœur pénétré de tendreſſe en voyant les beautés de ſa Religion. Vulcain, qui eſt un démon auſſi-bien que Bacchus, en
C conçoit une cruelle jalouſie. Tout cela n'eſt-il pas dans l'ordre, & loin de critiquer l'Auteur, ne doit-on pas admirer la délicateſſe de ſes emblêmes, & l'excellent uſage qu'il fait de la Fable?

R [*Sans le ſecours des vents & des tempêtes.*] Pour entendre ceci, il faut ſçavoir qu'après la découverte des Indes, & après que les Portugais y eurent fait de grandes conquêtes, Gama y fut envoyé en qualité de Viceroi l'an 1524. Or dans ce voyage il lui arriva aux environs de la côte de Cambaye une choſe que les Mariniers voyent ſi rare-
G ment, qu'elle paſſe chez eux pour un prodige : la mer étoit ſi calme, que les vaiſſeaux ne pouvoient avancer ; mais tout à coup & ſans aucune apparence de changement de tems, il prit aux ondes un mouvement de trépidation, qui ne jetta

pas moins de frayeur que de ſurpriſe dans l'ame des Matelots ; Gama s'en apperçut le premier, & leur dit : *Qu'appréhendez-vous ? ne voyez-vous pas que la mer tremble en nous ſentant ſur elle, parce quelle nous reconnoît pour ſes Souverains* ? C'eſt le grand Barros qui raconte ce trait dans ſa troiſiéme Decade, Liv. 9. Chap. 1.

S [*Par des bras inviſibles.*] Dans cette guerre d'Ormuz, Don Alonze d'Albuquerque ayant livré bataille aux Maures & aux Perſans, un grand vent repouſſa les fléches des Ennemis contre eux-mêmes, & pluſieurs en furent bleſſés, au rapport de Barros & de Caſtagneda.

T [*Auſſi mépriſable que belle.*] L'Auteur rappelle ici le fameux combat naval de Leucate ou d'Actium, qu'Auguſte gagna contre Marc-Antoine, que l'amour avoit rendu eſclave de la Reine Cléopatre. Le premier nom de cette bataille lui vient de ce qu'elle fut donnée auprès de Leucate, ancienne Iſle d'Epire, que nous appellons aujour-

Q [*Mars.*] Mars, qui eſt Jeſus-Chriſt, ſent ſon cœur pénétré de tendreſſe en voyant les beautés de ſa Religion. Vulcain, qui eſt un démon auſſi-bien que Bacchus, en conçoit une cruelle jalouſie. Tout cela n'eſt-il pas dans l'ordre, & loin de critiquer l'Auteur, ne doit-on pas admirer la délicateſſe de ſes emblêmes, & l'excellent uſage qu'il fait de la Fable?

R [*Sans le ſecours des vents & des tempêtes.*] Pour entendre ceci, il faut ſçavoir qu'après la découverte des Indes, & après que les Portugais y eurent fait de grandes conquêtes, Gama y fut envoyé en qualité de Viceroi l'an 1524. Or dans ce voyage il lui arriva aux environs de la côte de Cambaye une choſe que les Mariniers voyent ſi rarement, qu'elle paſſe chez eux pour un prodige : la mer étoit ſi calme, que les vaiſſeaux ne pouvoient avancer ; mais tout à coup & ſans aucune apparence de changement de tems, il prit aux ondes un mouvement de trépidation, qui ne jetta

pas moins de frayeur que de ſurpriſe dans l'ame des Matelots ; Gama s'en apperçut le premier, & leur dit : *Qu'appréhendez-vous ? ne voyez-vous pas que la mer tremble en nous ſentant ſur elle, parce quelle nous reconnoît pour ſes Souverains* ? C'eſt le grand Barros qui raconte ce trait dans ſa troiſiéme Decade, Liv. 9. Chap. 1.

S [*Par des bras inviſibles.*] Dans cette guerre d'Ormuz, Don Alonze d'Albuquerque ayant livré bataille aux Maures & aux Perſans, un grand vent repouſſa les fléches des Ennemis contre eux-mêmes, & pluſieurs en furent bleſſés, au rapport de Barros & de Caſtagneda.

T [*Auſſi mépriſable que belle.*] L'Auteur rappelle ici le fameux combat naval de Leucate ou d'Actium, qu'Auguſte gagna contre Marc-Antoine, que l'amour avoit rendu eſclave de la Reine Cléopatre. Le premier nom de cette bataille lui vient de ce qu'elle fut donnée auprès de Leucate, ancienne Iſle d'Epire, que nous appellons aujour-

d'hui l'Iſle de Sainte-Maure ; l'autre nom vient du Promontoire d'Actium, qui eſt ſitué dans le même climat. Auguſte fut redevable de ſa victoire à l'ardeur effrenée dont ſon concurrent brûloit pour Cléopatre ; cette Princeſſe voulut ſe trouver au combat ; elle y vint ſur un vaiſſeau magnifiquement équipé ; mais l'effroi l'ayant ſaiſie, elle prit la fuite. Antoine, qui ne pouvoit vivre un moment ſans elle, ſacrifia ſon honneur au plaiſir de ſuivre ſa maîtreſſe. Ce plaiſir lui coûta cher, le déſordre ſe mit dans ſon armée, & l'ennemi en profita.

V [*La Cherſoneſe d'or.*] Cherſoneſe, eſt un mot Grec, qui ſignifie preſqu'Iſle : celle dont il s'agit eſt Malaca ; ſa Ville capitale porte le même nom ; le commerce y eſt très-brillant, quoique l'air y ſoit mal ſain ; elle eſt riche en mines d'or, & c'eſt-là l'origine de ſon ſurnom. Le grand Albuquerque s'en rendit maître l'an 1511. les Hollandois l'ont enlevée aux Portugaiſen 1640. après un ſiége de ſix mois.

[*Les Colonnes d'Hercule.*] C'eſt X le détroit de Gibraltar. Sur ſes deux rivages s'élevent deux monts ; l'un, qui eſt en Eſpagne, s'appelle Calpé ; l'autre, qui eſt en Affrique, ſe nomme Abyla : les Fabuliſtes en ont fait les Colonnes d'Hercule ; ils racontent que ce Heros, après s'être ſignalé par mille travaux fameux, entreprit de mettre le ſceau à ſa gloire, en faiſant un grand canal qui faciliteroit le commerce de toutes les Nations. Pour cet effet, il ſépara les deux montagnes dont nous venons de parler. L'Océan trouvant cette ouverture, avança dans les terres, & forma ce que nous appellons aujourd'hui la mer Mediterranée, enſuite la mer Egée, le Pont-Euxin, & ces deux montagnes depuis ce temps-là furent nommées les Colonnes d'Hercule : d'autres diſent, avec plus de vraiſemblance, que le détroit exiſtoit avant Hercule ; mais qu'après avoir parcouru preſque tout le monde, il vint enfin dans cet endroit, & que pour montrer à la poſterité que c'étoit la terre qui manquoit à ſon

courage, & non pas ſon courage à la terre, il planta une colonne d'airain ſur le mont Abyla, & une autre ſur le mont Calpé, avec ces deux mots Grecs qu'il grava deſſus, οὐκ ἔκαστερω, *non plus ultrà*, voulant ſignifier par cette inſcription, qu'il n'y avoit plus de pays habitables au-delà des bornes de ſes exploits. On dit que le nom du détroit de Gibraltar vient d'un Prince Arabe qui s'appelloit Gibal-Tarif, & qui a regné dans la Province d'Andalouſie ou dans le voiſinage.

Y [*Le fils de Maya.*] C'eſt Mercure : j'en ai parlé amplement dans mes notes ſur Achille-Tatius, je ne crois pas qu'il ſoit à propos que je me repete moi-même ; j'ai averti dans le premier Chant qu'il repreſente les Anges meſſagers de Dieu, c'en eſt aſſez pour l'intelligence du Camoëns.

Z [*Son caſque myſterieux.*] Selon la Fable, le caſque de Mercure lui ſervoit à moderer l'éclat de ſa divinité, ſans quoi il auroit été impoſſible aux hommes de communiquer

avec lui. C'eſt-là ce que Stace a voulu nous faire entendre, lorſqu'il a dit dans le premier Livre de ſa Thebaïde :

Obnubitque comas, & temperat aſtra Galero.

Sous ce caſque myſterieux
Il voile la ſplendeur divine,
Qui pare ſon front & ſes yeux,
Et qui découvriroit ſa celeſte origine.

L'Auteur toujours fidéle à ſon allégorie, s'eſt bien donné garde d'oublier cette circonſtance, qui convient parfaitement aux Anges; car nous liſons que toutes les fois qu'ils veulent parler aux humains, ils voilent la ſplendeur de leur nature celeſte ſous des corps humains.

[*Melinde.*] Royaume, dont la A
Capitale porte le nom : il eſt ſitué en Afrique ſur la côte du Zanguébar, aſſez près de Mombaze. Lorſque le Roi, qui eſt Mahometan, ſort en public, les femmes chantent ſes loüanges & portent devant lui des vaſes pleins de parfums précieux.

B [*S'étoit abandonné pour un moment.*] Ici le Camoëns nous enſeigne, par l'exemple de Gama, que les Magiſtrats, les Generaux & toutes les perſonnes que le caractere de leur dignité rend reſponſables du ſalut des Peuples, ne doivent point croupir dans la molleſſe & dans le repos; il ne leur eſt permis d'en prendre qu'autant qu'il en eſt beſoin pour donner un peu de tréve à la nature fatiguée; c'eſt le ſentiment d'Homere dans le deuxiéme Liv. de l'Il.

Οὐ χρὴ παννύχιον εὕδειν βουληφόρον ἄνδρα.

Sentiment que Silius Italicus a exprimé dans ces deux beaux Vers.

Turpe duci totam ſomno conſumere noctem,
O Rector Lybiæ! vigili ſtant bella magiſtro.

O toi, qui dans tes mains tiens le ſort de l'Afrique,
Songe qu'un General doit fuir un long ſommeil!
La victoire mépriſe un Guerrier léthargique,
Dont le Char de Phébus devance le reveil.

[*La proye qui leur échape.*] C'eſt C
un fait que Barros raconte en ces termes, Dec. 1. Liv. 4. Chap. 5. *Os Mouros logo aquella noite*, &c. *Cette nuit les Maures s'approcherent doucement de la flotte pour couper les cables des anchres; mais leur pernicieux deſſein n'eut point d'effet, parce qu'ils furent découverts.*

[*Du raviſſeur d'Europe.*] Les Poë- D
tes diſent que quand Jupiter, métamorphoſé en taureau, eut enlevé la belle Europe, il voulut éterniſer la memoire de ſon action, & pour cet effet il plaça l'image du taureau dans le Zodiaque. Je pourrois donner à cette Fable une explication phyſique ou morale qui la juſtifieroit; mais je m'en diſpenſerai, parce que je ſçais que l'enlevement d'Europe eſt un fait réel, & en même tems un crime. Les Payens éclairés ne l'ont jamais attribué au grand Jupiter, qui étoit leur vrai Dieu: cette mauvaiſe action fut commiſe par Aſtérius Roi de Crete, ou par un de ſes Capitaines, qui s'appelloit Taurus: or, quoiqu'Aſtérius ait été

ſurnommé Jupiter pour prix de pluſieurs bonnes qualités, qu'il allioit avec ſes vices, cela ne tire point à conſéquence pour le Jupiter du Camoëns.

E [*La corne d'Amalthée.*] C'eſt ce que nous appellons la corne d'abondance. Les Poëtes lui donnent diverſes origines: ſelon les uns, Ammon, Roi de Lybie, rencontra un jour dans la campagne une jeune Dame, qui s'appelloit Amalthée ; il étoit Prince ; elle étoit belle, l'accord fut bien-tôt conclu : pour prix de ſes douceurs Ammon lui fit préſent d'un grand canton de terre qui étoit très-fertile, & qui dans ſa figure topographique avoit l'air d'une corne, d'où l'on prit occaſion de l'appeller la corne d'Amalthée : ſelon quelques autres, Aſterius Jupiter fut élevé dans l'Iſle de Crete par les ſoins d'Amalthée, fille de Meliſſus, Roi du Pays, & avec le lait d'une chevre, à qui l'on donna dans la ſuite le même nom, parce que les ſoins de la Princeſſe & le lait de la chevre concoururent également

lement au même effet. Or, le nom d'Amalthée eſt un mot Grec, qui vient de la particule ἅμα, *enſemble*, & du verbe τιθεύω, *je nourris*; comme qui diroit, *je nourris enſemble*. Aſtérius devenu grand, mit cette chevre au rang des ſignes celeſtes, & l'on ajoûte qu'il fit de l'une de ſes cornes une ſource inépuiſable de richeſſes, en lui donnant la vertu de produire toutes ſortes de biens. Si l'on veut attribuer ceci au Jupiter du Camoëns, on y verra dans le ſens moral l'image de la charité récompenſée. Pluſieurs autres Mythologues diſent que la corne d'abondance étoit celle qu'Hercule arracha au fleuve Acheloüs changé en taureau. La verité, c'eſt que l'Acheloüs ſe partageoit en deux bras, dont l'un faiſoit de grands ravages dans l'Etolie & dans l'Acarnanie; Hercule l'ayant diviſé en pluſieurs petits ruiſſeaux qui fertiliſerent ces deux Provinces, donna lieu aux fictions que les Grecs ont debitées ſur ce ſujet.

[*Dès que l'air la frappe.*] C'eſt F

l'opinion des Naturaliſtes, & pluſieurs relations des voyageurs la confirment. On trouve du corail blanc, on en trouve du verd, du marbré & du rouge, qui eſt le plus commun. Il paroît que l'Auteur n'a fait ici que traduire ces deux Vers d'Ovide, Metamorph. Liv. 15.

Sic & coralium, quo primum contigit auras,
Tempore dureſcit, mollis fuit herba ſub undis.

Et celui-ci de Claudien, dans l'Epithalame d'Honorius & de la Princeſſe Marie.

Vimen erat dum ſtagna ſubit, proceſſerat undis
Gemma fuit.

C'étoit un foible ozier ſous la plaine écumeuſe,
Où les Tritons font leur ſejour;
Mais à peine voit-il le jour,
Qu'il ſe métamorphoſe en pierre précieuſe.

G [*Un homme profond dans la langue Arabe.*] L'Auteur le nomme dans la ſuite Fernand Martinez. Je trouve

dans Damien de Goès, Hiſtorien Portugais, Chap. 39. que cet Interpréte s'appelloit Martin Alonze. Cela ne doit faire aucune difficulté, il pouvoit y en avoir deux ſur la flotte.

[*Toi qui occupes ſi dignement le rang ſuprême.*] Le Poëte dit, *tens de Rey officio, Toi qui fais le métier de Roi.* J'avois une grande demangeaiſon de traduire cet endroit à la lettre; j'y trouve beaucoup de nobleſſe; cependant j'ai déferé au ſentiment de quelques amis, qui ont craint que les oreilles Françoiſes ne fuſſent choquées du mot de métier à l'égard d'un Roi. Il eſt vrai pourtant que la Royauté eſt un métier; Philippe II. Roi d'Eſpagne, en étoit bien convaincu; on voit dans une de ſes lettres les paroles ſuivantes. *Hallo me muy embaraçado*, &c. *La multitude & l'importance des affaires qui m'accablent, m'ôtent le loiſir d'être un inſtant à moi-même: en verité, nous autres Rois, nous faiſons un métier bien laborieux, & j'en a grand tort d'en être jaloux.*

I [*Qui captiverent l'Empire des Heſperides.*] Beaucoup de gens ſe ſont imaginés qu'il n'y a jamais eu d'Heſperides ; mais cependant les Auteurs les plus accrédités tombent d'accord que les Fables qui en parlent ſont fondées ſur l'Hiſtoire. Athlas & Heſperus, fils de Japet ou Japhet, & par conſéquent petit-fils de Noé, s'habituerent ſur les côtes d'Afrique, où ils regnerent tous deux enſemble dans une concorde vraiment fraternelle : ils eurent pluſieurs filles ; celles d'Heſperus s'appellerent Heſperides, & celles d'Athlas Athlantides. Les Grecs ont écrit qu'elles poſſedoient de beaux jardins, où il naiſſoit des pommes d'or : cette fiction, qui n'eſt qu'un jeu de mots, veut dire qu'elles entretenoient dans de fertiles pâturages un grand nombre de brebis & de moutons, dont la laine étoit couleur d'or, comme on le voit dans les moutons qu'on nous amene de Barbarie. L'équivoque des Grecs eſt fondé ſur ce que chez eux le terme de μῆλον

ſignifie également *pomme & brebis* : d'autres croyent avec quelque fondement que ces pommes d'or n'étoient que des oranges. Quoiqu'il en ſoit, notre Poëte entend par le Royaume des Heſperides la Tingitane, Maroc & les Iſles adjacentes, en quoi il s'accorde avec les Géographes qui connoiſſent l'antiquité. L'expédition dont parle ici le Roi de Mélinde, eſt celle que fit Alonze V. dans cette partie de l'Afrique, lorſqu'il y prit Arzile, Tanger & pluſieurs autres Places.

[*Jadis les Géants.*] La Fable des Géants qui oſerent attaquer les Dieux, tire ſon origine de la Tour de Babel. Il ſeroit trop long de rapporter tout ce que la Mythologie dit ſur ce ſujet : d'ailleurs, ce ſont choſes aſſez communes ; il eſt plus intéreſſant de ſçavoir s'il y a eu des Géants dans le monde. Je crois qu'on n'en doit pas douter, quoiqu'en diſent certains Interprétes de l'Ecriture, qui prétendent qu'elle ne parle que dans un ſens figuré, lorſqu'elle en fait mention. K

Saint Auguſtin dans ſon quinziéme Livre de la Cité de Dieu, Chap. 9. raconte qu'il a vû auprès d'Utique une dent d'homme qui paroiſſoit cent fois plus groſſe que nos dents ordinaires. Je paſſerai ſous ſilence l'Hiſtoire de Goliat, celle du Roi de Baſan, & mille témoignages d'Auteurs qui favoriſent mon opinion, & je me bornerai à traduire ici une avanture que je trouve écrite dans Bocace; elle eſt curieuſe, le Lecteur ne ſera pas fâché de la ſçavoir. Auprès de Trépano en Sicile, quelques Payſans découvrirent par hazard un vaſte ſoûterrain; ils y entrerent avec des flambeaux, & après y avoir fait quelques pas, ils apperçurent dans une eſpece de niche un homme d'une grandeur demeſurée; il étoit aſſis, & tenoit dans ſa main gauche un bâton, qui avoit plutôt l'air d'un mât de vaiſſeau, que d'une canne: la frayeur les ſaiſit à tel point qu'ils ſe retirerent ſans rien examiner davantage; mais enfin, s'étant un peu raſſurés, ils revinrent

avec plus de 300. autres perſonnes, que la curioſité leur donna pour compagnons. Alors ils virent que le ſpectre qui les avoit épouvantés étoit un Géant mort, lequel, ſelon toute apparence, avoit été embaumé; car il falloit que ſon corps fût là depuis pluſieurs ſiécles : en le touchant il tomba preſque tout en pouſſiere, on ne put en conſerver que trois dents, & environ la moitié de l'os d'une jambe : les dents peſoient près de cent onces, & ſuivant les proportions des membres, l'os fit juger que le Géant avoit eu cent coudées de hauteur : cela paroît certainement incroyable; Boccace l'atteſte comme un fait autentique arrivé de ſon tems, & pour preuve de ſa ſincerité, il ajoûte que les dents furent penduës avec l'os dans l'Egliſe de l'Annonciation de Trepano-même, où il dit qu'elles étoient expoſées aux yeux de quiconque vouloit les voir. Je n'oſe rien décider ſur ce prodige, & j'en laiſſe le jugement au Lecteur, en le priant ſeulement de remarquer

que le corps de qui dépendoit la dent dont S. Auguſtin parle, ne devoit pas être d'une moindre ſtature que le Géant de Sicile.

L [*Pirithoüs & Theſée.*] Ces deux Héros Grecs étoient amis intimes; ils voulurent enlever l'Epouſe d'Aëdonée, Roi de la Theſprotide; mais Pirithoüs fut déchiré par un grand chien nommé Cerbere, qui gardoit le Château de cette Princeſſe. Theſée n'eut guéres plus de bonheur, la perte de ſa liberté fut le prix de ſon audace. Comme Aëdonée étoit très-cruel, & qu'il renfermoit dans des cachots, d'une obſcurité affreuſe, les miſerables que le ſort faiſoit tomber entre ſes mains, on lui donna le ſurnom de Pluton Dieu des Enfers.

M [*Que par des voyes glorieuſes.*] On dira peut-être que voilà bien de l'érudition dans la bouche d'un Maure; je l'avouë, mais en même tems je ſoûtiens que cette érudition ne bleſſe ni la verité, ni la nature, quoiqu'en puiſſent juger ces Critiques impétueux qui condamnent

damnent ſans entendre & ſans examiner. L'objection auroit quelque air de difficulté, ſi au lieu des Maures, il s'agiſſoit des Peuples d'Amerique; un Auteur pourroit craindre de trop hazarder en les faiſant parler Mythologie, ou bien Hiſtoire Grecque & Latine; la raiſon en eſt, qu'on les a trouvés plongés dans une ignorance groſſiere à l'égard de toutes ces choſes; point de livres, & par conſéquent point de lecture, aucun commerce de langue avec les Européens, nulle connoiſſance de la navigation; enfin, telles étoient les ténébres qui environnoient les Américains, qu'ils s'imaginoient que leur horizon terminoit le monde, & qu'ils étoient les ſeuls habitans de la terre. Je crois qu'en de pareilles circonſtances un Poëte ne doit attribuer de l'érudition à ſes perſonnages qu'avec poids & meſure. J'ajoûte cette clauſe, parce qu'il n'eſt pas encore impoſſible d'introduire ſur la ſcene dans les climats les plus barbares & groſſiers, un homme, qui n'ayant

eu aucune liaiſon avec nous, non plus qu'avec les Grecs & les Latins, citeroit, comme fait ici le Roi de Mélinde, les exploits de Theſée & de Pirithoüs, l'embraſement du Temple de Diane, en un mot, toute la Fable & l'Hiſtoire ancienne. Pour cet effet il n'y auroit qu'à établir d'abord quelque ſuppoſition qui autoriſât la conduite de l'Auteur : cela n'eſt pas difficile, & les loix de la Poëſie le permettant ; c'eſt ainſi qu'en a uſé le ſçavant Pere Ubertin-Carrara, Jeſuite, dans ſon Chriſtophe Colomb. Il y a donné aux Américains la connoiſſance de Jupiter, de Pluton & de Cybele, & de pluſieurs autres choſes, qui ſont partie de la Théologie payenne : les Cenſeurs les plus ſeveres n'ont rien à lui reprocher là-deſſus, parce qu'il a ſuppoſé qu'Ulyſſe aborda autrefois dans l'Amérique.

meminere Senes huc ex oriente
Neſcio quem veniſſe virum, cui nomen Ulyſſes,
Ille Deam Cybelem terra ſub imagine nobis
Attulit, ille aram poſuit, quamque aſpicis,
urbem.

C'eſt un Américain qui parle, & qui dit à Chriſtophe Colomb :

Nos vieillards ont tranſmis à leurs derniers neveux
L'hiſtoire & les malheurs d'un Prince généreux,
Qui des lieux éclairés par l'aurore naiſſante
Vint apporter ici ſa fortune flottante ;
C'étoit le ſage Ulyſſe, il nous dicta des Loix,
Nous prêtâmes nos cœurs aux accents de ſa voix,
Nous apprîmes de lui le culte de Cybele,
Notre Religion eſt le fruit de ſon zele :
Ce Temple & cette Ville, ouvrages éclatans,
Dont la beauté réſiſte aux injures des temps,
Font vivre ſur nos bords le nom & la mémoire
De ce Héros fameux, digne auteur de leur gloire.

Cette ſuppoſition ſert de fondement aux libertés du Pere Carrara, & le ſauve des traits de la critique. Notre Auteur n'avoit pas beſoin de pareils ſecours pour donner quelque

érudition aux habitans de Mélinde, & même aux Indiens les plus éloignés de nous : la verité lui ſuffit pour juſtifier ſa conduite. Peut-on ignorer que les Indiens ayent été jadis en liaiſon avec les Grecs ? Les Philoſophes de la Grece ne voyageoient-ils pas dans tout l'Orient pour y conſulter les Mages & les Brachmanes ? & n'eſt-ce pas chez eux que Pithagore puiſa le dogme de la Métempſycoſe, qu'il apporta dans l'Europe ? N'eſt-ce pas encore un fait certain qu'Alexandre a été dans les Indes, qu'il les a conquiſes, & qu'il y a ſejourné ? On ſçait que ce Prince chériſſoit les belles lettres ; il le témoigna hautement, lorſqu'un jour ayant trouvé l'Ecrin de Darius parmi les dépoüilles des Perſans, il dit qu'il n'avoit rien de plus précieux à renfermer dans ce petit coffre, que les Oeuvres d'Homere. Or, puiſque ſelon la maxime d'Horace,

Regis ad exemplum totus componitur Orbis ;

Puiſque tout l'univers ſuit l'exemple des Rois,
Et que leurs ſentimens ont la force des Loix,

nous pouvons croire que les courtiſans d'Alexandre imitoient ſon goût pour les ſciences, d'autant plus que preſque toute ſon armée étoit compoſée de Grecs & de Macédoniens, gens d'eſprit s'il en fut jamais. En ce cas, nous n'aurons pas tort d'inferer que pendant ſon ſéjour dans les Indes, les Peuples de ces climats apprirent la Mythologie, l'Hiſtoire & pluſieurs autres choſes ſemblables; ou ſi ce ne fut pas durant qu'il demeura chez eux, au moins eſt-il indubitable que cela n'a pû manquer d'arriver après ſon départ, puiſqu'il fonda dans les Indes pluſieurs Villes fameuſes, entr'autres Alexandrie & Bucéphalie, & qu'il y laiſſa des Grecs qui s'y établirent. On ne ſçait pas bien quel a été le ſort d'Alexandrie; mais pour Bucéphalie, elle ſubſiſte préſentement ſous le nom

de Lahor, qui eſt la Capitale de Pengab dans les Etats du Mogol : il paroît même que ces Grecs qui reſterent aux Indes, y répandirent leur langage ; on y trouve à tout moment pluſieurs noms de lieux, de plantes & d'animaux qui en font foi ; par exemple, le nom de la ville d'*Agra*, ſignifie *Chaſſe* en Grec, les Mogols le lui ont donné, parce qu'ils l'ont bâtie dans un endroit où Genſiſcan, leur premier Empereur, fit autrefois une grande chaſſe. Celle d'*Orixa* tire le ſien de deux mots, ὄρος, *montagne*, & ἰξὸς, *du guy* ; effectivement elle eſt ſituée ſur une montagne où cette plante abonde. Les Malabares appellent leur nobleſſe Naïres, titre dérivé de Νάϊρον, *parfum* ; c'eſt que dans leur Pays, comme dans le reſte des Indes, les gens de qualité font gloire d'être toujours parfumés : on ne finiroit point, ſi l'on vouloit épuiſer cette matiere. Les indiens ont été en liaiſon auſſi avec les Romains : je l'ai déja prouvé par les témoignages de Macrobe, de Pline & d'au-

tres Auteurs, que j'ai déja cités dans mes notes du premier Chant. Voyez-y l'article de la découverte des Indes, & celui de la Taprobane. Ainſi, il eſt donc vrai de dire, que par le canal des Romains les Orientaux ont pû recevoir la Mythologie, les Poëtes, &c. Vers la décadence de l'Empire, les ſciences paſſerent de Rome à la ville d'Alexandrie en Egypte : c'étoit une ſeconde Athenes. On auroit mauvaiſe grace de ſoûtenir que les Alexandrins & les Egyptiens ne fréquentoient pas les Indes : Achille-Tacius, qui étoit natif d'Alexandrie-même, nous eſt garant du contraire dans le quatriéme Livre de ſes Erotiques, où il introduit Charmidès, Général Egyptien, qui parle des bêtes & des plantes qu'il a vû dans les Indes; mais une choſe qui acheve de décider en faveur du Camoëns, c'eſt l'invaſion d'Eſpagne par les Maures & par les Arabes; ils s'y appliquerent à l'étude : comme ils avoient beaucoup de pénétration, leurs progrès furent rapides; ils traduirent,

ils commenterent dans leur langue les meilleurs ouvrages des Grecs & des Latins, & ils en firent de nouveaux : pluſieurs ſiécles après on les chaſſa d'Eſpagne, d'où ils porterent dans l'Affrique & dans l'Aſie les ſciences qu'ils avoient appriſes en Europe. Avec ces lumieres, croira-t'on maintenant que le Camoëns ait bleſſé la vraiſemblance, ni même la verité, en repréſentant un Roi Maure qui parle de Pirithous ou de quelqu'autre ſujet tiré de la Fable ? Les Cenſeurs devroient ſe reſſouvenir que les Contes Arabes du Dervis Moclès, qui nous ſont connus ſous le titre de *Mille & une nuits*, ne font ſouvent qu'imiter Virgile, Homere & Ovide, témoin l'Hiſtoire du Géant de Sindbad, qui reſſemble parfaitement à celle de Polipheme.

Fin des Remarques du ſecond Chant.

CHANT III.

A Preſent belle Calliope A
redis moi toutes les cho-
ſes qui furent racontées au
Roi de Mélinde par l'illuſtre
Gama : répands ton feu dans
mon ſein, dans ce ſein, qui
t'aime avec des tranſports ſi
ſinceres ; prétes à ma bouche
l'harmonie & les accents de
ta voix immortelle. Ainſi
puiſſe l'Inventeur de la mede-
cine ſonger toûjours avec un
plaiſir nouveau que de ſa ten-
dreſſe & de la tienne nâquit
le divin Orphée ; puiſſe-t-il
charmé de tes ſeuls appas ou-
blier pour jamais Daphné, B
Clytie, & Leucothoé. Rends

roi, Nimphe adorable, au juſte deſir, qui m'anime; viens, abandonne le ſommet de l'Helicon & les fleurs du Pinde, ou bien je publierai que tu crains que mes vers effacent ceux de ton fils : c'en eſt fait mes vœux ſont exaucés, & je ſens qu'Apollon m'abreuve à longs traits des eaux ſacrées de l'Aganippe.

Toute l'aſſemblé gardoit un profond ſilence pour écouter Gama ; qui après quelques inſtants de reflexion prit la parole en ces termes : Vous m'ordonnez, grand Roi, de vous raconter l'origine de ma Nation & ſes exploits guerriers : c'eſt un fardeau dont le poids me paroît au-deſſus de mes forces ; d'ailleurs j'ai lieu de craindre qu'on ne me ſoupçonne d'orgueil en m'enten-

dant faire l'éloge de ma Patrie, & d'un Peuple dont la gloire réjaillit ſur moi; cependant il faut obéir, j'atteſte l'aſtre qui nous éclaire, que je ne dirai rien contre la verité: d'abord je commencerai par vous dépeindre les principaux climats de la partie du monde que nous habitons, enſuite je vous parlerai des guerres que nous avons ſoûtenuës.

Entre la Zone du Pôle Arctique & celle qui eſt dominée par le ſigne brûlant de l'Ecreviſſe, s'éleve la ſuperbe Europe; le vaſte Océan l'arroſe, tant du côté qui regarde l'Ourſe Boréale, que de celui qui voit coucher le ſoleil; vers le Midi la Mer Mediterranée lui païe un tribut de ſes flots: vers l'Orient, elle a pour bornes

ces rivages ſameux, où la vengeance Grecque ne laiſſa que la place d'Ilion. En ce lieu qui la joint preſque avec les confins de l'Aſie, elle en eſt ſeparée par le fleuve Tanaïs, dont les eaux coulent des monts Riphéens dans le Palus Méotide.

Telle eſt la ſituation de notre Europe : ſa partie Septentrionale eſt hériſſée de hautes montagnes où le terrible
C Eole & les cruels Aquilons ont établi leur Empire : le flambeau des Cieux a ſi peu de force dans ce climat, que la mer y eſt gélée, & la terre ſans ceſſe couverte de neige. C'eſt-là le ſéjour d'un grand nombre de Scythes, Nation ancienne qui diſputa jadis le droit d'aîneſſe aux Peuples que le Nil abbreuve de ſon

onde précieuſe : c'eſt-là qu'on trouve maintenant les froides cavernes des Lappons, l'inculte Norvege & l'Iſle de Scandinavie fiere des lauriers que ſes enfans ont moiſſonnés dans les champs Italiens : ces D vaſtes Provinces ſont lavées par un bras de l'Océan Sarmatique, où l'on voit naviguer le Pruſſien, le Suedois & le Commerçant de Dannemark lorſque la rigueur de l'hyver n'enchaîne pas les flots.

Entre cette Mer & la Tanaïs vivent pluſieurs étranges Nations, les Ruſſes, les Moſcovites & les Livoniens qui deſcendent des Sarmates ; les Marcomans qui habitent la forêt d'Hercynie, & qui dépendent du ſceptre de Pologne : les Saxons, les Panno-

niens, le Peuple de Bohême, & mille autres qui boivent les eaux de l'Amiſe, de l'Elbe & du Danube, tous ſujets de l'Empire d'Allemagne; entre le Danube & le fameux de-
E troit où Hellé laiſſa ſon nom & ſa vie, s'étendent les champs de la Thrace, lieux jadis ſi chers au redoutable Mars, & maintenant ſoûmis à la fierté Ottomane qui captive ſous ſes loix le ſommet orgueilleux d'Hemus & de Rhodope, & les ramparts de Byzance: Enſuite vient la Macedoine d'où l'on entre dans les fertiles régions de la Grece, climats autrefois ſi fortunés, où l'éloquence & la ſublimité de l'eſprit étoient un don natal qu'on recevoit dès le berceau, & où la gloire des armes unie avec celle des

Muſes formoit des Heros, dont le nom ne perira jamais.

Après la Grece on trouve les vaſtes campagnes de Dalmatie, & dans le Golphe du perfide Antenor, la ſuperbe Veniſe au milieu des eaux ; Veniſe qui d'un commencement ſi obſcur eſt parvenuë au plus haut degré de ſplendeur, où ſon ambtion pût aſpirer : là s'éleve & s'avance dans les flots l'invincible Italie, cette glorieuſe mere d'une Nation triomphante, qui a fait trembler tout le monde ſous ſes exploits : d'un côté Neptune l'environne, de l'autre une redoutable chaine de montagnes lui ſert de rempart naturel, & au milieu de ſa longueur elle eſt coupée par le fier Apennin, dont la tête ſourcilleuſe a fléchi ſous la F

G valeur de nos Ancêtres. Autrefois cette partie de l'Univers étendit ſa puiſſance par les armes, à preſent moins belliqueuſe elle ſoumet les Peuples par la Religion.

Des confins d'Italie on paſſe dans les Gaules, dont les habitans ſe vantent que les principaux triomphes de Ceſar ſont dûs au courage de
H leurs Ayeux ; c'eſt là que les eaux de la Seine, du Rhône, de la Garonne & du Rhin enrichiſſent l'un des plus beaux Royaumes qu'éclaire le ſoleil: ce Royaume eſt borné par les montagnes où l'aimable Pyre-
I ne fut enſevelie, & d'où, ſi l'antiquité ne nous trompe pas, un embraſement prodigieux fit couler autrefois des ruiſſeaux d'or & d'argent: au-delà de ces monts on decou-

vre

vre les immenſes Provinces de l'Eſpagne qui eſt comme la tête de l'Europe : ſa gloire affermie par la valeur de ſes nourriſſons, mepriſa toûjours les caprices de la fortune, & les efforts de mille Nations inquiétes qui ne la voyent que d'un œil jaloux; elle embraſſe dans ſon ſein pluſieurs Peuples divers, qui font ſa force & ſa nobleſſe; l'Arragonnois qui s'eſt illuſtré par la conquête de Parthénope, les Navarrois & les Neveux d'Aſtur ſi redouté de la Lune Ottomane, le Galicien fécond en ſtratagême, l'indomptable Caſtillan, les guerriers de Léon & de Grenade, & ceux qui cultivent les bords du Bétis. L M N

Vis-à-vis l'une des extrémités de ce puiſſant Empire

s'éleve l'Affrique Tingitane, qui n'eſt ſeparée des rivages
O Iberiens que par le fameux detroit où Hercule acheva ſes travaux ; d'un autre côté les confins de l'Arragon joignent l'Eſpagne au Royaume de Portugal ; heureux Royaume dont les armes ſecondées de la faveur du Ciel, font trembler les Peuples de Mauritanie juſques dans leurs brillantes retraites. C'eſt-là que mes yeux naiſſans ont reçu la lumiere, & c'eſt-là qu'il me ſera doux de mourir ſi la clemence divine permet que j'y retourne après une entrepriſe ſi perilleuſe.

Anciennement cette terre fortunée portoit le nom de Luſitanie, nom derivé de Luſus qui fut l'un des plus chers favoris du fils de Semele, &

qui après l'avoir accompagné dans toutes ſes conquêtes, vint établir ſon ſejour ſur les rives du Tage, lieux charmants où naquit le brave Paſteur dont la force terraſſa tant de fois l'Aigle Romaine, l'invincible Viriatus, qu'aucun Heros ne peut effacer dans le Temple de mémoire; après Niriatus les rigueurs de la fortune ont fait gémir longtems le Portugal dans l'eſclavage & dans l'obſcurité, enfin le Ciel a daigné répandre ſur lui un rayon de ſa ſplendeur.

Un Roi nommé Alonze étendoit ſa domination ſur l'Eſpagne, mille & mille victoires remportées ſur les Sarraſins le rendoient fameux depuis le ſommet de Calpé juſqu'aux rivages qui voyent

naître l'aurore ; pluſieurs jeunes Heros venoient de toutes les parties de l'Europe apprendre ſous ſes loix le grand art de la guerre : enflammés d'une noble ardeur ils abandonnoient les delices & la tranquillité de leur Païs natal, pour s'offrir à la mort en volant ſur les pas de ce Prince magnanime : après qu'ils eurent ſignalé leur courage par de brillans exploits, l'illuſtre Alonze jugea qu'il devoit leur témoigner ſa reconnoiſſance : le plus brave d'entre ces ge-
P nereux avanturiers étoit Enrique ſecond fils d'un Roi de Hongrie ; Alonze pour prix de ſa valeur lui donna les terres du Portugal avec la
Q main de l'aimable Thereſe ſa fille.

Enrique dans ſa nouvelle

Principauté ne ſe laiſſa point ſurprendre aux attraits de la molleſſe ; les deſcendans d'Agar ſuccombent de tous côtés ſous ſes coups redoutables, chaque jour il recule à leurs dépens les frontieres de ſon Empire : bien-tôt ſe livrant ſans reſerve au feu de ſon grand cœur, il paſſe dans les champs d'Idumée, il vole à la conquête de Solyme, & Godefroy triomphe par ſon ſecours.

Revenu des rives du Jourdain, Enrique meurt plein de gloire & d'années, il meurt & laiſſe un fils qui dès ſa tendre enfance promet d'égaler les vertus de ſon Pere dont il eſt le portrait vivant ; ſa Mere s'empare des rénes de l'Etat, & joignant à l'ambition une foibleſſe honteuſe, elle ſe ſou-

met au joug d'un ſecon hy-
S menée. Le jeune Alonze qu'el-
le desherite, ne demande
qu'à ſon bras la reparation de
cette injuſtice; les Eumeni-
des allument le flambeau de
la guerre civile, le ſang cou-
le dans les campagnes de
Guimarreins; la Princeſſe ar-
mée contre ſon fils ne voit
pas combien ſa fureur outra-
ge l'amour maternel, un au-
tre amour lui faſcine les yeux
& ferme ſon ſein aux mouve-
mens de la nature.

O cruelle Progné, & toi barbare Epouſe de Jaſon, joüiſſez d'un ſpectacle qui doit vous être bien doux! vous puniſſez ſur vos enfans la perfidie de leurs peres; le crime de Thereſe paſſe tous vos forfaits, puiſqu'une indigne flâme & une ambition déteſtable

ſont les ſources de ſon inhumanité. Pour l'un de ces deux motifs, Scylla trahit T
l'auteur de ſes jours, & pour l'un & l'autre Thereſe conſpire la mort de ſon fils ; mais le ſuccès ne répond pas à ſes vœux : Alonze remporte la victoire, ſes Sujets rebelles effacent leur faute en lui rendant hommage & en le reconnoiſſant pour leur Prince legitime. Dans la colere qui le poſſede, il pouſſe la vengeance plus loin qu'il ne devroit ; ſa mere eſt renfermée dans une étroite priſon par ſon ordre, cette rigueur extrême attira ſur lui le châtiment du Ciel, V
& ſi la punition fut tardive, elle n'en fut pas moins rude.

Le Caſtillan s'avance avec X
une armeé redoutable pour venger l'injure de ſa fille, mais

quelles que ſoient ſes forces il eſt vaincu & mis en déroute par les Portugais, qui ſans s'arrêter au deſavantage du nombre, attaquent, renverſent & diſſipent en un moment cet ennemi ſi terrible; honteux de ſa défaite & ſe flattant de la reparer, il revient à la charge, il ſurprend Alonze dans Guimarreins, l'aſſiege, le preſſe & le reduit à la derniere extrémité.

Malgré ſa courageuſe réſiſtance Alonze étoit perdu, ſi le vaillant Egas-Moniz, l'un de ſes ſujets les plus illuſtres & les plus fidéles, n'eût conjuré la tempête: cet homme dont toute l'Eſpagne reſpecte la vertu, va trouver le Roy de Caſtille & l'aſſûre que ſon Maître lui fera hommage de

ſa

ſa Couronne ; ſur la parole d'Egas l'ennemi ſe retire. Alonze étonné d'un changement ſi ſoudain n'oſe qu'à peine en croire à ſes yeux, mais lorſqu'il apprend ſous quelle condition le ſiege a été levé, la douleur s'empare de ſon ame & il refuſe de ſe ſoumettre. Y

Le jour où l'invincible Alonze devoit, ſuivant la promeſſe d'Egas, humilier l'orgueïl de ſon Diadême ſous de ſuperbes loix, ce jour odieux pour un cœur jaloux de ſon indépendance, étoit déja paſſé ; le Caſtillan s'impatiente, il tonne, il éclate, il fulmine ; Egas voyant que ſa parole trahie ; aſſemble un nouvel orage ſur le Portugal, ſe devouë genereuſement à la mort pour dégager ſa gloire des ombres

du parjure ; & pour appaiſer, s'il eſt poſſible, la fureur du Roi d'Eſpagne, il part, il ſe preſente au Monarque irrité
Z avec ſa femme & ſes enfans : Seigneur, lui dit-il, c'eſt ſur moi que doit tomber votre colere ; je me ſuis trop flatté, lorſquej'ai cru que mon Prince accompliroit une promeſſe que j'oſois vous faire ſans ſon aveu. Puniſſez ma témerité, vangez-vous, voici le coupable qui vient vous payer aux dépens de ſa vie, & ſi une victime ſeule ne ſuffit pas à votre juſte reſſentiment, voici ma famille que je vous amene, un même eſprit nous anime, nous ſommes prêts à ſubir les ſupplices les plus cruels.

O grandeur d'ame, ô merveilleuſe fidelité d'un ſujet qui ſe ſacrifie pour ſon Maî-

tre ? que fit davantage le Perſan qui ſe défigura lui-même, & qui ſe couvrit de bleſſures pour ſoûmettre une fameuſe ville au pouvoir de ſon Prince ? excès de zele dont Darius ſoupira pluſieurs fois, en diſant qu'il prefereroit la ſanté de ſon cher Zopire à la conquête de vingt Babylones. Egas proſterné devant le Roi de Caſtille s'attendoit au traitement le plus dur & le plus funeſte ; tel qu'un malheureux que la ſentence du Juge condamne au trépas, & qui courbe ſa tête ſous l'homicide acier dont le fil va trancher ſes jours. Mais le Caſtillan touché d'une generoſité ſi rare, laiſſe vaincre ſa colere par la compaſſion qui ſe gliſſe dans ſon cœur,

Après cet évenement qui fut

ſuivi d'une treve entre le Roi
de Caſtille & le Prince de Portugal, celui-ci fit marcher ſes
troupes belliqueuſes contre les
B enfans d'Almanzor qui habitoient les terres ſituées au-delà du Tage; déja ſes drapeaux voltigeoient dans la plaine d'Orique, où ſon camp étoit aſſis en preſence de l'armée des Sarraſins; ſon eſpoir eſt fondé ſur le ſecours du ciel, l'effroyable multitude des ennemis ne l'étonne pas, quoiqu'ils ſoient plus de cent contre un; cinq Rois les conduiſent, le principal d'entre eux s'appelle Iſmar, qui auſſi-bien que ſes quatre Collegues joint un grand courage à une longue experience des travaux de la guerre; ces Monarques ſont accompagnés de pluſieurs Amazones char-

mantes, qu'une vive tendreſſe fait voler ſur leurs pas: elles veulent imiter les filles du Thermodon, & cette Reine intrepide, qui ſur les bords du Scamandre oſa braver la valeur des Grecs. C

La lumiere du matin effaçoit les aſtres de la nuit, lorſqu'Alonze & ſes troupes apperçureut dans la ſuprême region des airs le puiſſant Dieu du Portugal: il les animoit par le feu de ſes regards & par les accents de ſa bouche adorable. Seigneur, s'écrie Alonze, je t'entends & je cours t'obéir, ſoûtiens mon bras, fais tomber ta colere ſur les ennemis de ton culte ſacré! A l'aſpect de ce prodige, les Luſitains ſentent naître dans leurs cœurs une force nouvelle, & voïant

que la bonté Divine ſe déclare ſi ouvertement pour leur Prince, ils lui donnent le titre qui manquoit à ſa grandeur, ils le proclament Roi du Tage; une douce allegreſſe ſe répand dans toute l'armée, mille voix confuſes portent juſqu'au Ciel le nom & la
D gloire d'Alonze.

Comme on voit dans les montagnes un dogue impetueux excité par les chaſſeurs s'élancer ſur le taureau ſauvage, s'attacher tantôt à ſon flanc, tantôt à ſon oreille, le mordre & le déchirer juſqu'à ce qu'il le tienne abbatu ſous lui ſans force & ſans vigueur: tel le nouveau Monarque & ſes braves ſujets encouragés par le Dieu qu'ils reverent, fondent ſur les eſcadrons de Mauritanie. Etonnées de cet

assaut qu'elles n'attendoient pas, les troupes d'Ismar percent la voute des cieux par leurs cris redoublés ; l'un prend des fléches, l'autre saisit une lance, les trompettes, les tymbales annoncent de tous côtés la fureur de Bellone.

Ainsi lorsqu'avec le secours de Borée un embrasement imprevû déploye ses ravages dans une campagne couverte des trésors de la blonde Cerès, & consume les richesses du laboureur, toute la famille rustique qui goûtoit les douceurs du repos, se reveille au bruit de la flamme, chacun se tourmente & s'agite pour s'opposer aux progrès du mal, mais la surprise & la précipitation des uns & des autres rendent leurs soins inutiles.

De même les Affricains éperdus courent tumultueuſement aux armes ; & ſans ſçavoir ce qu'ils font, ils s'avancent, ils pouſſent leurs chevaux contre l'ennemi.

Le Portugais heurte impetueuſement les ſoldats d'Ilmar, les renverſe & leur ouvre le ſein à coups de lance ; on ſe rencontre, on ſe choque avec une fureur qui ébranleroit le ſommet des montagnes. La terre tremble ſous les pas des courſiers fougueux ;
E l'impitoyable Erinnys voit des bleſſures énormes & des coups dignes d'elles : les guerriers de Luſus briſent, coupent, taillent, enfoncent plaſtrons, armures, boucliers, cuiraſſes & turbans ; la Parque étend ſes ailes affreuſes ſur les Mauritains, l'un expire en mor-

dant la pouſſiere, l'autre implore le ſecours de ſon Prophete ; têtes jambes & bras volent & bondiſſent de toutes parts, l'œil n'apperçoit que viſages couverts d'une paleur livide, que corps déchirés & qu'entrailles palpitantes.

L'armée ennemie après une longue réſiſtance perd le champ de bataille, qu'elle laiſſe teint de pourpre & abbreuvé des flots de ſon ſang, Alonze recueille les riches dépoüilles des Mauritains, & pour immortaliſer ſa victoire, il fait peindre ſur ſon bouclier cinq petits Ecuſſons qui repreſentent les 5. Rois qu'il a vaincus. Peu de tems après il recouvre ſur Iſmar la ville de Lyria, celle d'Arronchez & l'agréable Santarein, où le Tage ſemble rouler ſes eaux avec

une complaiſance digne d'un ſi beau ſéjour. A ces conquêtes il ajoûte la priſe de Mafra, & plus rapide qu'un torrent, dont rien ne peut arrêter la
F courſe, il ſoûmet la belle Sintre à ſon pouvoir ; Sintre ſi cherie de la Lune, & environnée de Bocages delicieux où les Nayades cachées dans le ſein des fontaines tâchent de ſe dérober aux ardeurs de l'amour.

Et toi noble Liſbonne, bril-
G lant ouvrage du Heros d'Ithaque, toi qui tiens le profond Océan ſous ton obéiſſance, tu fus auſſi contrainte d'obéir aux loix du redoutable Alon-
H ze ! Soûtenu d'un puiſſant renfort de François, de Germains & des Peuples d'Albion, il met le ſiege devant cette vil-
I le fameuſe ; elle réſiſte fiere-

ment aux plus rudes attaques, & la lune renouvelle cinq fois ſon front d'argent ſans qu'on puiſſe obliger les Mauritains à ſe rendre ; mais enfin ils ſuccombent, la Place eſt emportée d'aſſaut. Le carnage fut terrible, & ſi la fermeté des Vainqueurs accabla les Vaincus, le déſeſpoir des Vaincus enſanglanta les lauriers des Vainqueurs. Ainſi furent ſubjugués ces ſuperbes remparts qui avoient toûjours bravé les efforts des Scythes & des Vandales, dont l'Ebre & le Bétis ſubirent autrefois le joug imperieux. Après cette conquête toute l'Eſtramadure ſe range ſous la domination Portugaiſe, auſſi-bien que Torrès-Vedras, Obidos & Alenquer, où des ſources d'eaux vives & fraîches qui

courent sur un fonds pierreux, murmure... ...azouillement dont l'oreille est charmée. Elves, Serpa, Moura & Alcazer ont bien-tôt le même sort: & vous terres fecondes situées au-delà du Tage, vastes & délicieuses campagnes où Cerès répand à pleines mains ses plus riches faveurs, c'est à votre Maître legitime que vous payerez désormais le tribut de vos moissons.

D'un autre côté je vois le vaillant Gyralde, qui soûmet au pouvoir d'Alonze les murs d'Evora, où le rebelle Sertorius trouva autrefois un azile contre la puissance Romaine, & où cent & cent arcades superbes conduisent les eaux d'une source éloignée, qui roule avec pompe sa liqueur precieuse sur des voutes de

marbre & de porphyre : en même tems Alonze, qui par une gloire immortelle veut ſe dédommager des bornes étroites où les deſtins reſſerrent la vie humaine, l'infatigable Alonze s'empare de Béja ; les Portugais animés d'une juſte colere font paſſer au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrent dans cette malheureuſe Place ; recompenſe terrible des fureurs que les Mauritains ont exercées ſur les habitans de Francoſe. *

M

Bien-tôt la poiſſonneuſe Cyzimbre ouvre les portes au Vainqueur, bien-tôt Palmelle eſt ſubjuguée : le Roi de ces deux villes étoit un puiſſant

* Quelques jours auparavant les Maures s'étoient emparés par ſurpriſe d'une petite ville nommée Francoſe, ils y commirent des cruautez épouvantables, mais ils ne tarderent pas à s'en repentir, ainſi que le marque notre Poëte.

Prince Mauritain qui tenoit ſa cour dans Badajox. Dès qu'il apprend que Cyzimbre eſt aſſiegée, il vole à ſon ſecours ; ſes tròupes ſont nombreuſes & leſtes, l'or brille ſur leurs armes : elles s'avancent à grands pas, mais ſans diſcipline & ſans ordre. Alonzc les attaque ſubitement au coin d'une Montagne qui le déroboit à leurs yeux, ſon aſpect imprevû les glace d'effroi ; ainſi, lorſqu'un fier taureau s'eſt caché dans un bois avec la geniſſe qu'il aime, s'il entend quelque bruit, ou s'il ſent approcher quelqu'un, il ſort de ſa retraite en pouſſant des mugiſſemens affreux, le voyageur qui ne s'attendoit à rien, fremit du danger qui le preſſe & confie à la legereté de ſes pieds le ſalut de ſes

jours : tels le Roi de Badajox & ſes ſoldats ſont frappés d'une terreur panique en voyant paroître Alonze ; le Luſitain les pourſuit avec ardeur , leur déroute eſt marquée d'une longue trace de leur ſang.

Cette heureuſe victoire remportée par ſoixante hommes de cheval ſur une multitude ſi formidable, fut ſuivie de la conquête de Badajox ; mais au milieu de toutes ces proſperités ſi rapides , le Ciel châtia l'extrême rigueur d'Alonze, qui avoit laiſſé mourir ſa mere en priſon : la malédiction qu'elle fulmina contre lui avant que deſcendre dans la nuit du tombeau, eut enfin ſon effet. Ainſi l'ordonnerent les decrets immuables de l'intelligence Souveraine qui

régle nos deſtinées : aux yeux de cet Etre ſi pur, le crime eſt toûjours crime, & mille vertus qui l'accompagnent ne l'embelliſſent pas.

Le Conquerant Luſitain étoit encore dans Badajox, lorſqu'il s'y vit aſſiegé par le Roi de Léon qui revandiquoit cete place, comme dépendante de ſon ſceptre & non du Portugal. Alonze refuſe de la rendre, il ſort, il court au combat & s'élance ſur l'ennemi avec l'impetuoſité d'un tourbillon de feu ; mais ſon cheval qu'il pouſſe trop vivement, lui rompt une jambe contre les ferrures dont la porte de Badajox eſt armée : la victoire qui le voit dans ce triſte état déſerte d'auprès de lui, les ſoldats de Léon l'arrêtent, ſa captivité vange celle de ſa mere.

O O toi

O toi grand & genereux Pompée déſormais ne rougis plus de la victoire que Ceſar t'a ravie! ton nom s'eſt rendu redoutable ſur les froides rives du Phaſe, dans les brûlantes campagnes de Syene, ſous l'Ourſe glaciale & ſous la ligne de l'Equinoxe; les riches Arabes, les fiers Sarmates, les habitans de la Colchide, ſi fameuſe par la Toiſon d'or, les Cappadociens, les Peuples de la Paleſtine, ceux de Sophene & de Cilicie, & ceux qui boivent les eaux du Tigre & de l'Euphrate ont tremblé ſous tes exploits: enfin des bords de la Mer Athlantique juſqu'au mont Taurus, rien n'a pû te réſiſter; & ſi les plaines de Pharſale t'ont été funeſtes, ſonge, pour adoucir ta dou-

leur, qu'Alonze eſt priſonnier: tous ſes jours étoient marqués de quelque triomphe nouveau, la ſcene change, il éprouve comme toi l'inconſtance du ſort; ton Beau-pere te vainquit, & le Heros Portugais eſt vaincu par ſon Gendre!

Après ce malheur l'illuſtre Alonze rendu à ſes Etats fut encore aſſiegé dans Santarein par les Peuples de Mauritanie; mais leur tentative ne réüſſit pas au gré de leur deſirs. Alonze étoit pour lors dans un âge qui demandoit du repos, ſes lauriers n'avoient pas garenti ſa tête des neiges de la vieilleſſe, il jugea qu'il devoit remettre ſon épée en de plus jeunes mains, & ſon fils, le genereux Don Sanche, fut chargé de punir les enfans d'Almanzor qui recommen-

çoient à infecter les plaines d'au-delà du Tage.

Ardent à marcher ſur les traces de ſon Pere, ce Prince en fait plus qu'on n'en exige de lui, & ſes premiers coups teignent du ſang des Mauruſiens le fleuve qui lave les murs de Seville : enſuite il vole vers Béja que le même Peuple aſſiegeoit, & ſon bras la délivre du danger qui la menace : l'Affricain déſeſperé par des pertes ſi frequentes, rappelle toutes ſes forces pour tirer une vengeance memorable des affronts dont les Portugais le couvrent chaque jour ; il aſſemble ſous ſes drapeaux les habitans de cette montagne qui ſoûtint jadis la voute du Ciel, ceux du promontoire d'Ampeluſe & ceux de Tanger, où le cruel Antée

P
Q
R

faiſoit ſa demeure: les Bergers d'Abyla ſont auſſi contraints d'abandonner leurs pâturages pour prendre les armes, & la trompette guerriere anime tout le royaume que l'illuſtre
S Juba tint autrefois ſous ſa domination.

Avec cette multitude effroïable de nations diverſes,
T le Miramolin deſcend en Portugal; treize Rois qui le reconnoiſſent pour leur Empereur & pour leur ſouverain Maître, groſſiſſent ſon cortege: la terreur le précede, les ravages le ſuivent, le fer & la flamme marquent ſa route, & laiſſent de tous côtés des monumens de ſa colere. Il met le ſiege devant Santarein, où le brave Don Sanche s'eſt renfermé, il lui donne des aſſauts continuels; les Mauri-

tains déployent leur force & leur courage à l'envy l'un de l'autre ; l'impetueux Belier, la violente Baliſte & les mines ſecrettes jouent ſans aucun relâche contre les murs de la ville ; mais ce ne ſont que vaines attaques, le fils d'Alonze pourvoit à tout, ſa prudence & ſa valeur rendent impuiſſants les plus redoutables efforts du Miramolin.

Le Roi étoit alors dans l'agréable Conimbre, qui eſt environnée de riantes prairies, dont les eaux du Mondégo nourriſſent la verdure ; dès qu'il ſçut le danger que ſon fils couroit, il oublia que ſon âge n'étoit plus propre aux fatigues de la guerre, il part en diligence, ſa vieilleſſe ne dérobe rien à ſon activité. Voyez-le s'avancer contre les ennemis avec une troupe de ſoldats

accoûtumés à vaincre ſous ſes loix ; voyez le fils & le pere, qui chacun de leur côté fondent en même temps ſur les Lybiens. Figurez-vous les tentes abbatuës, les drapeaux déchirés, les armes & les dépoüilles qui nagent dans le ſang, & les monceaux de mourants & de morts qui jonchent la terre, enfin une victoire complette. Les débris de l'armée Mauruſiéne abandonnent le Portugal avec une honteuſe précipitation ; mais avant que d'en ſortir, ils y laiſſent
V leur Empereur, qui perd la vie en s'enfuyant. Les Portugais délivrés d'un ennemi ſi terrible louent le Ciel, qui a combattu pour eux dans une conjoncture, où toutes les forces humaines n'auroient pu les défendre.

Le vieux Alonze joüiſſoit de

ſa gloire, lorſqu'il fut contraint de payer à la Parque le tribut qu'elle exige des Rois auſſi-bien que des bergers ; ſes ſujets le pleurerent amerement, les rochers, les bois & les montagnes retentirent de leur juſte affliction ; le Tage groſſi des larmes de ſes Nimphes, précipita ſon cours vers les flots de Neptune avec un murmure funebre, qui exprimoit ſa douleur ; & les échos appellerent longtemps d'une voix plaintive le genereux Alonze. Alonze en mourant laiſſa parmi ſon peuple & dans tout l'univers un nom qui vivra toûjours. X

Don Sanche fidele imitateur des vertus de ſon pere monte auſſi-tôt ſur le Thrône, & peu de temps après il aſſiege les remparts de Sylves

avec un puiſſant ſecours de Germains, qui alloient porter leurs armes dans les champs de Galilée ſous les drapeaux de l'Empereur Federic; le but de leur voïage étoit de relever la fortune du brave Luſignan, dont les troupes affoiblies par les rigueurs d'une ſoif brûlante, étoient tombées ſous le fer de Saladin. Ils voloient à cette pieuſe guerre lorſque la tempête, ou plûtôt le Ciel les conduiſit au port de Liſbonne: Don Sanche profita de leur arrivée pour ſe rendre maître de Sylves. Aux palmes victorieuſes, dont les Affricains domptés parent le front de ce jeune Heros, il joint les lauriers, que lui cedent les peuples de Leon; la ſuperbe Tuy, dont il rabaiſſe l'orgüeil, ſert de trophée à

ſon

ſon courage, & pluſieurs autres villes voiſines ſubiſſent le joug qu'il leur impoſe ; mais une mort prématurée l'enleve au milieu de ſa gloire. Son fils Alonze II. prend ſa place, c'eſt ſous le regne de celui-ci, qui fut notre troiſiéme Roi, que les Portugais reconquirent Alcazer ſur les Mauritains, qui s'en étoient nouvellement emparés. Après ſon trépas Don Sanche II. lui ſuccede ; ce fut un Prince, que ſon caractere fit haïr de ſes ſujets : il n'étoit cependant ni coupable de flammes inceſtueuſes, comme Neron, ni cruel comme le barbare Phalaris ; ſon indolence étoit le ſeul crime qu'on pouvoit lui reprocher, c'en fut aſſez pour lui ôter des mains les rénes de l'Etat ; le Portugal accoû-

tumé depuis quelque temps à vivre ſous des maîtres genereux, ſe refuſe aux loix d'un eſclave couronné, qui n'agit que par l'organe de ſes Miniſtres & de ſes favoris.

Laſſés de porter un joug ſi honteux les peuples appel-
Z lent le Comte de Boulogne au Gouvernement de l'Empire, & d'une voix unanime il eſt proclamé Roi après la mort du foible Don Sanche ſon frere. Ce Monarque nouveau, qui avec le nom d'Alonze fut illuſtré du ſurnom de brave, ne ſe vit pas plûtôt affermi ſur le thrône, qu'il reſolut d'étendre les limites de ſa domination; ſon grand cœur ſe trouve trop reſſerré dans les frontieres du Portugal: il recouvre le Royaume des Algarbes ſur les Mauru-

ſiens, & les chaſſe de toutes les terres, qu'ils occupoient injuſtement dans les climats de Luſus.

Enſuite vient le ſage Don Dionis, noble & digne rejetton de ce brave Alonze : ſa liberalité ſurpaſſe celle d'Alexandre ; ſous ſon regne fortuné la paix deſcend du ciel, & vient fermer le temple de la guerre, le Portugal voit fleurir dans ſon ſein les loix & la juſtice. La ſçavante Conymbre devient le ſejour de Minerve, & les Muſes quittent l'Helicon pour ſe promener dans les campagnes fleuries, où le Mondego ſerpente avec un murmure ſi agréable. Heureuſe Conymbre, Apollon tranſporte chez toi tout ce qu'il aimoit dans Athenes, ſa confiance te rends dépo-

faire des couronnes d'or de Baccaris * & de lauriers immortels, qu'il diſtribue à ſes nourriſſons les plus chers.

L'illuſtre Dionis ne cultiva pas moins les beaux arts que les ſciences ; l'architecture ſi néceſſaire aux humains fit l'une de ſes occupations les plus douces, il conſtruiſit des Villes, des Châteaux, & des Forteresſes redoutables : tout ſon Royaume prit une face nouvelle ; le Tage en voyant ſes rives parées de bâtimens ſi ſomptueux, croyoit s'être

* Le Baccaris eſt une herbe que nous appellons vulgairement *Gands de Notre Dame* : les anciens lui attribuoient une vertu ſalutaire contre les enchantemens & les faſcinations ; l'Autheur s'en ſert ici pour couronner les gens de lettres, en cela il parle d'après Virgile, Eclog. 4.

Baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Muſes, pour ſeconder mon audace naiſſante,
& pour derober mes écrits
Aux traits injurieux d'une langue mordante,
Couronnez-moi de Baccaris.

égaré de ſon cours. Lorſque l'inflexible Atropos * eut coupé la trame de cet auguſte Prince, ſon fils Alonze IV. prit en main le timon de l'Etat.

Celui-ci regarda toûjours d'un front intrépide & ſerain les mouvemens jaloux de la Caſtille, & quelque ſujet qu'il eût de ſe plaindre d'elle, il fut aſſez genereux pour ne la pas laiſſer en proye aux peuples de Lybie, qui vouloient s'emparer de toutes les terres d'Eſpagne : leur multitude étoit épouvantable, jamais les plaines arroſées par l'Ydaſpe ne virent des armées ſi nombreuſes à la ſuite de Semiramis ; jamais le fier Attila, qui

* On ſcait que c'eſt le nom de la troiſiéme des Parques, elle coupoit le fil de la vie, & par conſéquent c'étoit la même Déeſſe que la mort.

ſe faiſoit ſurnommer la terreur du monde & le fleau de Dieu, n'entra dans l'Italie avec tant de troupes : un déluge des Sarraſins inonde les vaſtes campagnes de Tarteſſe, les forces de Grenade s'uniſſent avec celles de l'Afrique, & les Nymphes Ibériennes tremblent pour leur Patrie.

Dans cette conjoncture le Caſtillan fremit des malheurs qui menacent ſon peuple ; il craint de voir renaître les temps déplorables de l'infor-
A tuné Don Rodrigue : pour prévenir une diſgrace ſi funeſte, & pour implorer le ſecours des Luſitains, il envoye ſa chere Epouſe vers le Roi
B de Portugal, dont elle eſt la fille ; elle arrive dans le Palais de ſon pere ; elle paroît devant

ſon thrône avec un viſage couvert de triſteſſe, mais d'une triſteſſe qui releve l'éclat de ſes charmes ; ſes beaux yeux ſont baignés de pleurs, & ſa chevelure tombe négligemment ſur ſes épaules d'yvoire: l'Auteur de ſes jours la reçoit avec les marques d'une vive tendreſſe ; Seigneur, lui dit-elle, l'Empereur de Maroc pour envahir l'Eſpagne traîne après lui toutes les nations que l'Afrique renfermoit dans ſes Provinces immenſes ; la férocité qui les guide, la fureur qui les anime, effrayent les vivans & troublent les manes du genereux Pelage juſques dans le tranquille ſejour de la mort : le Prince que vous m'avez donné pour Epoux, demeure expoſé au tranchant de l'épée Mauru-

ſienne ; ſa puiſſance eſt trop foible pour repouſſer un ennemi ſi redoutable, il fonde ſon unique eſpoir ſur votre generoſité, daignez le ſecourir, Seigneur, ou vous me verrez bien-tôt privée de lui & de la couronne qui chancelle ſur ma tête : bien-tôt victime des rigueurs du ſort, je déplorerai mon veuvage dans les tenebres & dans l'affliction. O mon pere, ô grand Roi, dont la valeur fait friſſonner les Getulien & les Garamantes ſur
D les bords du Muluca, s'il eſt vrai que vous m'aimez, ſi votres bonté paternelle n'eſt point réfroidie pour moi, partez en diligence ; les momens ſont précieux, ſi vous differez, peut-être ne trouverez-vous plus perſonne qui puiſſe profiter de votre ſecours !

Ainſi parloit la charmante Marie au Roi de Portugal, ainſi parla jadis l'aimable Venus au Maître du Tonnerre, lorſqu'elle implora ſa faveur pour ſon fils Enée, qui dans une longue navigation éprouvoit l'inconſtance des vents & des flots. Jupiter mit bas ſes foudres redoutables, & deſarma ſon front de cette majeſté fourcilleuſe qui étonne les Dieux-mêmes : Alonze oublie divers chagrins que ſon gendre lui a ſuſcités, il appaiſe ſa colere & prend un viſage riant pour dire à ſa fille qu'elle ſera bien-tôt ſatisfaite.

L'effet ſuit la parole, une troupe choiſie dans les plus fameux bataillons Portugais couvre les plaines d'Ebora, leurs armes étincelantes reflechiſſent de toutes parts les

raïons du ſoleil, les échos voiſins qui commençoient à s'accoûtumer aux paiſibles chanſons des Bergers, répondent avec effroi aux henniſſemens des chevaux qui reſpirent la guerre, & aux accents de la trompette qui appelle le redoutable Mars. Au milieu de ſes ſoldats marche le vaillant Alonze, qui les ſurpaſſe tous par la grandeur & par la majeſté de ſa taille auſſi-bien que par l'éclat de ſon rang: la noble aſſurance qui brille ſur ſon front, enflamme les cœurs les plus timides.

Déja cette belle armée eſt ſur les terres d'Eſpagne, déja les deux Alonzes ſe ſont joints dans les champs de Tarife, les voilà l'un & l'autre vis-à-vis des Mauritains : ces peuples fiers de leur multitude

rient du petit nombre de guerriers qu'on leur oppoſe ; & ſe flattans d'une victoire infaillible, ils partagent d'avance entr'eux les riches Provinces d'Hiſpanus. Tel fut ce Géant formidable qui faiſoit trembler Saül ; il regardoit d'un œil de mepris la fronde & le spierres du jeune Bergerqui vint le combattre ; mais bientôt ce Bergerqu'il jugeoit indigne de ſes coups, lui montra que les plus foibles ſont toujours aſſez forts quand la faveur du Ciel ſoûtient leurs bras.

Le Caſtillan fond ſur l'Empereur de Maroc, le Portugais attaque les Grenadins. Les caſques & les cuiraſſes retentiſſent ſous le choc des lances & des épées ; les cris des bleſſés s'élevent juſqu'aux

Cieux, & ſi le fer homicide ne termine pas leur vie & leur douleur par de nouvelles atteintes, ils meurent étouffés dans les flots du ſang qu'ils répandent: en peu de moments le Luſitain défait les troupes de Grenade, qui tombent & ſe diſſipent devant lui, ſans que l'acier dont elles ſont couvertes, puiſſe les défendre. Alonze ne ſe contente pas de l'avantage qu'il vient de remporter, il vole au ſecours du Roi de Caſtille qui étoit encore aux mains avec celui de Maroc: après cette réünion des deux Monarques, la fortune ne doute plus du parti qu'elle doit ſuivre; tous les neveux d'Agar ſont taillés en pieces ou mis en fuite. Le ſoleil qui ſe retiroit alors dans l'humide Palais de Thetis, n'éclaira ja-

mais victoire plus complette : il perit moins de Cimbres dans la journée mémorable où Marius fit boire à ſes ſoldats des eaux teintes du ſang de leurs ennemis, & Bellonne fut plus avare de meurtre & de carnage, lorſqu'Annibal raſſembla tant de bagues d'illuſtres Romains qu'il avoit ſacrifiés à ſa haine immortelle. * Et toi, noble Titus, s'il eſt vrai

* L'Autheur compare ici cette grande Bataille à deux autres qui ſont fameuſes dans l'antiquité : l'une eſt celle de Cannes, qui fut gagnée par Annibal ſur le Conſul Paul Emile, & ſon Collegue Varron ; les Romains y perdirent 40000 hommes, & toute la fleur de leur Nobleſſe, qui fut detruite à tel point, qu'Annibal pour preuve authentique de ſa victoire, envoya au Senat de Carthage trois boiſſeaux pleins des Bagues des ſeuls Chevaliers Romains : l'autre bataille, dont le Poëte parle, eſt celle que Marius gagna dans la Provence entre Aix & ſaint Maximin, contre les Cimbres, les Ambrons, les Tiguriens, & divers autres Peuples barbares : ce fut l'an 652 de Rome : les Hiſtoriens racontent qu'il y périt 200000 Cimbres, & que Marius fit 80000 priſonniers : on voit encore aujourd'hui dans l'endroit où cette ſanglante bataille fut donnée, un reſte de pyramide, que Marius éleva pour en conſerver la mémoire.

qu'au ſiege de Solyme les puiſſans efforts firent deſcendre ſur les noirs rivages du Cocyte autant d'Hebreux que nous venons d'y précipiter d'Agareniens, ſçache que ton triomphe de même que le nôtre n'eſt dû qu'à la protection divine ! *

Alonze de retour en Portugal s'apprêtoit à joüir tranquillement de ſes lauriers & de ſa gloire, lorſqu'une diſgrace affreuſe vint troubler le repos de ſes jours. Etrange & funeſte avanture qui fit voir aux triſtes Luſitains une beauté charmante accablée ſous le poids d'une indigne rigueur pendant ſa vie, & declarée

* Ceci regarde la priſe & la deſtruction de Jeruſalem par Titus fils de l'Empereur Veſparien : on dit qu'il y périt 1100000 Juifs, tant par la famine que par les armes, ſans en compter 100000 autres, qui furent vendus à l'encan, & traînés en eſclavage après le ſiége.

Reine après ſa mort. C'eſt F
toi redoutable amour, c'eſt toi ſeul qui fut cauſe de ſon trépas, cruel tyran des humains, les larmes de tes ſujets ne devoient-elles pas ſuffire pour éteindre ta ſoif, & faut-il que tes autels ſoient arroſés de leur ſang?

Belle Ynès tu étois dans G
une ſolitude agréable ſur la rive du Mondégo, ta bouche enſeignoit aux échos des forêts & des montagnes le nom cheri que tu portois gravé dans ton cœur, le nom de ton Prince, dont la preſénce faiſoit tes délices, & dont le moindre éloignement te coutoit tant de larmes: De ſon côté, lorſqu'il ne te voyoit pas, le ſouvenir flatteur des doux momens qu'il avoit paſſés auprès de toi, rempliſſoit

ſon ame, & te répondoit de ſa tendreſſe : loin de tes beaux yeux tout ce qui s'offroit aux ſiens, lui retraçoit ton image; la nuit les impoſtures voluptueuſes de ſes ſonges charmans reveilloient ſon ardeur, & le jour ſes ſoupirs s'envoloient vers tes appas avec toutes ſes penſées.

Pour toi ſeule aimable Ynès, le fidelle Don Pedre refuſoit conſtamment & le cœur & la main des Princeſſes les plus illuſtres & des beautés les plus dignes de plaire ; le Roi met dans la balance cette paſſion ſi vive, & le murmure de ſes ſujets, qui veulent voir ſon fils engagé ſous les loix de l'Hymen : bien-tôt ſa ſeverité décide contre une tendre foibleſſe, qu'il regarde comme un crime; il condamne

la

la malheureuſe Ynès à perir pour rompre par ſa mort l'eſclavage où ſes attraits retiennent Don Pedre. Quelle furie put lever le bras d'un ſi grand Monarque ſur la tête d'une infortunée qui n'avoit que des pleurs pour ſe défendre, & comment cette épée ſi formidable aux Mauruſiens n'eut-elle pas horreur de ſe tremper dans le ſang d'une femme ?

Les cruels ennemis d'Ynès la trainent devant le Roi, il ne peut voir ſa jeuneſſe, ſes charmes & ſon malheur ſans en être touché : déja la douce compaſſion ſe gliſſoit dans ſon ame, mais les cris feroces & tumultueux de ſon Peuple raniment ſa colere. Ynès eſt moins épouvantée de ſa mort que de la ſolitude & du déplo-

rable état où elle va laiſſer ſon Prince & les fruits de ſon amour ; elle levoit douloureuſement vers le Ciel ſes yeux baignés de larmes, elle n'y levoit que les yeux, ſes belles mains étoient captives & ne pouvoient s'employer à ce triſte uſage ; enſuite elle regarde ſes enfans qui l'environnent ; auſſi tendre mere que vertueuſe épouſe, elle redouble ſes pleurs à leur aſpect, les diſgraces dont ils ſont menacés, la font frémir, ſon cœur s'enyvre d'amertume & d'affliction ; enfin elle rompt le ſilence, & tient ce diſcours au Roi. S'il eſt vrai que l'univers ait vû des oiſeaux ſauvages & des bêtes, que leur nature portoit à la cruauté, s'attendrir pour de foibles enfans, tels que la

mere de Nynias & les deux H
fondateurs de Rome : ô vous qui paroiſſez humain (ſi pourtant on peut le paroître en faiſant perir une femme dont tout le crime eſt d'avoir ſoûmis ſon cœur à celui qui l'a ſçu vaincre) jettez un œil de compaſſion ſur ces malheureux orphelins, & que leur innocence vous deſarme ; je ne vous parle point de la mienne, vous voulez mon trépas, il faut contenter vos deſirs : cependant, ſi votre clemence égale votre valeur, ſi vous ſçavez donner la vie à ceux qui ne meritent pas de la perdre, comme vous ſçavez donner la mort aux fiers Agareriens dans l'ardeur des combats: plûtôt que de verſer mon ſang, exilez-moi dans quelque miſerable retraite ou

dans la froide Scythie, ou dans les brûlans deſerts de l'Afrique: confinez-moi dans le ſéjour des Tigres & des Lions, j'éprouverai ſi l'on ne trouve pas chez eux la pitié que les hommes me refuſent: là, au milieu des pleurs & des ſoupirs, & le cœur plein du cher objet pour qui l'on me traîne au ſupplice, j'éleverai mes enfans, leur vûë ſera l'unique conſolation d'une mere plus tendre encore qu'elle n'eſt malheureuſe.

I

Alonze penetré d'une juſte compaſſion vouloit traiter Ynès avec indulgence; mais enfin il cede à l'opiniâtreté du Peuple & à la rigueur du deſtin, qui proſcrit cette victime innocente; les barbares qui ontconſeillé au Roi ce meurtre abominable, tirent leurs

cruelles epées pour l'exécuter eux-mêmes ; l'aveugle fureur qui les transporte ne leur permet pas de prévoir le châtiment qui tombera tôt ou tard sur leur tête : l'un frappe ce coupd'albatre qui soutenoit le plus beau visage que l'amour ait jamais adoré ; l'autre perce inhumainement ce sein si parfait & si capable d'attendrir les cœurs les plus feroces : troupe lâche & sanguinaire vous vous montrez hardis contre une femme ! Tel autrefois Pyrrhus porta le couteau dans le flanc de la charmante Polyxene ; encore la dureté du Grec fut-elle moins odieuse, puisqu'il ne faisoit qu'obéir à l'ombre de son pere.

Brillant flambeau du jour, si l'horreur du festin de Thyes-

te te força jadis à voiler ta lumiere ſous des nuages impenetrables, de quel œil vois-tu perir la vertueuſe Ynès ? le crime de ſes aſſaſſins égale celui d'Atrée, retourne ſur tes pas & couche-toi dans l'Orient ! Ynès meurt, ſa bouche froide & pâle prononce le nom de ſon cher Don Pedre en pouſſant le dernier ſoupir. De même que la fleur touchée ſans aucun ménagement par une bergere folâtre perd ſon brillant coloris, ainſi l'éclat du teint de la belle Ynès s'efface aprés ſa mort. Les filles du Mondégo la pleurerent long-temps, & pour éterniſer le ſouvenir de ſa vertu, de ſa tendreſſe & de ſon malheur, elles changerent leurs larmes en une fontaine, qui s'appelle encore aujour-

d'hui la Fontaine des Amours. E
Bien-tôt le trépas d'Ynès fut vangé, ceux qui en étoient les auteurs voyant Don Pedre ſur le trône prennent la fuite & ſe retirent en Caſtille pour ſe dérober à ſon reſſentiment; mais l'implacable Nemeſis M les ſuit à la trace, le Caſtillan les livre au Luſitain, qui les fait expirer dans les tortures, N digne prix de leur inhumanité. Ce Roi-ci fut la terreur & le fleau du crime: à l'abri de ſa O juſtice, le foible mépriſa l'oppreſſion du plus fort, & l'innocence leva le front ſans craindre les noires pratiques de ſes envieux. Alcide & le vaillant Theſée ſe rendirent moins redoutables aux brigands dont ils purgerent le monde, que Don Pedre à ceux dont il délivra le Portugal.

De ce Don Pedre ſi vaillant & ſi juſte, nâquit le foible Don Fernand, Prince effeminé, qui laiſſa ſon Royaume en proye aux armes de Caſtille: dans ces tems déplorables les Portugais accoûtumés jadis aux conquêtes les plus difficiles, ne ſe trouvoient ni force ni vigueur pour défendre leurs propres foyers, ſoit que la colere celeſte voulût châtier le Peuple pour la faute de ſon Roi qui avoit enlevé
p la charmante Leonor à ſon époux légitime, & s'étoit uni à elle par des liens d'un hymenée odieux; ſoit qu'à l'exemple du Souverain qui ſacrifioit l'honneur de ſon nom aux plaiſirs d'ur nour criminel, les ſujets p és dans la molleſſe ne connuſſent plus le prix de la véritable gloire: peut-

peut-être auſſi ces deux cauſes agirent-elles de concert pour humilier le Portugal : la puiſſance divine punit toûjours les flammes adulteres qui ſe réfugient à l'ombre du Diadême, & qui ſous cet azile ſacré bravent la juſtice des hommes ; le raviſſement d'Helene alluma le flambeau qui réduiſit Troye en cendre : Appius & Tarquin virent leur grandeur ruinée pour prix de leurs paſſions impures. D'un autre côté, qu'un coupable amour énerve les cœurs les plus magnanimes, on le ſçait, on le voit par mille experiences fameuſes. La valeur du fils d'Alcmene * s'endort dans les bras de la belle Omphale ſous

* C'eſt Hercule, qui étant devenu amoureux d'Omphale Reine de Lydie, s'amuſoit à filer auprès d'elle, comme le marque Ovide dans le vers ſuivant.

Alcidem lanas nere coëgit amor.

une métamorphoſe indigne de lui ; Marc-Antoine prend la fuite & cede honteuſement la victoire pour ne ſe pas éloigner de ſon idole : & toi, fier nourriſſon de Carthage, tes forces t'abandonnent dans les delices de Capouë, tu n'es plus ce terrible Annibal dont le nom ſeul épouvantoit les Romains, tes ſoldats ne retrouvent dans leur Chef que l'eſclave d'une femme ! * Amour, ce ſont là de tes œuvres, rien ne ſe dérobe à tes fléches d'autant plus dangereuſes que tu les trempes dans un poiſon flatteur qui rend leur picqueures agréables ! Peut-on échaper aux pieges que tu tends entre les roſes &

* Cette femme, dont Annibal fut éperduement amoureux, étoit une petite Eſclave native de Siponte.

les lys d'un beau viſage ? la tête de Meduſe étoit moins à craindre, elle ôtoit la ſenſibilité avec la vie ; mais les charmes de la beauté nous laiſſent vivre pour nous faire ſentir le poids de nos chaînes: malheureux Don Fernand, ſi quelque choſe peut diminuer l'horreur de tes fautes, ce ſont les appas de Leonor & ta tendreſſe, tu ſerois moins excuſable, ſi tu avois été mauvais Roi avec un cœur libre.

Fin du troiſième Chant.

REMARQUES
SUR LE
TROISIE'ME CHANT.

[*Calliope.*] C'eſt l'une des Muſes. L'Hiſtoire ne nous fournit rien qui prouve qu'elles ayent jamais exiſté ; on doit donc les regarder comme des Divinités purement morales, qui ne ſervoient qu'à exprimer les differens dons de l'eſprit. Selon toute apparence, les Grecs furent les auteurs de cette allégorie ingénieuſe. D'abord ils ont varié ſur le nombre de ces Déeſſes ; mais enfin ils s'arrêterent à celui de neuf : on croit qu'en cela ils voulurent égaler l'honneur de la Gréce à la gloire d'Egypte, où l'on dit qu'au tems du Roi Oſiris il y eut neuf filles qui poſſedoient parfaitement la muſique & les autres ſciences. Quoiqu'il en ſoit, les Muſes avoient chacune leur diſ- A

triſt ; Calliope, qui étoit la plus conſiderée d'entr'elles, préſidoit à la Poëſie Epique, ſon nom eſt Grec & ſignifie *belle voix.* Quoique les Fables diſent que les Muſes étoient vierges, on n'a pas laiſſé de leur attribuer des enfans, tel fut Orphée, qui paſſa pour le fils de Calliope & d'Apollon : la verité, c'eſt qu'il eut pour pere un Muſicien nommé Eagre, & pour mere une femme dont nous ignorons le nom, mais qui fut ſurnommée Calliope, parce qu'on diſoit qu'elle avoit la voix auſſi agréable que cette Muſe.

B [*Daphné, Clytie & Leucothoé.*] Ce ſont trois Nymphes, dont Apollon fut amoureux ; il eſt ici nommé l'inventeur de la Medecine ; parce que la Fable lui en a effectivement attribué l'honneur : *Inventum Medicina meum eſt*, dit-il dans le premier livre des Métamorphoſes, en parlant de lui-même. Il eſt vrai qu'il y a eu un Roi d'Egypte nommé Horus ou Apollon, qui enſeigna aux hommes pluſieurs

beaux ſecrets pour la guériſon des maladies.

[*Eole.*] Il y a eu pluſieurs Eoles, C
le plus renommé d'entr'eux fut fils d'Hippotas, Roi des Iſles Liparies, ſituées dans la mer Sicilienne ; il monta ſur le Thrône après la mort de ſon pere, & ſe rendit cher à ſes ſujets par ſa prudence & par ſa douceur. Comme il préſidoit aux Matelots les vents & les tempêtes, qui devoient arriver, la Fable en fit un Dieu, qui tenoit les vents ſous ſa domination.

[*Dans les champs Italiens.*] C'eſt D
de la Scandinavie & de quelques autres Provinces du Septentrion que ſortirent les Peuples, qui ſous la conduite d'Alaric leur Roi, ſaccagerent la ville de Rome, & mirent l'Italie dans la derniere déſolation l'an 409. C'eſt le même Alaric dont Scudery a fait le Héros de ſon Poëme.

[*Et ſa vie.*] C'eſt l'Helleſpont : E
Hellé étoit une Princeſſe Grecque, ſœur de Phrixus & fille d'Athamas Roi de Thebes ; elle prit la fuite avec

ſon frere pour éviter les fureurs d'Ino ſa belle-mere ; ils monterent l'un & l'autre ſur un vaiſſeau, qui faiſoit voile vers la Colchide ; au paſſage du détroit, qui porte maintenant le nom de Gallipoli, Hellé tomba dans la mer, & s'y noya ; la prouë du vaiſſeau de Phryxus étoit ornée d'une figure de Belier doré ; voilà pourquoi les Poëtes ont feint que ſa ſœur & lui montoient un Belier, dont la Toiſon étoit d'or.

F [*Antenor.*] Capitaine Troyen, qui vendit lâchement ſa Patrie aux Grecs: on dit qu'il pénétra dans la Mer Adriatique avec une troupe d'*Henetes*, peuples de Paphlagonie, qui ayant ſecouru Priam contre les Grecs, & craignant enſuite le reſſentiment des vainqueurs, cherchoient une habitation nouvelle. Ils conſtruiſirent Veniſe, qu'ils appellerent de leur nom *Henetia*, d'où s'eſt formé par corruption le mot de *Venetia*. Cette origine de Veniſe n'eſt pas ſi ſûre que pluſieurs bons Auteurs ne la révoquent en doute ; ils ſoutiennent que la fondation de Ve-

niſe eſt plus récente : ils racontent que quand Attila paſſa dans le pays, dont elle eſt maintenant Souveraine, les peuples d'alentour furent ſi épouventés, qu'ils s'enfuirent dans l'endroit où nous la voyons ſituée, lieu pour lors impraticable, environné de marais, d'écueils, & plein de petites Iſles qui n'avoient ni agrément ni commodité. Ils y bâtirent quelques cabanes, qui dans la ſuite des temps ſe ſont changées en Palais ſomptueux ; ſoit qu'on s'attache à la premiere opinion, ſoit que la ſeconde l'emporte, il eſt toujours ſûr que les commencemens de Veniſe ont été très-peu de choſe, & la Remarque du Camoëns eſt juſte.

G

[*Ancêtres.*] Le Camoëns ne laiſſe paſſer aucune occaſion d'illuſtrer ſa patrie : les exploits qu'il rappelle au ſujet du Mont-Apennin, ſont ou ceux d'Annibal, qui ſelon quelques Chroniques, étoit fils d'une femme Portugaiſe, ou bien ceux des Portugais-mêmes, dont pluſieurs, ſuivant le témoignage de Manuel de Faria, paſſerent en Italie ſous la

conduite de ce fameux General.

H [*Ayeux.*] Il eſt certain que les Gaulois après avoir été vaincus par Jules Ceſar, le ſervirent utilement dans la guerre civile, & dans celle d'Alexandrie; l'aveu qu'il en fait lui-même dans pluſieurs endroits de ſes Commentaires, eſt une juſtice qu'il rend à leur courage & à leur fidélité.

I [*Enſevelie.*] Pyrene étoit une belle Princeſſe, fille de Bebryx Roi de cette partie de l'Eſpagne qui confine avec la France; elle fut enlevée par Hercule; on dit que s'étant un jour écarté d'elle, il la retrouva morte & déchirée par les bêtes ſauvages, il l'enſevelit ſur une des montagnes que nous appellons les Pyrenées: d'autres comme Diodore de Sicile, dérivent leur nom du mot πῦρ, qui ſignie *du feu*, & pour autoriſer cette étymologie, ils racontent qu'une troupe de Paſteurs ayant un jour allumé du feu ſur ces montagnes, il s'y forma un incendie qui conſuma des forêts d'une grandeur prodigieuſe, & qui fondit les mé-

taux cachés dans le ſein de la terre, tellement qu'on les voyoit jaillir & couler de toutes parts : le Camoëns, qui à l'exemple d'Homere & de Virgile eſt un excellent recueil d'antiquités, n'a pas oublié celle-ci.

[*Parthénope.*] C'eſt la belle & fameuſe Ville de Naples : quelques Auteurs ont écrit qu'elle porta d'abord le nom de Parthénope, qui étoit une Sirene; le chagrin qu'elle reſſentoit de n'avoir pû ſéduire Ulyſſe par la douceur de ſes chanſons, fut ſi violent qu'elle ſe jetta ſur la côte, où Naples eſt ſituée maintenant ; elle y mourut, & les habitans des campagnes voiſines l'enſevelirent. Peu de temps après on bâtit dans le même endroit une Ville qui hérita du nom de la Sirene : celui de Naples, qui ſignifie en Grec *Ville nouvelle*, lui fut donné dans la ſuite par Phalaris tyran des Siciliens, ou ſelon d'autres par Hercule qui la répara : je ne dois pas diſſimuler que la conquête de Naples, dont le Camoëns parle ici, eſt plûtôt une flétriſſure qu'un honneur pour les Arragonois & pour L

leur Roi Alphonſe V. qui s'empara injuſtement de ce malheureux Royaume l'an 1442. Jeanne II. Reine de Naples l'avoit adopté & inſtitué ſon héritier ; mais il ſe conduiſit envers elle d'une maniere ſi dure & ſi ingrate, qu'elle fut obligée de caſſer les diſpoſitions qu'elle avoit faites en ſa faveur, & de nommer en ſa place le Prince René d'Anjou, qui par ce moyen devint ſon héritier légitime ; Alphonſe ne laiſſa pas d'envahir le Royaume après la mort de Jeanne, & cette invaſion fut accompagnée d'autres circonſtances qui ne ſont pas trop à ſa gloire. Cependant il faut avouer, qu'il avoit d'ailleurs pluſieurs grandes qualités qui lui ont mérité le ſurnom de ſage & de magnanime.

M [*D'Aſtur.*] Ce ſont les Aſturiens, qui ſelon pluſieurs Chronologiſtes, deſcendent d'un nommé Aſtur, qui quelque temps après le déluge s'établit dans cette Province : ils ſont propres pour la guerre, & l'on ſçait qu'en diverſes occaſions, ils ont donné d'éclatantes marques de leur

courage contre les Turcs & les Sarrazins.

[*Bétis.*] C'eſt le fleuve que nous appellons Guadalquivir, l'un des plus beaux de tous ceux qui arroſent l'Eſpagne; auſſi le nom qu'il porte & qui lui a été donné par les Arabes, ſignifie-t'il *grande Riviere*; le Poëte entend par les peuples qui cultivent ſes bords, les Andalouſiens & ceux de Seville & de Cordoüe. N

[*Ibériens.*] Les Ibériens & les Eſpagnols ſont le même peuple dans le Camoëns : ce nom d'Ibériens ſuivant le rapport de Pline & de Strabon, vient d'un ancien Roi d'Eſpagne nommé Iberus, ou bien du fleuve d'Ebre, qui s'appelle *Iberus* en Latin. O

[*Enrique.*] L'établiſſement de la Monarchie Portugaiſe eſt aſſez moderne, cependant on a long-temps diſputé ſur l'origine & la famille d'Henry ou d'Enrique qui en a été le Fondateur : nous décidons ſouvent avec hardieſſe ſur des points d'antiquité beaucoup plus reculée, comment croire que nous ſoyons P

alors exempts d'erreurs, puiſque nous voyons ſi peu clair dans les faits les plus recens? Mon idée n'eſt pas pourtant de réduire le Lecteur au Pyrrhoniſme hiſtorique, mais je voudrois que les Auteurs ne nous donnaſſent pas leurs conjectures pour des vérités reconnuës. On ne ſçauroit s'imaginer quelle diverſité d'opinions a partagé les Ecrivains ſur la naiſſance de Don Enrique : le Camoëns ſuit ici la Chronique vulgaire des Rois de Portugal, dreſſée par Duart Galvan, qui fait Enrique fils d'un Roi de Hongrie qu'on ne nomme pas; les Evêques Don Rodrigue Sanchès, & Don Alonze de Carthagene, & Martin de Sicile ont dit qu'il étoit de la Maiſon de Lorraine, ſans nommer ni ſon pere ni ſa mere, en quoi ils ont pour imitateurs le célebre Mariana & Garibay; Damien de Goès dans ſa Chronique du Roi Don Manuel, aſſure qu'Enrique reçut le jour de Guillaume Baron de Joinville, frere de Godefroy & de Baudoüin qui ont été tous deux Rois de Jeruſalem; il ajoute

qu'Alix de Champagne fut ſa mere. Diégue de Balera & Antoine Buter le font natif de Conſtantinople, trompés par l'Evêque Don Rodrigue, qui dit *ex partibus Biſontinis* de *Beſançon*, où l'on voit qu'ils ont confondu *Biſontium* avec *Bizantium* ancien nom de Conſtantinople: Lazius dit qu'Enrique étoit Comte de Limbourg. Duart Nugnès de Léon s'efforce de prouver qu'il fut fils de Guidon Comte de Verneuil en Normandie: enfin deux opinions regnent maintenant en Partugal, l'une que ſon pere étoit Hugues V. Duc de Bourgogne & deſcendant de notre Roi Hugues Capet au troiſiéme degré; l'autre, qu'Enrique ſort d'Etienne I. Roi de Hongrie & d'une fille de ce même Hugues Duc de Bourgogne. Ces deux ſentimens ſont également faux, parce que tous les monumens de notre Hiſtoire nous aſſurent que Hugues eſt mort ſans poſterité: l'erreur des Portugais prend ſa ſource dans un ouvrage Latin, intitulé *Exemplar Floriacenſe*, tiré de la Bibliotheque du fameux

Pierre Pithou, & publié par les ſoins des deux Saintes Marthes, ſous le titre d'Hiſtoire Généalogique; les Copiſtes y ont placé mal à propos le nom d'Hugues au lieu d'Henry ſon frere; cet Henry laiſſa de ſa femme Sybille huit enfans, dont notre Enrique fut le cinquiéme : j'ai crû qu'il étoit de mon devoir d'éclaircir cette difficulté; il eſt glorieux pour la France d'avoir produit le Fondateur de la Monarchie Portugaiſe, il n'eſt pas moins honorable à cette illuſtre Monarchie d'avoir pour Fondateur un Prince de la Maiſon de France.

Q [*Fille.*] Cette Dame n'étoit que fille naturelle d'Alonze, quoiqu'en veuillent dire quelques Auteurs Portugais, qui s'imaginent que pareille vérité bleſſe l'honneur de leur Patrie : plein d'une idée ſi frivole, le Docteur Brandam employe tout ce qu'il a de ſcience & de ſubtilité pour légitimer Thereſe; étrange effet d'un zele aveugle : il cite en pluſieurs occaſions la Chronique de Fleury comme un monument digne de foi, & il ne remarque pas que cet ouvrage

ge le condamne dans la queſtion preſente, puiſqu'il dit poſitivement que Thereſe n'eſt pas ſortie du mariage d'Alonze, *alteram filiam; ſed non ex conjugali thoro natam Anrico dedit.* Les meilleurs Hiſtoriens, tant Eſpagnols que François, ſont d'accord là-deſſus; & l'on ſçait que Thereſe fut le fruit des amours d'Alonze avec la belle Chymene de Guſman.

[*D'Agar.*] Le Camoëns entend par-là les Maures, les Turcs, les Arabes, les Scythes, les Sarrazins, en un mot tous les Peuples qui ſuivent la Religion de Mahomet: il ſe fonde ſur l'opinion commune qui fait deſcendre la plus part de ces Nations d'Iſmaël fils d'Abraham & d'Agar. R

[*Hymenée.*] Il n'eſt pas bien certain que Thereſe ſe ſoit remariée, les Auteurs ſont partagés ſur cet article: j'avouë que je n'apperçois rien dans l'Hiſtoire qui décide plûtôt en faveur des uns, qu'en faveur des autres. S

Magno ſe judice quiſque tuetur.

Ainſi je ne déciderai pas, & je me

contenterai de dire, que le ſecond mari, qu'on attribuë à Thereſe, étoit un grand Seigneur de Galice, qui s'appelloit Don Fernand de Trava, Comte de Tranſtamara.

T [*Scylla.*] L'hiſtoire ancienne connoît pluſieurs femmes de ce nom; celle dont il s'agit maintenant fut fille de Niſus Roi des Megariens : la fable dit, que ce Prince étoit né avec un cheveu couleur de pourpre, dont la conſervation faiſoit ſa ſûreté & le bonheur de ſon Royaume : il eut une grande guerre à ſoutenir contre Minos Roi de Crete, par lequel il fut aſſiégé dans la Ville d'Alcathoé; Scylla vit Minos du haut d'une tour, & elle en devint amoureuſe, ſa paſſion lui fit oublier ſon devoir; elle arracha le cheveu fatal de ſon pere pendant qu'il dormoit, enſuite elle en alla faire preſent à Minos qui conçut une juſte horreur pour cette fille dénaturée; les Mégariens tomberent bientôt ſous ſa puiſſance; après leur avoir impoſé des Loix équitables, il s'en retourna dans ſon Pays : l'infame Scylla réduite au déſeſpoir par

la noirceur & par l'inutilité de ſon crime, ſe précipita dans la mer; mais au milieu de ſa chute elle fut changée en aloüette. On voit aiſément qu'une partie de cette fable eſt tirée de l'hiſtoire de Samſon, dont les cheveux avoient la même proprieté que celui de Niſus; ce qu'il y a de certain, c'eſt que Scylla ſacrifia ſon pere à l'amour qu'elle avoit pour Minos: lorſque les Poëtes ont imaginé qu'elle fût métamorphoſée en aloüette, & Niſus en épervier qui la pourſuit ſans ceſſe, ils ont voulu nous tracer une image des inquietudes & des frayeurs qui accompagnent toujours les criminels.

[*Châtiment.*] Le Poëte attribuë à la vengeance divine un malheur qui arriva long-temps après au Roi Alonze. Nous en parlerons dans la ſuite; pour le preſent il ſuffit qu'on ſçache que la mere de ce Prince demeura priſonniere tant qu'elle vécut: preſque tous les Hiſtoriens ont blâmé l'extrême rigueur dont il uſa contre elle; cependant il falloit bien qu'il en eût de terribles raiſons, car V

d'ailleurs c'étoit un Roi genereux qui aimoit la belle gloire ; on peut dire même à celle de tous les Portugais, que c'eſt une Nation qui bleſſe rarement le reſpect que les enfans doivent aux Auteurs de leurs jours : la colere & les procedés violens d'un fils contre ſon pere, ont paſſé long-temps chez eux pour un crime impoſſible ; c'étoit au moins l'idée du ſage Don Pedre l'un de leurs Rois, comme il le montra dans une occaſion où il s'agiſſoit de châtier ce crime: un vieillard ſe plaignoit d'avoir été battu par ſon fils, le Roi ſe perſuada fortement que l'accuſé n'étoit pas fils de l'accuſateur, là-deſſus il ſe fit amener la mere, & l'interrogeant en particulier, il lui demanda de qui étoit cet enfant : on s'imagine bien que la réponſe fut qu'il venoit d'elle & de ſon mari ; je ne doute pas de vous, lui dit Don Pedre, mais je veux abſolument connoître le pere du coupable, & je ſçais que ce n'eſt pas votre époux ; enfin, moitié par adreſſe, moitié par menaces, il obligea cette bonne femme à lui décou-

vrir la vérité, & il ſçut qu'effectivement le jeune homme en queſtion étoit un de ces heureux enfans qui naiſſent légitimes [illegible] re du mariage, ſans que le mariage contribue à leur naiſſance.

[*Caſtillan.*] Lorſque Thereſe ſe vit traitée ſi durement par ſon fils, elle implora le ſecours de ſon pere le Roi de Caſtille Don Alonze V. il entra dans le Portugal avec une grande armée qui fut battue dans la plaine de Valdeves l'an 1128. X

[*Soumettre.*] Egas-Moniz avoit éte le Gouverneur du jeune Alonze, l'amour qu'il avoit pour ſon Prince, lui fit faire cette démarche, où il hazardoit également ſa vie & ſon honneur. Y

[*Enfans.*] Toute cette illuſtre Famille ſe preſenta devant le Roi d'Eſpagne pieds nuds & la corde au col, n'ayant pour habillement qu'une eſpece de Tunique blanche, dont on couvre en Portugal ceux qui ſont condamnés au dernier ſupplice. Z

[*Perſan.*] C'étoit un grand Seigneur qui s'appelloit Zopire, l'Au- A

teur le nomme un peu plus bas : il ſervoit dans l'armée de Darius qui aſſiegeoit Babylone; un jour voyant que cette Ville faiſoit une réſiſtance opiniâtre, il s'aviſa d'un ſtratagême qui fut de ſe couper le nés & les oreilles, & de paſſer chez les ennemis, feignant que Darius l'avoit injuſtement traité de la ſorte ; les Babyloniens le crurent, & comme ils ſçavoient qu'il entendoit parfaitement la guerre, ils le prirent pour l'un de leurs Chefs ; dans ce poſte, il trouva bientôt moyen de les ſoumettre au pouvoir de ſon Roi. On raconte qu'un jour que Darius mangeoit une grenade, quelqu'un lui demanda quelle choſe il voudroit avoir en auſſi grand nombre qu'il voyoit de pepins dans ce fruit ; il répondit que pour être le plus heureux de tous les Roisdu monde, il ſouhaiteroit ſeulement autant de Zopires.

B [*D'Almanzor.*] Ce ſont les Maures, ils ont eu pluſieurs Princes de ce nom qui ſont fameux dans l'hiſtoire.

C [*Thermodon.*] Fleuve de Scythie, qu'on appelle maintenant le Pormon.

Les Amazones habitoient ſur ſes bords, de-là elles ſe répandirent dans pluſieurs autres Provinces; c'étoient des femmes guerrieres, elles n'admettoient point d'hommes dans leur Gouvernement; mais pour le ſoutenir par leur poſterité, elles avoient recours de temps en temps à leurs voiſins: lorſqu'il leur naiſſoit des enfans mâles, elles les tuoient ou les envoyoient hors de leur Pays; leur origine n'eſt pas bien connuë, on dit qu'au temps que les Scythes conquirent preſque toute l'Aſie, quelques-uns des vaincus ſe retirerent en Cappadoce avec leurs femmes; là comme ils vivoient de rapines & de brigandage, ils furent maſſacrés par les peuples des environs; leurs veuves s'armerent, & ſe défendirent avec un courage au-deſſus de leur ſexe, tellement qu'on fut obligé de les laiſſer tranquilles; elles prirent goût à la domination, & s'étant défaites du peu d'hommes qui leur reſtoient, elles formerent la Nation des Amazones; rien ne paroît plus fabuleux,

que ce qu'on ajoute ſur leur chapitre, qui eſt qu'elles ſe coupoient ou ſe brûloient la mamelle droite pour mieux tirer de l'arc : c'eſt une rêverie des Grecs, que les Latins ont adoptée avec trop de crédulité. Leur Reine, dont le Camoëns parle ici, ſe nommoit Pentheſilée ; elle ſignala ſa valeur au ſiege de Troye, où elle fut tuée par Achille, & ſelon d'autres par Pyrrhus : les Maures menoient volontiers leurs maîtreſſes à la guerre, & ſouvent elles y donnoient d'illuſtres marques de grandeur d'ame ; j'en rapporterai deux exemples qui ſont célébres dans l'hiſtoire Portugaiſe : le brave Don Fernand d'Atayde avoit mis en déroute une bande de Maures auprès de Tanger, leur Capitaine menoit avec lui une fille parfaitement belle, dont il étoit amoureux ; elle lui cria : eſt-ce donc-là ce que tu fais pour moi, que ne me mets-tu toi-même entre les mains des ennemis, puiſque tu veux que je tombe dans l'eſclavage ? L'amour & la honte ranimerent le Capitaine,

Capitaine, il répondit à la Maureſſe, tais-toi Celinde, le jour n'eſt pas achevé, la victoire vient du Ciel, mon bras ne manque point de force, & tes charmes ſont gravés dans mon cœur : après ces paroles il s'élança contre Don Fernand, & le tua d'un coup de javelot. L'autre fait arriva lorſque le fameux Triſtan d'Acugna détruiſit pluſieurs Villes du Zanguébar : un de ſes Capitaines nommé Don Georges Sylveyra pourſuivoit un Maure qui s'enfuyoit avec ſa maîtreſſe au ſortir d'une ſanglante bataille ; Sylveyra les atteignit enfin dans un bois : le Maure dit à ſa maîtreſſe de ſe mettre en ſûreté pendant qu'il arrêteroit l'ennemi en s'expoſant à ſa fureur ; elle lui répondit qu'elle n'en feroit rien, & qu'elle ne l'abandonneroit jamais, dût-elle perdre mille fois la vie, enſuite elle embraſſa ſon amant pour périr du coup qui le perceroit : ce ſpectacle attendrit Sylveyra, il remit ſon épée dans le fourreau, & s'écria pénétré d'une juſte admiration ; à Dieu ne plaiſe,

que je rompe de ſi beaux liens!

D [*Alonze.*] Toutes les Hiſtoires d'Eſpagne atteſtent ce prodige, Alonze lui-même en a fait la relation & la confirme par un ſerment authentique. Voici les paroles de ce Prince fidélement traduites du Portugais: *La frayeur avoit ſaiſi mes troupes à l'aſpect de la multitude innombrable des Maures; j'étois accablé de triſteſſe & de mélancolie, lorſque j'apperçus tout-à-coup vers l'Orient un rayon de lumiere, dont la ſplendeur augmentoit de moment en moment; ayant fixé mes regards ſur cette lumiere, je vis au milieu d'elle une Croix plus brillante que le Soleil; Jeſus-Chriſt y étoit attaché, pluſieurs jeunes enfans d'une beauté merveilleuſe l'environnoient, il me parut que c'étoit des Anges; le Seigneur daigna me conſoler, en me diſant d'une voix douce: Alonze raſſure toi, car tu remporteras la victoire, non-ſeulement ici, mais encore dans toutes les batailles que tu livreras aux ennemis de mon Culte: tu trouveras dans ton Peuple des reſſources de force & de courage que tu*

n'attendois pas, il t'offrira le titre de Roi, n'héſite pas à l'accepter, &c. J'ai crû que ces paroles étoient dignes de la curioſité des Lecteurs François, d'autant plus que le Portugal attribue la naiſſance de ſa Monarchie au Miracle dont elle rend témoignage : car juſqu'alors le Prince Enrique & ſon fils Alonze n'avoient eu que le titre de Comtes.

[*Erinnys.*] C'eſt un des noms que les Grecs donnoient aux Furies, Divinités infernales qui préſidoient à la violence, à la rage & à la cruauté : ici Erinnys eſt priſe pour Bellonne Déeſſe de la guerre. E

[*Sintre.*] Ville de Portugal, environnée de boc & de côteaux agréables, elle é ituée ſur la croupe d'une montag.ie qui porte le même nom ; on dit qu'autrefois il y avoit dans cet endroit-là un Temple magnifique dédié au Soleil & à la Lune, & fondé par un Romain qui s'appelloit Druſus Valere Cécilien, comme le marque cette Inſcription que les habitans du lieu ſe vantent d'avoir trouvée ſur une pierre parmi F

les débris d'un ancien bâtiment.

SOLI ÆTERNO ET LUNÆ
PRO ÆTERNITATE IMPERII
ET SALUTE IMP. CÆS. LUC. VERI
AUG. PII.
ET CÆS. M. AUREL. ANTON. PII.
DRUSUS VALERIUS CÆCILIAN.

C'eſt-à-dire, *conſacré au Soleil éternel & à la Lune, par Druſus Valere Cécilien pour l'éternité de l'Empire, & pour la ſanté des deux Empereurs Lucius Verus Ceſar Auguſte & Pieux, & Marc Aurele Antonin Ceſar Auguſte & Pieux.*

Je ne voudrois pas garantir la foi de cette Inſcription, elle eſt entierement défigurée dans Manuel de Faria, & j'ai lû pluſieurs Portugais qui la rapportent tous d'une façon differente.

G [*Ithaque.*] Les Portugais, comme preſque toutes les autres Nations, ont beaucoup de fables mêlées dans leurs antiquités; pluſieurs de leurs Chroniques aſſurent que Liſbonne fut fondée près de trois ſiécles avant

Rome, par Ulyſſe qui eſt le Heros d'Ithaque, dont le Camoëns parle en cet endroit : ce ſentiment s'appuye ſur l'autorité de Strabon, qui dit dans le troiſiéme liv. de ſa Géographie, qu'il y avoit en Eſpagne une Ville nommée Ulyſſée, & un Temple conſacré à Minerve, où l'on voyoit des prouës de navires, des boucliers à la Grecque & d'autres monumens des voyages d'Ulyſſe; Goropius & quelques autres Ecrivains font Liſbonne encore plus ancienne; car ils lui donnent pour Fondateur un des petits-fils de Noé, qui s'appelloit Elyſſa : il paroît que les uns & les autres ſe trompent également : Pline dit en termes formels dans ſon quatriéme livre, chap. 22. que Liſbonne a été bâtie par les Romains, qui la nommerent dabord *Fœlicitas-Julia.* On demandera peut-être d'où lui eſt venu le nom Latim d'*Olyſſipo*, ou bien d'*Ulyſſipo*, qui ſemble favoriſer l'opinion de Strabon & de ſes Sectateurs : car ils prétendent que c'eſt comme qui diroit, *Ulyſſipolis*, *Ville d'Ulyſſe.* Je ré-

ponds que cette étymologie n'eſt pas recevable après le témoignage de Pline, qui ſçavoit certainement mieux l'Hiſtoire & la Carthe de l'Occident que Strabon : d'ailleurs tous les critiques les plus judicieux tombent d'accord qu'Ulyſſe n'a jamais pénétré juſqu'en Eſpagne. Pour moi je m'imagine, que le nom d'*Olyſſipo* prit naiſſance, lorſque Viriatus ſecoüa le joug des Romains, & les chaſſa du Portugal. Au milieu de ſes proſperités, ce grand Capitaine aura bien pû ſubſtituer au nom de *Fœlicitas-Julia*, celle-ci de *Lyſipolis* compoſée de ces deux mots Grecs λύσις, *Délivrance*, & πόλις, *Ville*, pour exprimer que Liſbonne étoit une Ville délivrée de la ſervitude ; le temps & la corruption du langage auront enſuite amené le nom d'*Olyſſipo* : cette conjecture paroît aſſez plauſible, aucune vérité ne la combat, & je crois qu'elle eſt du moins auſſi glorieuſe pour Liſbonne, qu'un titre d'antiquité dont on n'a point de preuves.

H [*Alonze.*] Toutes ces conquêtes,

que faiſoit Alonze, étoient ſur les Maures, qui poſſedoient en ce temps-là plus de la moitié du Portugal : ainſi ce Prince pouvoit ſe vanter d'avoir gagné ſon Royaume l'épée à la main.

[*Ville fameuſe.*] Jamais le Ciel ne ſe déclara plus ouvertement pour aucun Prince, que pour Alonze ; un jour qu'il étoit dans le Château de Sintre accablé d'inquietudes, & révant aux moyens de chaſſer les Maures de Liſbonne ; il apperçut de ſa fenêtre une leſte flotte & bien équipée qui venoit vers lui : c'étoient des François, des Allemands & des Anglois, qui cherchoient à ſe ſignaler contre les Infidéles, ſuivant la coûtume de ces temps-là ; il ne manqua pas de profiter d'une occaſion ſi favorable. I

[*Vandales.*] Les Gots & les Vandales qui avoient autrefois ſubjugué toute l'Eſpagne, ne purent jamais prendre Liſbonne par force : il eſt bien vrai qu'Herimeneric & Remiſmon s'en rendirent maîtres, mais ce fut par la trahiſon de quelques-uns L

de ſes habitans, ainſi l'Auteur ne ſe trompe pas.

M [*Porphyre.*] C'eſt ſans difficulté l'un des plus beaux Aqueducs qu'on ait jamais vû ; Sertorius le fit conſtruire lorſque les Portugais l'élurent pour leur General, & le Roi Jean III. l'a reparé.

N [*Formidable.*] Cette victoire paroît preſque incroyable, Alonze n'avoit qu'environ ſoixante lances, comme le dit l'Auteur, pendant que le Roi de Badajox marchoit à la tête d'une armée de 60000. fantaſſins avec 4000. hommes de Cavalerie.

O [*Sa mere.*] Quelques Hiſtoriens aſſurent qu'Alonze avoit fait mettre les fers aux pieds à ſa mere ; on ajoute qu'elle en eut un ſi vif reſſentiment, qu'à l'article de la mort, elle ſouhaita que les fers le châtiaſſent, & lui rompiſſent les jambes ; cette malédiction fut accomplie, & l'on a remarqué, que de trois fois qu'Alonze fut bleſſé dans differentes occaſions, ce fut toujours aux jambes.

P [*Montagne.*] C'eſt le Mont-

Athlas : nous avons déja parlé du Roi Athlas dans les notes du ſecond Chant ; nous avons dit qu'il regna en Mauritanie avec ſon frere Heſperus dans une concorde parfaite: après la mort d'Heſperus, il devint la victime de l'ambition de Perſée, jeune Prince Grec, qui lui enleva la Couronne, & le contraignit à ſe retirer ſur la montagne qui porte ſon nom ; c'eſt de-là que ſont nées les fictions des Poëtes, qui le métamorphoſent en montagne : dans ſa ſolitude, il inventa la Sphere, & voilà pourquoi l'on a ſuppoſé qu'il ſoutenoit le Ciel; d'ailleurs le Mont-Athlas eſt d'une hauteur, qui prête quelque fondement à cette Fable, comme le remarque Pomponius Mela livre 3. chap. 21. *quod altiùs quam conſpici poteſt uſque in nubila erigitur : Cœlum & ſydera non tangere modo vertice, ſed ſuſtinere quoque dictus eſt.*

[*D'Ampeluſe.*] On le nomme aujourd'hui le Cap Spartel, ou la pointe d'Alcacer. Il s'éleve entre Tanger & Ceuta, ſon ancien nom vient du mot Grec ἄμπελος, *vigne*, parce Q

qu'autrefois il y en avoit beaucoup dans cet endroit-là.

R [*Antée.*] On ne connoît pas bien les parens d'Antée, quelques-uns le font fils de Neptune & de la terre; c'étoit un homme brutal, eſclave de ſes paſſions, & livré à toutes ſortes de vices; il habitoit les côtes de Mauritanie, dont ſes cruautés diffamerent le ſéjour: on dit qu'il attaquoit tous les paſſans, & qu'il avoit fait un vœu de bâtir un Temple à Neptune avec les cranes des malheureux qui éprouvoient ſa fureur: Hercule étant venu le combattre, le terraſſa trois fois; trois fois il ſe releva en tirant de ſa chute une force nouvelle, parce qu'auſſitôt qu'il touchoit la terre, elle le ranimoit, & le rendoit plus redoutable que jamais. Hercule, qui s'en apperçut, l'éleva en l'air, & lui dérobant par ce moyen les ſecours de ſa mere, il l'étouffa. Cette Fable, qui nous offre une image naïve de la volupté, nous apprend en même temps le ſecret de la vaincre. Antée eſt donc le plaiſir criminel, on le fait fils de Neptune & de

la terre, c'eſt-à-dire, enfans tumultueux du trouble de nos ſens & de la baſſeſſe de notre cœur. La raiſon repreſentée par Hercule, renverſe trois fois cet ennemi terrible; premierement, par les regrets du temps paſſé dans ce plaiſir trompeur, qui s'eſt écoulé plus rapidement qu'un ſonge; en ſecond lieu, par la conſideration du temps preſent, qui nous livre aux remords, aux langueurs & à mille maux divers, que la volupté laiſſe après elle; enfin par la crainte de l'avenir, qui nous annonce d'un côté le châtiment du vice, & de l'autre les récompenſes de la vertu; mais tous nos efforts ſont inutiles tant que nous demeurons attachés à la terre, elle ranime toujours le tyran que nous abbatons; il faut que notre eſprit s'éleve au-deſſus de la matiere pour le vaincre entierement. Au reſte, il paroît certain qu'Antée étoit Roi de Mauritanie, & qu'il fut défait par Hercule. Pomponius Mela liv. 1. chap. 5. rapporte, que de ſon temps on voyoit dans la Ville de Tanger un bouclier couvert de cuir

d'élephant, & ſi grand qu'un homme d'une force & d'une ſtature ordinaire n'auroit pû s'en ſervir ; ceux du pays étoient perſuadés que ç'avoit été le bouclier d'Antée, & dans cette idée, ils le conſervoient précieuſement. Le même Auteur dit dans un autre endroit, que les Mauritains montroient une colline, ſous laquelle ils diſoient qu'Antée étoit enſeveli : cela s'accorderoit aſſez bien avec Plutarque & quelques autres Ecrivains, qui racontent que Sertorius trouva le corps de ce Géant long de 60. coudées ; Strabon s'en mocque ; pour moi avant que de m'en mocquer, je voudrois qu'on me prouvât que S. Auguſtin n'a point vû, comme il nous l'aſſure, une dent d'homme cent fois plus groſſe que les nôtres.

[S [*Juba.*] Il y a eu deux Rois de ce nom, qui ont poſſedé tous deux la Mauritanie, la Numidie & la meilleure partie des côtes Septentrionales d'Afrique, avec d'autres grandes Provinces, qui paſſoient le Mont-Athlas : c'eſt Juba II. dont parle ici

le Camoëns, il méritoit bien le ſurnom d'Illuſtre que cet Auteur lui donne; la Dignité Royale étoit l'une de ſes moindres qualités, ſon cœur & ſon eſprit lui faiſoient encore plus d'honneur : il compoſa pluſieurs Ouvrages excellens, que les injures des temps nous ont enlevés, on les trouve cités avec éloge dans Pline, dans Plutarque & dans Athenée, qui lui donne le titre de Πολυμαλέσατον ἄνδρα, *homme d'une profonde érudition* : entr'autres livres, il avoit fait l'Hiſtoire du Théâtre, l'Hiſtoire d'Afrique, celle des Aſſyriens, quelques Traités des plantes, & diverſes Poëſies.

[*Miramolin.*] Les Arabes diſent T. Emir-Almoumini; mais j'ai préferé le terme que l'uſage a introduit chez nous, auſſi-bien qu'en Portugal & en Eſpagne, quoique dans le fond cet uſage ſoit fautif. Miramolin donc eſt un titre honorable parmi les Mahométans, il ſignifie Empereur des Fidéles; les Califes de Damas le prirent dabord, enſuite les Rois de Maroc ſe le ſont attribués, c'eſt de

ceux-ci que le Camoëns parle.

V [*En s'enfuyant.*] Comme il paſſoit le Tage à cheval, il fut tué par le Prince Don Sanche d'un coup de javelot.

X [*Vivra toujours.*] On peut dire ſans crainte que cette ſtance du Camoëns eſt l'un des plus beaux morceaux de Poëſies qu'on ait jamais vus dans les Anciens ni dans les Modernes, il imite Virgile dans l'Eclogue I.

Ipſa te Tityre Pinus
Ipſi te fontes, ipſa hæc arbuſta vocabant.

Cher Tityre, nos bois & nos claires fon-
tes
T'appel... grands cris pour ſoulager
peines.

Enſuite ces deux vers du quatriéme Livre des Georgiques :

Ah miſeram Eurydicen anima fugiente vocabat!
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Déplorant de ſon ſort la cruelle injuſtice
Le malheureux Orphée appelloit Eury-
dice;

Eurydice, disoient les échos d'alentour,
Eurydice, tes yeux ont donc perdu le jour?

Enfin cet endroit de la sixiéme Eclogue.

Ut Littus Hyla, Hyla omne sonaret!

Les échos attendris disoient helas, helas!
En quels lieux êtes-vous, Hylas, mon cher Hylas?

Le Camoëns, dis-je, a imité tous ces endroits de Virgile, mais certainement il a rencheri sur son modéle; le son même de ses vers exprime la douleur & la tristesse, qui regnerent long-temps dans le Portugal après la mort d'Alonze; la répetition du nom de ce Prince adroitement ménagée, forme l'image de l'écho, on ne croit pas lire, on croit entendre des peuples qui gémissent, & les échos qui leur répondent; ce sont-là des coups de grands maîtres: on nous donne à present des paroles pompeuses; mais la nature peinte avec tant de charmes & [illegible]rité, c'est un fruit rare dans les jardins de nos Modernes.

γ [*Phalaris.*] Tyran d'Agrigente en Sicile, c'étoit le plus barbare de tous les hommes; un fameux Artisan nommé Perillus, crut lui bien faire sa cour en lui donnant un taureau d'airain, dont le dedans étoit disposé avec tant d'adresse, que les cris des miserables, qu'on y renfermoit, devoient imiter le mugissement du taureau, lorsqu'ils sentiroient le feu qu'on mettroit dessous: l'Auteur de cette industrieuse cruauté en fut la premiere victime. Antoine Baïf rapporte cette Histoire avec la naïveté, qui fait les graces du vieux style.

Phalar Roi d'Agrigent rempli de félonnie
Exerça sans mercy jadis sa tyrannie
Sur ses pauvres sujets par tourmens inventés,
Les faisant bourreler fierement tourmentés.
Or le Fondeur Peryl de soi peu pitoyable
Pensant faire au Tyran un present agréable,
Forge un taureau d'airain pour un nouveau tourment,
Où le criminel clos, d'un bœuf le meuglement
Formeroit de son cri, sentant la flamme épriſe; Phalar

Phalar voyant ce don, d'une juſte entre-
priſe
Fait ſous l'airain meuglant un braſier allu-
mer,
Et dedans pour eſſai le Fondeur enfermer:
Parquoi cettuy chetif mourut de male-rage
Mugiſſant comme un bœuf dans ſon cruel
ouvrage.
Après tant d'innocens meurtris injuſte-
ment
Phalar contre Peryl fut juſte ſeulement.

Le Tyran quelque temps après éprouva lui-même la rigueur de cet affreux ſupplice : on dit qu'il ne manquoit pas d'eſprit, & certainement on dit vrai, ſi le recueil de lettres, que nous avons ſous ſon nom, eſt de lui ; mais quelques ſçavans prétendent que Lucien les a ſuppoſées.

[*Boulogne.*] Il ſe nommoit Don Alonze : lorſqu'on l'appella au Gouvernement de l'Etat, il demeuroit en France, où il avoit épouſé Mathilde Comteſſe de Boulogne : il prit le titre de Roi, du vivant même de ſon frere, qui ſe retira dans Tolede, où il termina ſa carriere aſſez triſtement : le Camoëns diſſimule cette Z

uſurpation, en cela il uſe des droits de la Poëſie.

A [*Rodrigue.*] C'eſt que Don Rodrigue fut le dernier des Rois Viſigots en Eſpagne : le Comte Julien y appella les Maures qui s'en emparerent, & qui lui firent éprouver toutes les rigueurs d'une domination violente.

B [*Epouſe.*] C'étoit la Princeſſe Marie fille du Roi de Portugal : ſon époux ne la chériſſoit pas autant que l'Auteur ſemble l'inſinuer, il la traitoit ſouvent avec une rigueur & un mépris inſupportable pour l'amour de ſes maîtreſſes, & ſur-tout pour plaire à Leonor Nugnès de Guſman, qui fut celle dont il étoit le plus épris : la Reine méritoit une deſtinée plus heureuſe, ſa beauté ne pouvoit être comparée qu'avec ſa vertu, & ſa vertu étoit parfaite ; elle fit également honneur au Sang dont elle ſortoit, & au Thrône où la fortune l'éleva.

C [*Pelage.*] Pelage étoit un Prince qui deſcendoit des anciens Viſigots ; ſon courage & ſes grandes qualités

le rendirent encore plus illuſtre que ſa nobleſſe ; il ſecoüa le joug des Maures, & les ayant vaincus, il ſe fit déclarer Roi de Léon environ l'an 717.

[*Maluca.*] Grand fleuve de Mauritanie, il prend ſa ſource dans le Mont-Athlas, ſes bords ont été les témoins de pluſieurs grandes victoires remportées par les Portugais. D

[*D'Iſpanus.*] Ancien Roi, qui ſelon le ſentiment de Juſtin, donna ſon nom à l'Eſpagne, qu'on appelloit auparavant l'Iberie. E

[*Mort.*] Il s'agit de la fameuſe Ynès de Caſtro, qui a fait couler les larmes des ſpectateurs les moins tendres à la repreſentation de la Tragédie de Mr. de la Motte. Don Pedre fils d'Alonze IV. devint amoureux de cette belle perſonne, & s'étant marié ſecrettement avec elle, il en eut pluſieurs enfans : la famille d'Ynès avoit des ennemis, qui ayant découvert cette alliance, la peignirent au Roi ſous des couleurs ſi criminelles, que la malheureuſe Ynès en fut la victime ; elle mourut par la F

main des accuſateurs & non pas par le poiſon comme Mr. de la Motte l'a écrit ; mais cette Hiſtoire étoit ſi peu connuë, qu'il pouvoit en diſpoſer à ſon gré ſuivant les privileges du Théâtre. Lorſque Don Pedre ſe vit maître de ſes volontés & du Royaume de Portugal, il fit tirer du ſepulcre le corps de ſa chere Ynès ; elle fut placée ſur un Thrône magnifique, & couronnée Reine après ſa mort ; il jura ſolemnellement qu'elle avoit été ſon épouſe légitime, & voulut que ſa mémoire ne fût pas moins honorée, que ſi elle avoit porté le Sceptre pendant ſa vie ; on ajoûte qu'il obligea les principaux de ſa Cour à baiſer les os, qui avoient formé autrefois de ſi belles mains ; enſuite il l'enferma dans un tombeau ſuperbe, ſur lequel on voit encore ſa Statuë parée du Diadême & du Manteau Royal. Voilà ce que le Camoëns nous fait entendre ici : cette action de Don Pedre a trouvé des Cenſeurs, pour moi je la crois innocente & même loüable ; il ſoulageoit ſon chagrin, & rendoit juſtice

à la vertu de ſon épouſe, dont il ne vouloit pas que la réputation demeurât cachée.

[*Sang.*] Le Cavalier Marin, qui ſe picque d'être toujours original, n'a preſque fait que traduire cet endroit-ci, comme on le peut voir dans les vers ſuivans, qui ſont tirés de ſon Poëme d'Adonis, Livre neuviéme, Stan. 194. G

E non ti baſta ogn'hor' d'a noſtri lumi
Lagrimoſi ſtillar ruſcelli e mari,
Ma ſpeſſo vuoi chegl' infelici amanti
Spargano il ſangue, ovè ſon' ſcarſi i pianti!

Amour tyran des cœurs il ne te ſuffit pas
D'arracher à nos yeux un déluge de larmes;
Cruel, tu veux du ſang pour illuſtrer tes armes,
La mort de tes ſujets a pour toi des appas!

La France ne manque pas de Cavaliers Marins: nous en avons pluſieurs & même des plus renommés, qui ſans citer les anciens, s'approprient leurs richeſſes, & qui joignant l'ingratitude au larcin, font ſouvent gloire de décrier ceux dont ils em-

pruntent les principales beautés de leurs ouvrages ; ſemblables à un voyayeur, qui après s'être rafraîchi à une fontaine claire & pure, ſe feroit un plaiſir d'y jetter de la bouë : en verité s'il y a du goût là-dedans, c'eſt un goût dépravé.

H [*Rome.*] Les livres profanes ſont pleins de pareils exemples, il ne faut pas être bien pénétrant pour démêler la verité cachée ſous ces fictions. Egiſte, à ce qu'on croit, ſuça effectivement le lait d'une chévre, mais la chévre ne le lui donna pas de ſon propre mouvement, ce fut par les ſoins de quelques Paſteurs qui le trouverent dans une forêt, où ſa mere Pelopée l'avoit fait expoſer ; c'eſt de-là que lui vint le nom d'Egiſte, car Egiſte dérive du Grec, αἴξ, qui ſignifie *chévre*. Cyrus eut pour nourrice une femme nommée Sparcon, qui en Perſan veut dire chienne, ſelon que le témoigne Juſtin après Trogus. Celle de Remus & de Romulus étoit une Bergere, qui s'appelloit Acca Laurentia, & qui s'attira l'infâme ſurnom de Lou-

ve pour la raiſon qu'on s'imagine: la grande legereté d'Habis fit croire qu'il avoit été nourri par une biche; d'ailleurs on a des biches apprivoiſées, peut-être qu'on lui en avoit fait boire du lait dans ſon enfance. Quant à Semiramis, que l'Auteur dit avoir été nourrie par des pigeons, nous pouvons penſer que quelqu'Ecrivain voulut lui reprocher par-là les ardeurs de ſon temperament, qui n'étoit pas moins amoureux que celui de ces oiſeaux : d'autres prétendent que cette Fable eſt fondée ſur l'étymologie du nom de Semiramis, qui ſignifie *pigeon* en langue Syrienne.

[*Malheureuſe.*] Le diſcours que Mr. de la Motte met dans la bouche d'Ynès en pareille ſituation, differe beaucoup de celui-ci : tous deux ont des beautés admirables, & tous deux verſent également la compaſſion dans le cœur ; chez l'Auteur Portugais, Ynès demande la vie de ſes enfans ; chez le François, elle prend une route oppoſée. 1

Hé bien, Seigneur, ſuivez vos barbares maximes,

On vous amene encor de nouvelles victimes,
Immolez ſans remords, & pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen ſi coupable à vos yeux.
Ils ignorent le ſang, dont le Ciel les fit naître,
Par l'arrêt de leur mort faites les reconnoître,
Conſommez votre ouvrage, & que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, & la femme, & l'époux.

Alonze ſe laiſſe attendrir dans la Tragédie & dans la Luſiade, on voit par-là que deux habiles gens peuvent arriver au même but ſans ſuivre le même chemin : les expreſſions de Mr. de la Motte ſont moins Poëtiques, mais autre eſt le ſtyle du Théâtre, autre celui de l'Epopée.

L [*Amours.*] On voit encore aujourd'hui dans une ancienne Maiſon Royale, qui eſt voiſine du Mondégo, une fontaine, qu'on appelle la fontaine des amours ; la tradition porte qu'Ynès & Don Pedre s'y rendoient ſouvent pour s'entretenir des affaires

affaires de leurs cœurs en pleine liberté ; le Camoëns profite de tout, il fait naître cette fontaine des larmes, que l'injuſte mort d'Ynès fit couler aux Nymphes du Mondégo ; l'idée eſt agréable & galante.

[*Neméſis.*] Neméſis, ſelon la Théologie Payenne, étoit la Déeſſe des vengeances divines, elle pourſuivoit les coupables, & les atteignoit enfin dans quelque lieu du monde qu'ils ſe réfugiaſſent.

[*Dans les tortures.*] Dès que Don Pedre ſe vit ſur le Thrône, il tourna toutes ſes penſées vers la vengeance ; les principaux Auteurs de la mort d'Ynès étoient Diego Lopez, Alvare Gonzalez & Pierre Coëllo : à l'avenement du nouveau Roi, ils s'enfuirent en Eſpagne ; mais les Princes atteignent de loin : Don Pedre engagea le Roi de Caſtille à lui livrer ces trois miſerables ; Diego eut le vent de cet accord, & ſe déroba par une prompte retraite au châtiment qu'il méritoit : les deux autres furent amenés en Portugal, où l'on les brûla tout vifs ; une choſe

qui marque combien Don Pedre étoit animé contr'eux, c'eſt que quand on les lui preſenta, il donna lui-même à Pierre Coëllo pluſieurs coups ſur le viſage avec un foüet de cheval qu'il tenoit dans ſa main : le criminel lui adreſſa quelques diſcours audacieux; alors Don Pedre s'écria, *qu'on m'apporte de la ciboule, de l'huile & du vinaigre* : par cette raillerie amere, il annonçoit au malheureux Coëllo le genre de ſon ſupplice ; car en langue Portugaiſe *Coëllo* ſignifie *un lapin*, & lorſqu'il eſt rôti les Eſpagnols le mangent ordinairement à la ſauce que Don Pedre demandoit.

o [*Du crime.*] Don Pedre s'acquit le glorieux ſurnom de Juſticier ; jamais il n'eut la foibleſſe de pardonner le crime ; on raconte qu'un certain Prêtre Portugais ayant tué un homme ſans aucune raiſon, & par pure brutalité, les Juges Eccléſiaſtiques ſe contenterent de lui interdire les fonctions Sacerdotales, le Roi trouvant cette Sentence trop douce, commanda ſecrettement à un Maſſon de tuer ce mauvais Prêtre, l'ordre

fut bientôt exécuté ; on prit le Maſſon, & on alloit le condamner à la mort ; mais Don Pedre intervint & dit, qu'il ſuffiſoit de lui défendre l'exercice de ſon métier.

[*Léonore.*] C'étoit Léonore Tellès, femme de Don Juan Laurent d'Acugna. P

Fin des Remarques du III. Chant & du Tome I.

Errata du premier Volume.

PAge 11. *ligne* 8. du Jupiter, *lisez* de Jupiter. P. 48. *l.* 7. fleuriſſant, *l.* floriſſant. P. 112. *l.* 16. delivré, *l.* délivrée. P. 116. *l.* 8. pourprées, *l.* pourpres. P. 147. *l.* 5. langue Portuguaiſe, *l.* copie Portuguaiſe. P. 156. *l.* 6. ἰὸχ ἑκατερω, *l.* ὑπ ἑκατερω. P. 174. *l.* 12. Genſiſcan, *l.* Gengiſcan. P. 175. *l.* 1. j'ai dejà cités, *l.* j'ai cités. P. 175. *l.* 28. ils traduirent, *l.* ils traduiſirent. P. 177. *l.* 8. prêtes, *l.* prête. P. 185. *l.* 18. ſtratagéme, *l.* ſtratagêmes. P. 187. *l.* 11. Niriatus, *l.* Viriatus. P. 190. *l.* 19. vous puniſſez, *l.* vous punites. P. 221. *l.* 1. infecter, *l.* infeſter. P. 230. *l.* 1. les puiſſants efforts, *l.* tes puiſſants efforts. P. 231. *l.* 6. ne devoient, *l.* ne devroient. P. 240. *l.* 17. à elle *l.* avec elle. P. 235. *l.* 21. Agreriens, *l.* Agareniens. P. 247. *l.* 10. il preſidoit, *l.* il prediſoit. P. 270. *l.* 15. celle-ci, *l.* celui. P. 271. *l.* 14. une leſte Flotte, *l.* une Flotte leſte. P. 285. *l.* 3. cachée, *l.* tachée.

TABLE

DES MATIERES

Du premier Tome, diſpoſée par ordre Alphabetique.

Le chiffre Arabe marque la Page ; & la lettre T. poſée après le chiffre ſignifie qu'il faut chercher dans le Texte du Poëme la Matiére dont il s'agit ; la lettre N. ſignifie que c'eſt dans les Notes.

A.

ARGONAUTES, qui ils étoient. Idées des Chymiſtes touchant le voyage & les exploits de ces Heros. Verité hiſtorique cachée ſous les contes que la Fable a faits ſur leur ſujet. *Pages* 54, 55 & 56. N.

Assemblée des Dieux convoqués dans le Ciel par Jupiter, pour décider de la fortune des Portugais. 6. *& suivantes* T.

Alexandre temoigna par des paroles remarquables, le cas qu'il faisoit des ouvrages d'Homere. 172. N. a fondé plusieurs Villes dans les Indes où la Langue Grecque étoit en usage, & où par consequent les Indiens ont pû puiser l'érudition que M. Voltaire leur reproche dans sa critique du Camoëns. 173. *& suivantes* N.

Antenor vendit sa Patrie aux Grecs. 248. N.

Annibal, selon le sentiment de quelques Auteurs, étoit fils d'une femme Portugaise. 249. N. Fut amoureux d'une Esclave native de Siponte. 242. T. & N.

Astur pere & fondateur des Asturiens 252. N.

Amazones. Leur origine, leurs exploits, leurs mœurs & leur gouvernement. 263. N.

Alonze Premier, Roi de Portugal, est assiégé dans Badajox par le Roi de

Léon & fait priſonnier dans une ſortie. 208. T. Comparé avec le grand Pompée. 209. T.
Atlas Montagne, hiſtoire & fable ſur ce ſujet. 273. N.
Alonze Deuxiéme, ſuccede à Dom Sanche. Ses exploits. 217. T.
Action remarquable de Dom Pedre à l'égard d'un enfant accuſé d'avoir battu ſon pere. 260. N.
Antée. Ses parents & ſon caractere: regna dans la Mauritanie, maſſacroit les étrangers, fut tué par Hercule, avoit fait vœu de bâtir à Neptune un temple de cranes d'hommes. Explication morale des Fables, qui concernent Antée. Son bouclier & ſon tombeau. 274. *& ſuivantes*. N.

B

BAcchus s'oppoſe à la gloire des Portugais, & pourquoi. 11. T. Prend la figure d'un vieux Maure, parle au Gouverneur de Mozambique & l'engage à trahir les Portugais. 29. *& ſuivantes*. N. Eri-

ge dans Mombaze un autel qui paroît consacré à la vraye religion, & pour mieux tromper les Portugais, se prosterne devant, sous la forme d'un Prêtre. 87. T. Jouë dans tout le Poëme le rolle du Demon. Cette allégorie est justifiée par la comparaison de l'un avec l'autre. 64. *& suivantes.* N.

Busiris, Roi d'Egypte, sacrifie les étrangers sur des autels qu'il avoit érigés à ses Dieux domestiques. 110. N. Egorgé par Hercule sur les mêmes autels. *ibidem.* Eloge de ce Tyran fait par l'Orateur Isocrate, ouvrage assaisonné d'une ironie fine & pleine de sel attique. *ibidem.*

Baccaris, Herbe vulgairement appellée Gans de Notre-Dame, servoit autrefois de couronne aux gens de lettre. 220. N.

Bethis, Fleuve d'Espagne, presentement Guadalquivir. 253. N.

Bataille de Valdeves, gagnée par les Portugais sur les Espagnols. 261. N. *&* 192. T.

Bataille d'Orique gagnée par les Portugais sur les Sarrazins & les Mau-

res. 196. *& ſuiv.* T.
Bataille d'Actium, gagnée par Auguſte ſur Marc Antoine. 106. T. 153 *& ſuiv.* N.
Beauté plus à craindre que la tête de Meduſe. 243. T.

C

CUPIDON dans l'allegorie du Poëme repreſente l'amour divin. 151. N.
Comparaiſons du Camoëns toujours admirables & conformes à la nature. 145. *& ſuiv.* N. Celle des Maures avec les Lyciens changes en grenoüilles, juſtifiée par l'exemple d'Arioſte & d'Aligeri Danté. *ibidem.*
Cherſoneſe d'or eſt preſentement Malaca, ſon commerce, ſon air & ſes richeſſes. 154. N. Priſe d'abord par le grand Albuquerque, & enſuite par les Hollandois. *ibidem.*
Colonnes d'Hercule, ſont deux Montagnes qui s'élevent ſur les deux bords du Détroit de Gibraltar. 155. N. Fable & hiſtoire ſur ce ſujet. *ibidem.*

Corail s'endurcit en ſortant de l'eau. 162. N.

Calliope, perſonnage allégorique qui n'a jamais exiſté. Etymologie de ſon nom. 245. *& ſuiv.* N.

D

DEDICACE du Poëme au Roi Dom Sebaſtien par l'Auteur 4. 5. & 6. T.

Dieux Payens ſont le merveilleux de ce Poëme. L'Auteur repris d'avoir employé leur ſecours; & enſuite juſtifié. 58. 59. *& ſuiv.* N.

Deſcription de la grandeur de Jupiter. Diſcours qu'il prononce dans l'aſſemblée des Dieux. 7. *& ſuiv.* T.

Diomede, Tyran de la Thrace, nouriſſoit ſes chevaux de chair humaine. 110. N. Vaincu par Hercule & livré au même ſuplice qu'il faiſoit endurer aux autres. *ibidem.*

Doto l'une des Nereïdes raſſemblées par Venus, repreſente dans ce Poëme la vertu de la charité, cette allegorie juſtifiée par l'étymologie

du nom de Doto. 142. N.
Dom Sanche Premier, ſuccede à Dom Alonze Premier. 215. T. Ses exploits. 216. *& ſuiv.* T.
Dom Sanche Deuxiéme, ſuccede à Dom Alonze Deuxiéme. Son caractere. 217. T. Il eſt détrôné par ſon frere Dom Alonze Troiſiéme & ſe retire à Tolede. 281. N.
Dom Dionis ſuccede à Dom Alonze Troiſiéme. Sa liberalité, ſon amour pour les Loix, les Sciences & les beaux Arts, ſes ouvrages & ſes fondations. 219. *& ſuiv.* T.
Dom Alonze Quatriéme ſuccede à Dom Dionis, donne du ſecours aux Caſtillans contre les Maures & remporte une grande victoire ſur eux. 221. *& ſuiv.* T.
Dom Pedre étant monté ſur le Trône, venge la mort de ſon épouſe. 239. T. Il fait tirer ſon corps du tombeau & oblige ſes courtiſans à lui rendre hommage. 284. N. Fait tuer un Prêtre par un Maſſon, & pourquoi. 290. *& ſuiv.* N.
Dom Fernand ſuccede à Dom Pedre. Son caractere & le malheur du Por-

tugal pendant ſon regne. Il enleve la belle Leonor à ſon mari. 240. T.

E

ETYMOLOGIES & Racines Greques communes dans la langue des Indiens. 174. N.

Erycine ſurnom donné à Venus par les Poëtes, & ſon origine. 137. N.

Europe. Sa ſituation & la deſcription de ſes differentes parties. 179. T.

Eole Roi des Iſles Liparies. Pourquoi la Fable en a fait un Dieu. 247. N.

Enrique, Prince François, fondateur de la Monarchie Portugaiſe. Diſſertation hiſtorique ſur ce ſujet. 253. *& ſuiv.* N. Epouſe Thereſe fille du Roi Alonze. 188. T. Emporte pluſieurs victoires ſur les Maures, paſſe dans la terre Sainte au ſecours de Godefroy de Bouillon. 189. T.

Egas-Moniz Gouverneur du jeune Alonze, le dégage d'un mauvais

pas par une action remarquable, 192. *& ſuiv.* T. *&* 261. N.

F

FABLE de Latone & des Lyciens expliquée par l'hiſtoire. 143. *& ſuiv.* N.

Fable ſur la naiſſance de la Venus Aſſyrienne rapportée par Nigidius, paroît entiérement favorable aux allegories de l'Auteur. 140. N. Fable d'Acteon expliquée dans le ſens moral par rapport à la Religion. 151. N. Fable de l'enlevement d'Europe. 159. N. Fable de la Corne d'Amalthée. 160. N. Fables ſur la naiſſance & l'éducation d'Egiſte, de Cyrus, de Remus, de Romulus, & de Semiramis expliquées par l'hiſtoire, p. 286. *& ſuiv.* N.

Flots ſe ſoulevent d'eux-mêmes ſans le ſecours des vents & des tempeſtes comme pour rendre hommage à Gama. 103. T. Paroles de Gama ſur ce ſujet. 153. N.

Fleches des Perſans repouſſées contre

eux-mêmes par un bras inviſible. 104. T.
Fontaine des amours, fameuſe par les rendez-vous que s'y donnoient Dom Pedre & Ynes. 288. *& ſuiv.* N.

G

GAMA Heros du Poëme, nommé mal à propos Velaſco par M. Voltaire. 51. N. Envoye deux eſpions dans l'Iſle de Mozambique. 86. T. Implore la bonté divine pour le delivrer des embûches des Barbares & des perils qui l'environnent. 96. T. Envoye un Ambaſſadeur au Roi de Melinde avec des preſens. 118. T. Diſcours de l'Ambaſſadeur au Roi de Melinde. 119. T. Reponſe du Roi de Melinde. p. 122. *& ſuiv.* T. Gama s'entretient avec le Roi de Melinde. 130. *& ſuiv.* T. Lui fait une deſcription hiſtorique & geographique de l'Europe, & lui raconte un precis de l'hiſtoire des Portugais. 179. *& ſuiv.* T.
Geants. La Fable de ceux qui oſerent

attaquer les Dieux tire ſon origine de la tour de Babel. 165. N. Queſtion curieuſe, ſçavoir, s'il y a eu des geants. Preuve de cette verité par l'Ecriture Sainte & les Peres de l'Egliſe. Hiſtoire d'un geant monſtrueux tirée de Boccace. 166. *& ſuiv.* N.

Goa conquiſe ſur les Maures deviendra, ſelon les promeſſes de Jupiter, la capitale de l'Orient & le ſéjour de la religion. 105. T.

Gaulois ſe vantent que les principaux triomphes de Ceſar ſont dûs à la valeur de leurs ayeux. 184. T. & 250. N.

H

HERCULE anciennement adoré par les habitans de l'Iſle de Taprobane. 49. N. Amoureux de d'Omphale, Reine de Lydie. 241. T. & N.

Heſperides, Princeſſes filles d'Heſperus poſſedoient les Iſles voiſines de l'Afrique Tingitane. 164. *& ſuiv.* N. Leurs treſors ne conſiſtoient

point dans des pommes d'or comme l'ont pretendu les Poëtes, mais dans de nombreux troupeaux de brebis, *ibidem.* Equivoque des Grecs sur ce sujet. *ibidem.*
Homere connu & imité par les Auteurs Orientaux. 176. N.
Horus, autrement dit Apollon, Roi d'Egypte enseigna aux hommes plusieurs beaux secrets de Medecine. Opinion des Fabulistes sur ce sujet. 246. N.
Habitans de l'Isle de Scandinavie & autres peuples Septentrionaux ont saccagé Rome sous la conduite d'Alaric. 247. N.
Hellespont, Détroit qui porte maintenant le nom de Gallipoly : histoire de la Princesse Hellé. 247. *& suiv.* N.

I

INVOCATION des Muses du Tage, par l'Auteur. 3. T.
Jupiter représente Dieu le Pere dans ce Poëme. Cette allégorie justifiée par les traits dont l'Auteur se sert

fert pour le dépeindre. 64 N. promesse qu'il fait à Venus, en faveur des Portugais, 101 *& suiv.* Envoye Mercure dans le Royaume de Melinde, pour inspirer aux habitans des sentimens favorables à la nation Portugaise. 107 T.

Jalousie de Vulcain contre Mars, prise par l'Auteur, dans un sens mystique. 152 N.

Indiens, ont eu anciennement commerce avec les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois & les Romains. Preuves tirées de divers Auteurs sur ce sujet 46 *& suiv.* N.

Invocation de l'Auteur adressée à la Muse Calliope. 117 T.

Iberiens, ancien nom des Espagnols, & son origine. 253 N.

Juba, plusieurs Rois de ce nom. Juba II. étoit sçavant. Ses ouvrages & son éloge. 253 *& suiv.* N.

L

LUSIADE, origine de ce nom, & ce qu'il signifie. 45 & 46 N.

Luſus, qui il étoit & d'où vient l'ancien nom des Portugais. 46 N.

Lycaſte femme Sicilienne, célébre par ſa beauté, fut dans la ſuite des temps appellée Venus Erycine: Hiſtoire de ſes amours avec Buthés, 137 *& ſuivantes* N.

Lisbone, fondation & antiquité de cette ville. 168 & *ſuivantes* N. Priſe ſur les Maures par Alonze, 202 *& ſuivantes* T. Autres conquêtes de ce Prince. *Ibidem.*

M

Mers Orientales n'étoient pas inconnuës, aux anciens. 46 N. Naviguées en premier lieu par les Pheniciens, enſuite par les Tyriens, par les Carthaginois & les Romains, & enfin par les Soudans d'Egypte & les Maures voiſins de l'Iſthme de Suez. *Ibid.* 47 & 48

Mahomet, nommé par l'Auteur deſcendant d'Abraham. 22. T. Son origine, lieu de ſa naiſſance, nom de ſon pere & de ſa mere, fauſſe généalogie que ſes ſectateurs ont

faire pour le rendre illuſtre aux yeux des hommes. 78 N.
Maures de l'Iſle de Mozambique viennent au-devant des Portugais 18 T. Deſcription de leurs barques & de leur habillement. Diſcours qu'ils tiennent aux Portugais. 19 *& ſuiv.* T. Leur Gouverneur vient voir la flotte, reçoit avec plaiſir & ſurpriſe les préſens du Capitaine, forme dans ſon cœur le projet de perdre les Portugais. 25 *& ſuiv.* T. Maures de Moſambique dreſſent dans leur Iſle une embuſcade où ils attendent les Portugais. Sont battus & leur Iſle ravagée, 33 *& ſuiv.* T. Donnent aux Portugais un pilote, qui ſuivant les inſpirations de Bacchus s'aprête à leur faire faire naufrage, 39 T. Maures de Monbaze invitent les Portugais à deſcendre dans leur Iſle. 44 T. Font un accueil riant aux Envoyés de Gama. 87 T. Viennent en foule ſur la flotte pendant que dans l'Iſle on court aux armes & qu'on s'aprête à inſulter les Portugais. 89 T. Se préci-

pitent dans la mer voyant leur projet éventé. 94. T. Maures de Melindes arrêtés sur deux petites barques par les Portugais. 113. T. Reçoivent avec bonté les Portugais dans leur pays. 116 *& suiv.* T. Font des feux de joye pour solemniser l'arrivée des Portugais. 125. T. Maures appellés par l'Auteur descendans d'Agar aussi-bien que les Turcs, les Arabes, les Scytes & les Sarrazins, & pourquoi. 257 N. Maures menoient volontiers leurs maîtresses à la guerre. 264 N. Histoire de Dom Fernand Datayde & de Dom George de Sylveyra, sur ce sujet. 264 *& suiv.* N.

Mars représente Jesus-Christ dans ce Poëme. Raisons de convenance & preuves tirées de l'Ecriture sainte en faveur de cette allégorie. 70 N. Prend le parti de Venus dans l'assemblée des Dieux, parle à Jupiter en faveur des Portugais. 13 *& suiv.* T.

Madagascar, Isle de l'Ocean Ethiopique, sa grandeur, explication de

son nom, comment appellée par les anciens Géographes & maintenant par les Portugais. 71 & *suiv.* N.

Mercure représente dans ce Poëme les Anges qui sont messagers de Dieu. Cette allégorie justifiée par le témoignage des anciens Mytologues qui dresserent leur Mercure sur le modelle des Anges, dont ils avoient puisé la connoissance dans les livres de Moyse. 71 N. Envoyé par Jupiter dans le Royaume de Melinde. 107 & *suiv.* T. Se montre en songe à Gama & l'engage à mouiller dans le port de Melinde. 109 & *suiv.* T. Casque de Mercure, quel étoit son usage 156 & *suiv.* N.

Melinde, sa situation & les mœurs de ces habitans. 157 N.

Mozambique, selon les promesses de Jupiter deviendra un asyle sûr & commode pour les Portugais 104 T.

Miramolin, Empereur de Maroc, assiege la ville de Santarin, avec une armée innombrable, & treize

Rois de ſes vaſſaux, repouſſé par Dom Sanche fils d'Alonze, battu par les Portugais. 212 *& ſuiv.* T. Tué par Dom Sanche en paſſant le Tage. 278 N.

Mort du grand Alonze. 215 T. Excellent morceau de poëſie du Camoëns ſur ce ſujet. *Ibid.* & 278 *& ſuiv.* N.

Marie, fille de Dom Alonze IV. épouſe d'un autre Dom Alonze, Roi de Caſtille parle à ſon pere pour l'engager à ſecourir ſon mari. 222 *& ſuiv.* T. Cependant elle étoit très-malheureuſe avec ſon époux 282 N.

Mulucà, fleuve de Mauritanie. Sa ſource. 283 N.

N

NYSE, ancienne ville des Indes conſacrée à Bacchus. 66 N. une montagne nommée Meroſe, voiſine de cette ville, a donné naiſſance aux fables qui font ſortir Bacchus de la cuiſſe de Jupiter. *Ibid.*

Nereïde repréſentent dans cet ouvrage les vertus divines & humaines. 138 *& ſuiv.* N.
Nerine repréſente la foi. Cette allégorie juſtifiée par l'étymologie du nom. 142 N.
Niſe repréſente l'eſperance. *Ibid.*
Nemeriſis, Déeſſe des vengeances divines. 289 N.

O

ORPHE'E, fils d'un Muſicien nommé Eagre & d'une femme qui fut ſurnommée Calliope, à cauſe de ſa belle voix. Origine de la fable ſur ce ſujet. 246 N.
Oſiris, Roi d'Egypte, eut à ſon ſervice neuf filles qui poſſedoient parfaitement la muſique & les autres ſciences. Origine des muſes. 245 N.

P

PROTE'E, de qui il étoit fils; differentes opinions des Auteurs ſur ſon ſujet. 56 & 57 N.
Phaëton, ſelon l'Auteur & pluſieurs

autres fabuliſtes eſt la cauſe du teint noir des Maures & des Ethiopiens. 18 T. Fable de ce Prince expliquée dans le ſens hiſtorique & morale. 75 *& ſuiv.* N.

Pirithoüs & Theſée, heros Grecs, amis intimes : Fable éclaircie ſur ce ſujet. 168 N.

Poiſſons, ſigne celeſte, origine de leurs noms, tant ſelon la Fable, que dans le ſens phyſique. 72 *& ſuiv.* N.

Parques d'intelligence avec Venus, & pourquoi. 69 N.

Paroles remarquables de Philippe Second ſur la Royauté. Expreſſions ſinguliere du Camoëns, ſur le même ſujet. 163 N.

Peuples ſauvages des Indes & de l'Amerique, peuvent avoir conſervé quelques traces d'érudition. 170. Sentiment du Pere Ubertin Carara Jeſuite, dans ſon Poëme Colomb ſur ce ſujet. *Ibid.*

Pithagore a voyagé dans les Indes & puiſé chez ces peuples le dogme de Metempſycoſe qu'il apporta dans l'Europe. 172. N.

Pyrene, maîtreſſe d'Hercule, donna ſon nom aux monts Pyrenées, 184 T. & 250 N.
Parthenope, ancien nom de Naple, hiſtoire & fable ſur ce ſujet, 124 *& ſuiv.* N.
Prodige qui apparoît aux yeux de toute l'armée Portugaiſe. 197 T.
Relation de cet évenement écrit par le roi Alonze. 266 N.
Phalaris, tyran d'Agrigente, ſa cruauté, ſa juſtice à l'égard de Perillus inventeur du taureau d'airain, Vers d'Antoine Baif, ſur ce ſujet. 380 *& ſuiv.* N.
Pelage, prince des anciens Viſigoths, ſon courage, ſes vertus, ſecoüe le joug des Maures & fut le premier roi de Leon. 202 *& ſuiv.* N.
Parallele des diſcours que le Camoëns & M. de la Motte mettent dans la bouche d'Ynès. 287 *& ſuiv.* N.
Punition des auteurs de la mort d'Ynès de Caſtro 289 *& ſuiv.* N.

R

ROI de Melinde envoye des rafraichiſſemens aux Portugais & les invite à ſe repoſer dans ſon

pays. T. Répond avec bonté aux discours de l'Envoyé de Gama. 123 T. Vient visiter la flotte Portugaise, description de sa parure. 126 *& suiv.* T. Discours qu'il tient au Capitaine. 132 *& suiv.* T. Son érudition justifiée contre la critique de M. Voltaire. 168 *& suiv.* T.

Rodrigue, roi des Visigots. 282. N.

S

SEBASTIEN, Roi de Portugal : de qui il étoit fils : histoire de ses malheurs. 51. 52. & 53. N. Pourquoi l'Auteur dit que le soleil voyoit les états de ce Prince en se levant & en parcourant sa carriere. 53 & 54 N.

Sçavants idolatres, ne connoissoient qu'un seul Dieu auquel ils donnoient differents noms, pour exprimer ses differents attributs. 59 *& suiv.* N.

Seylla, l'histoire ancienne connoît plusieurs femmes de ce nom: Eclaircissement sur la fable de celle que

fut fille de Niſus roi des Megariens : comparaiſon de cette fable, avec l'hiſtoire de Samſon. 258. *& ſuiv.* N.

Sintre, ville de Portugal, priſe ſur les Maures par Alonze. 202. T. ſituation de cette ville, ſes antiquités : inſcription curieuſe ſur ce ſujet. 267. *& ſuiv.* N.

T

TAPROBANE eſt l'iſle appellée aujourd'hui Ceylan. 4. N. priſe mal-à-propos pour celle de Sumatra, par quelques Auteurs *Ibid.* Sa ſituation, ſa grandeur, ſa fertilité, ſes richeſſes, mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, ſurnommée Tenarizi par les Indiens. *Ibid.* & 49 & 50.

Thajan (l'Empereur) eut deſſein de porter la guerre dans les Indes 15. N.

Théologie payenne n'a reconnu qu'un ſeul Dieu, dont elle a exprimé les differens attributs par differents

noms tels que ceux de Jupiter, Cerès, Neptune. 60 N.

Typhée, l'un des géants qui firent la guerre à ce Dieu. 72. N. Voulut un jour insulter Venus & Cupidon : cette fable expliquée par l'histoire. *Ibid.*

Thereſe, fille d'Alonze, s'empare des rênes de l'Etat après la mort de son mari : deshérite son fils & cause une guerre civile : est comparée à Medée & à progné par l'auteur, vaincu par son fils & punie trop severement. 189. *& suiv.* T. Criie mal-à-propos, fille légitime du roi Alonze par quelques écrivains Portugais. 256. *& suiv.* N. Son second mariage n'est pas un fait bien prouvé. 257. N.

V

VENUS dans l'assemblée des Dieux soutient le parti des Portugais. 12. T. Represente dans cet ouvrage la religion Chretienne, cette allégorie censurée par plusieurs Auteurs tant Italiens

qu'Eſpagnols & Portugais : juſtifiée par la mythologie, qui reconnoît deux Venus, l'une celeſte & pure, l'autre terreſtre & laſcive : autres preuves tirées des anciens en faveur du Poëte. 67. *& ſuiv.* N. Venus celeſte ſœur aînée des Parques, ſuivant une inſcription qu'on liſoit dans le Temple que les Atheniens lui conſacrerent. 70. N. Suſcite des vents contraires pour empêcher la Flotte Portugaiſe d'entrer dans le Port de Quiloa, où le Pilote Maure veut la conduire pour la perdre. 41. T. Deſcend dans la mer, raſſemble les Nereides & par leur ſecours détourne les Portugais du chemin de Mombaze. 91. *& ſuiv.* T. Touchée des plaintes de Gama elle remonte au Ciel & ſe jette aux genoux de ſon pere : diſcours qu'elle lui adreſſe en faveur des Portugais. 97. *& ſuiv.* T. Pourquoi appellée Dione par l'Auteur. 147. *& ſuiv.* N. Deſcription de ſa beauté & de ſa nudité juſtifiée par le ſens moral & myſtique. 149. *& ſuiv.*

N. Pourquoi preferée par Paris dans la diſpute de la pomme d'or, explication de cette Fable. *ibidem.*
Veniſe, ſa ſituation & ſon origine. 183. T. & 248. *& ſuiv.* N.

Y.

YNES aimée par Don Pedre fils de Don Alonze Quatriéme, mariée ſecrettement avec lui, condamnée à perir par Don Alonze, qui n'aprouve pas ce mariage: diſcours qu'elle adreſſe au Roi en lui preſentant ſes enfans; il conçoit des ſentimens plus doux pour elle, mais les ennemis de cette Princeſſe rallument ſa colere, enfin ils la font mourir: comparaiſon de leur cruauté avec celle de Pyrrhus, comparaiſon d'Ynès avec une fleur, methamorphoſe des larmes que repandirent dans cette occaſion les Nymphes du Mondégo. 230. *& ſuiv.* T. Elle eſt tirée du tombeau & couronnée Reine après ſa mort. 283. *& ſuiv.* N. Diſcours qu'elle tient à Don Alonze

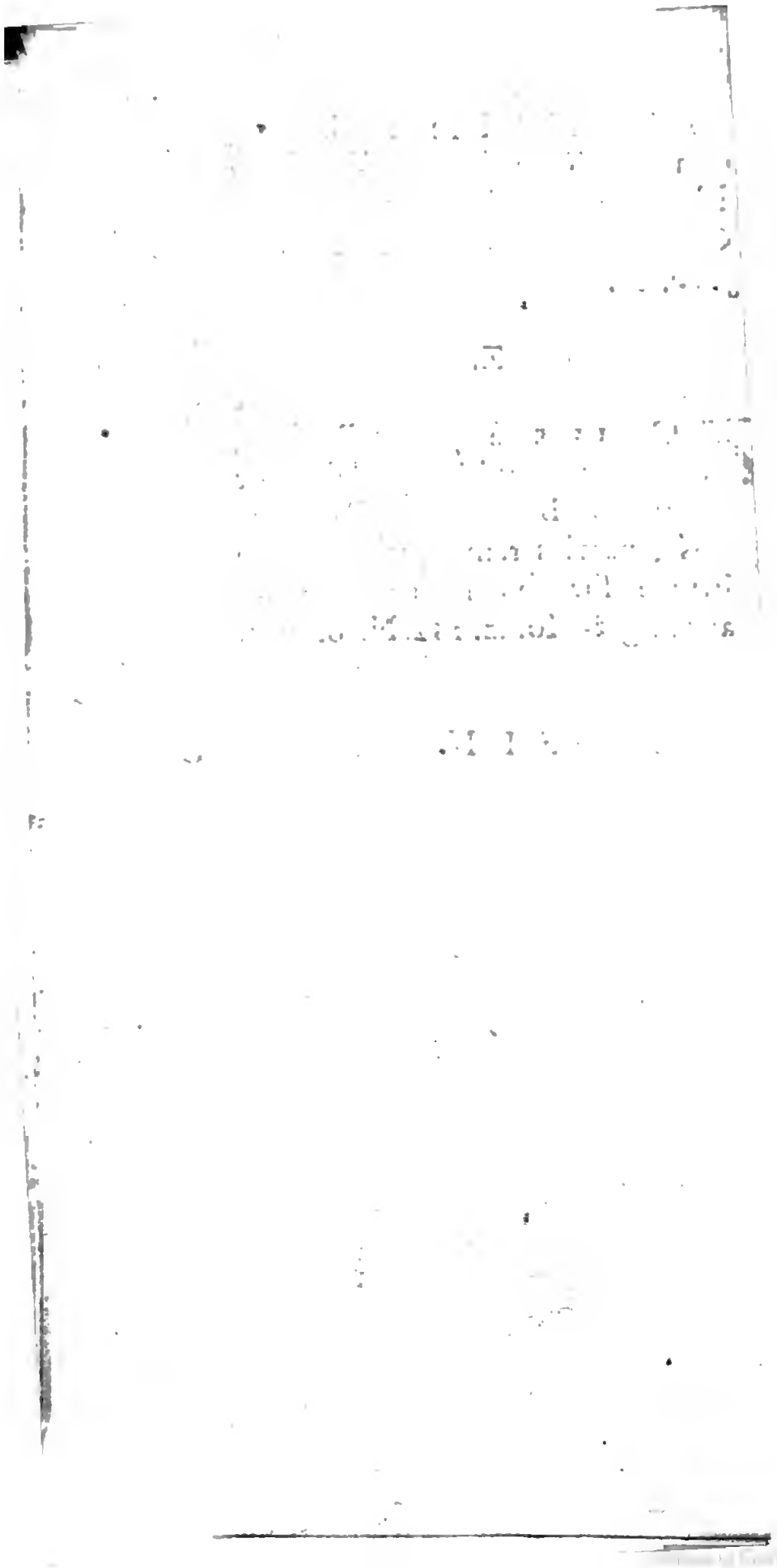
DES MATIERES. 31
dans la Tragedie de M. de la Motte, comparé avec celui que le Camoëns lui fait tenir. 287. *& ſuiv.* N.

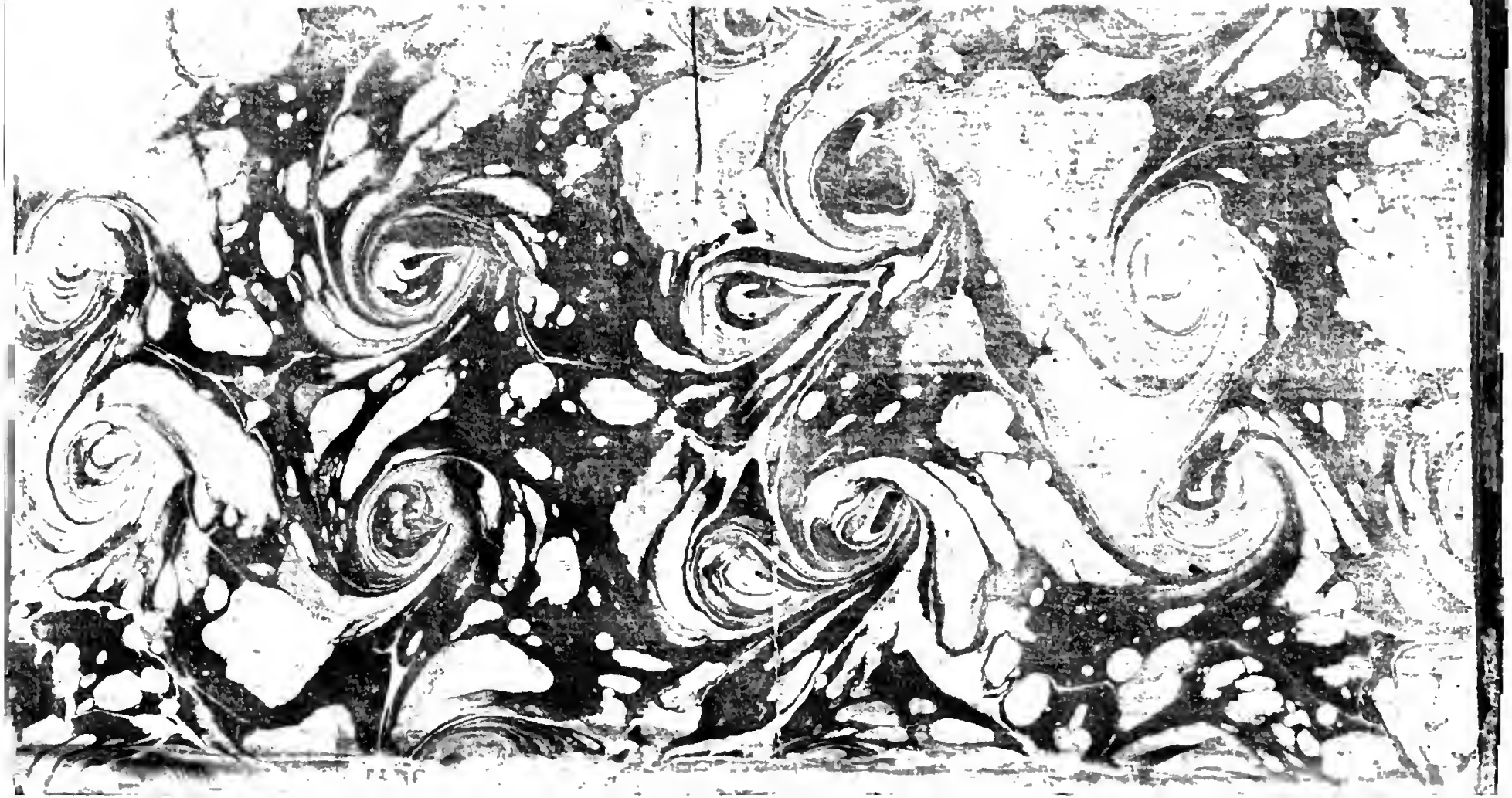
Z.

ZOPIRE Seigneur Perſan, action ſinguliére qu'il fit pour ſoumettre Babylone au Roi Darius, paroles remarquables de ce Prince ſur ſon ſujet : Comparé avec Egaz-Moniz. 262. N. & 195. T

FIN.

BIBLIOTECA
Fondo
Helène Sarcia Aosta
Napoli
Sh266h





BIBLIOTECA